

Stephen
Laws



RAW
FAVORITE

Stephen Laws

**Train fantôme
(Ghost train)**

1985



PREMIERE PARTIE

MARK

Encore une journée épouvantable.

Mark sirotait son café et regardait par la fenêtre les voyageurs qui se pressaient dans le hall de la gare. Après avoir grelotté pendant plus d'une heure dans le froid mordant du petit matin, il s'était de nouveau réfugié au buffet. Le café était mauvais, mais au moins il réchauffait peu à peu ses membres gelés, ses doigts engourdis. Pourtant la peur qui lui nouait le ventre subsistait. Les yeux clos, il avala encore une gorgée. Sa jambe le faisait souffrir. Et surtout, il y avait le souvenir de la nuit, et le terrible cauchemar. Le cauchemar qui revenait sans cesse.

Le mois de novembre tirait à sa fin. Depuis des semaines des nuages menaçants couvraient le ciel de Newcastle, mais la neige n'avait toujours pas fait son apparition. Le froid humide, sous la voûte sonore de Central Station en devenait encore plus vif.

L'aiguille de la vieille horloge sur laquelle somnolait un pigeon se déplaça. Mark suivit des yeux l'oiseau qui s'envolait vers ses compagnons regroupés sur le toit, voletait entre les chevrons, et se posait enfin. Puis il reporta son attention sur les voyageurs, sur leurs visages fermés et préoccupés.

Reviens...

Non !

Pour chasser ses pensées, Mark s'absorba dans l'examen de la salle. Au fond, sur un écran électronique, des signaux lumineux traversaient l'espace d'une future guerre spatiale. Le cliquetis d'une machine à sous s'éleva de l'autre côté du comptoir, suivi du rire clair d'une jeune fille. Affalée sur une banquette dans un coin de la salle une grosse femme fagotée avec de vieux chiffons se curait les dents : visiblement elle trouvait là les restes de son repas. Deux jeunes amoureux se

confiaient des secrets avec le plus grand sérieux. Mark remarqua également les deux étudiants près de leurs sacs à dos, et la femme d'âge mûr qui buvait un thé, deux volumineux sacs en plastique à ses pieds.

Reviens, Mark...

Une jeune fille s'approcha de la caisse. Pas plus de seize ans, brune, jolie. Elle pouffa à la vue de l'adolescent en blouse bleue qui ramassait les plateaux avec une raideur empressée. Le garçon introduisit une pièce de dix pence dans le juke-box, appuya sur un bouton, et John Lennon se mit à chanter *Imagine*.

Fuyant toujours ses pensées, Mark écouta les paroles de la chanson. Mais cette invitation au rêve ramena le souvenir de sa nuit. Il ferma les yeux, et s'accrocha de toutes ses forces à l'instant présent.

– Dites-moi, c'est le *Daily Start*, ça ?

La clocharde qui se nettoyait les dents sur la banquette se tenait debout devant lui.

– C'est que je joue toujours au loto, moi, ajouta-t-elle.

– Prenez-le...

La vieille femme ramassa vivement le journal sur la table, comme si elle craignait que son propriétaire ne change d'avis, et retourna s'asseoir en feuilletant les pages avec excitation. Au moment où Mark se levait et s'approchait du comptoir pour commander un autre café, les haut-parleurs diffusèrent un message incompréhensible.

– Sordide ! lança Alan assis sur la banquette du buffet.

Paul continua tranquillement à tourner sa cuiller dans son café.

– Quoi donc ? demanda-t-il en bâillant.

Alan désigna le juke-box d'un mouvement de tête.

– Déjà que je déprime, si en plus ils nous mettent une chanson de Lennon...

– Et alors, qu'est-ce que ça a de déprimant ?

– Ben, il s'est fait descendre, tiens. C'était un de mes héros, et il s'est fait descendre.

– Ce n'est tout de même pas ça qui va te gâcher ta journée ?

Paul eut un sourire sarcastique. Alan était toujours d'humeur massacrante les lendemains de fête. Surtout lorsque, comme la veille, ils avaient « fumé un peu », comme il disait. Il devenait alors tout à fait imbuvable. A tel point que Paul se demandait parfois ce qu'il faisait avec lui.

Tous les deux âgés de vingt ans, ils suivaient les mêmes cours à l'université, et se réjouissaient ensemble du week-end en perspective : un festival de rock en plein air au sud de Londres. L'idée venait de Paul. La fin du trimestre approchait, et la tension nerveuse allait en augmentant. Deux jours de détente leur feraient le plus grand bien, avant de s'abrutir de nouveau la cervelle lors du dernier sprint que viendraient clore les examens. Ils avaient le fric, alors pourquoi pas ? Alan ne s'était pas fait prier, surtout après son échec récent avec Diane, échec dont Paul se sentait en partie responsable.

Alan grogna, se frotta la barbe de la main, et se leva en déclarant :

– C'est vraiment trop sordide !

Il évita de justesse une clocharde qui se précipitait vers sa place en froissant un journal, et se dirigea vers le juke-box. Paul suivit d'un œil ironique son ami qui sortait quelques pièces de sa poche et se penchait sur la machine, à la recherche d'un disque moins « sordide ». Près de lui, un type en vareuse, la trentaine, fixait sa tasse de café. Son visage d'une pâleur frappante, presque livide, trahissait un égarement extrême. Paul éprouva un trouble inexplicable devant le regard vague de l'homme, comme si sa détresse cachée pouvait être contagieuse. Il se raisonna. Il avait trop bu et trop fumé d'herbe la nuit dernière, voilà tout. Ses pensées retournèrent à la fête de la veille. La bande au complet s'était retrouvée chez Graeme Grantz. Le pauvre Grantz, avec son visage couvert d'acné, était ravi que son appartement fût si souvent le théâtre de joyeuses soirées. Il y voyait la preuve de sa popularité, sans imaginer que la largesse avec laquelle il offrait à boire et la qualité de sa chaîne stéréo aient pu attirer chez lui les étudiants. Paul, pour qui une « fête d'enfer » était le meilleur moyen de commencer le week-end, se montra très gai dès le début de la soirée. Alan, lui, comme chaque fois que Diane était présente, succomba à la

mélancolie. Alan et Diane sortaient ensemble depuis environ six mois, « sans s'engager » comme aimait à le répéter Diane. Mais Alan, bien qu'il acceptât apparemment les conditions posées, était amoureux fou de la jeune fille aux cheveux courts coupés en brosse. Toujours moulée dans ses jeans, elle exhibait un corps « tout à fait baisable », de l'avis même de Paul. Elle captait l'attention, elle était toujours le centre des soirées, tandis qu'Alan, une bière à la main, la suivait partout en s'efforçant de rester à la hauteur. Il finissait d'ailleurs la plupart du temps vautré dans un fauteuil, morose et furieux. Curieusement, Alan et Diane partaient toujours ensemble. Et le lendemain, Alan, le visage rayonnant, débitait plaisanterie sur plaisanterie : Diane avait su contenter son gentil toutou. Paul était écœuré de la façon dont elle traitait Alan.

La soirée de la veille était la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Tout s'était déroulé comme à l'accoutumée. Diane riait aux éclats, telle une reine entourée de ses courtisans – Alan boudait dans la cuisine, buvant sa bière en silence, et écoutant d'une oreille distraite les discours lyriques de Grantz émerveillé devant le succès de sa fête. Paul bavardait avec une étudiante en lettres qu'il tentait vainement de séduire lorsque Diane l'invita à danser. « Et Alan, espèce de garce ! eut-il envie de répondre. Ça t'amuse de le voir se tortiller à tes pieds ? Mais le comportement d'Alan aussi l'exaspérait. Il accepta. Lorsque Alan sortit de la cuisine, Diane et Paul, au milieu de la piste, se trémoussaient l'un contre l'autre. Visiblement, Diane attendait son apparition. Elle éclata de rire et se pressa plus fort contre Paul. Sur la platine, Doctor Hook chantait : *Si tu es amoureux d'une jolie fille, méfie-toi de tes amis...* Alan se figea sur place, puis fit retraite dans la cuisine, tête basse. « Imbécile ! pensa Paul. Tu ne vois pas qu'elle adore te provoquer ? » La colère qu'il éprouvait à l'égard d'Alan se reporta sur Diane. Il repoussa brusquement la jeune fille. Satisfaite de l'effet produit, elle lui adressa un sourire méchant.

- Diane, tu es vraiment une garce !
- Va te faire foutre, mec.

Cette nuit-là, Diane partit avec un beau Grec au teint basané, un élève ingénieur. Paul, pris de remords, avait passé le

reste de la soirée à essayer de distraire Alan, et à lui expliquer qu'il n'avait pas cherché à séduire Diane. Afin de sauver leur week-end, il avait dépensé une fortune pour acheter du haschisch à Grantz. Enfin, Alan abandonna sa mine tragique. Paul en profita pour lui dire ce qu'il pensait de sa relation « sans s'engager » avec Diane. Il prit le silence de son ami pour de la résignation.

A présent, en attendant leur train au buffet de Central Station, ils se remettaient tant bien que mal de leur nuit mouvementée. Alan regagna sa place en se plaignant de la médiocrité de la sélection offerte par le juke-box. Paul ne répondit pas. Il observait l'homme en vareuse qui se levait avec raideur et se dirigeait vers le comptoir en s'appuyant sur une canne. Lorsqu'il passa devant leur table, Paul soupira.

– Qu'est-ce que tu as ? demanda Alan.

– Rien. Je ne sais pas pourquoi, j'ai le cafard tout d'un coup.

– Toi aussi ? Et moi alors, qu'est-ce que je devrais dire !

– Alan... commença Paul gravement. Je t'assure qu'il ne s'est rien passé entre Diane et moi.

– Laisse tomber, vieux, coupa Alan. Ce n'est pas la peine de se mettre dans un état pareil à cause de cette allumeuse.

Jamais il n'avait parlé de Diane en ces termes. Il ouvrait enfin les yeux, acceptait la rupture.

– On va se faire un week-end d'enfer, hein ? reprit-il en souriant. Qu'est-ce qu'il fout, ce train ?

Mark s'affala sur la banquette. La douleur lancinante dans le genou l'épuisait. Penché sur sa troisième tasse de café, il s'efforça de chasser de son esprit les obsédants souvenirs. Mais ils revenaient sans cesse l'assaillir, et sa volonté, comme une bête aux abois, faiblissait. A chacune de leurs attaques répétées, la Voix, la Voix terrible qu'il connaissait si bien et qu'il tentait désespérément de faire taire, lançait son appel. Il serra la tasse brûlante dans ses mains, avec l'espoir que cette douleur occuperait son esprit tout entier. Mon Dieu, parviendrait-il jamais à se réchauffer ?

La nuit dernière, dans son lit, il s'était obligé à demeurer éveillé, à écouter le chuchotement plaintif du vent de l'autre côté de la fenêtre.

Mark...

Oh non...

Près de lui, Joanne dormait, chaude et détendue. Peu à peu, apaisé par le bruit du vent et par la respiration régulière de sa femme, il avait cédé au sommeil...

Il serra le poing, mordit la chair pour étouffer le sanglot qui lui montait à la gorge. Des flaques de lumière glaciale, couleur de granit, s'étalaient entre les poutres délabrées du toit de la gare, et l'éclairage pâle semblait osciller étrangement chaque fois qu'un nuage obstruait le vitrage de sa masse d'acier.

Le murmure du vent. L'ombre des branches sur le mur de la chambre. L'arbre bruissant dont les doigts squelettiques frappaient au carreau. Et au loin, quelque part dans la nuit, le sifflement lugubre d'un train.

Eric Morpeth, cheminot depuis trente ans, venait d'être promu contrôleur. Ce travail nécessitait selon lui un sens aigu de l'observation. Il avait rencontré beaucoup d'individus bizarres au cours de sa carrière, des gens qui traînaient dans les gares, surtout la nuit. Mais ce type-là le troubloit particulièrement. Il était d'apparence normale pourtant, âgé d'une trentaine d'années à peine, et il marchait en s'appuyant sur une canne. Rien d'un excentrique, personne ne se serait retourné sur son passage dans la rue. Mais il venait à la gare presque chaque jour, sans but précis. Quand Eric commençait sa journée de travail, il était assis sous la pendule. Vers le milieu de la matinée, il s'installait au buffet. Et puis il retournait sous la pendule. Il achetait parfois un journal. Mais il ne le lisait *jamais*. C'est cela qui intriguait Eric. Il avait l'air d'attendre quelqu'un. Mais il semblait effrayé aussi. De façon inexplicable, cette peur commençait à se communiquer à Eric.

L'homme s'approcha de la guérite du contrôleur, à l'entrée des quais. Bon sang, pourquoi ce type le mettait-il si mal à l'aise ?

– Billet, s'il vous plaît, dit Eric en tendant la main.

L'homme s'arrêta. Sa respiration se condensait en buée au contact de l'air glacé, il regardait fixement les rails. De près, il semblait bouleversé. Mais pourquoi restait-il là à se dandiner d'un pied sur l'autre, en haletant comme un animal effarouché ?

– Billet, s'il vous plaît, répéta Eric.

L'homme ne parut pas l'entendre.

– Dites donc l'ami, je ne vais pas passer toute la journée à vous réclamer votre billet. Ou vous en avez un, ou vous n'en avez pas. Si vous n'en avez pas, le guichet est là-bas, sur votre droite.

Deux étudiants chargés de sacs à dos bousculèrent l'homme. L'un d'eux souriait d'un air hilare. Mais le regard apeuré de l'inconnu ne se détachait pas de la voie ferrée.

– Si vous venez attendre quelqu'un, vous devez acheter un ticket de quai.

L'homme pivota brusquement, et partit en direction du kiosque à journaux.

– C'est fou ce qu'il y a comme malades, hein ? fit Eric en poinçonnant les billets des étudiants.

Ils sortirent sur le quai. L'un d'eux se retourna pour jeter un regard à l'homme qui s'éloignait, puis rejoignit son compagnon. Eric suivit de l'œil le type à la canne. Il s'assit sur un banc, sous l'horloge, et se remit à fixer le quai.

Vraiment, ce mec-là n'était pas net.

Mark tremblait, mais ce n'était pas de froid. Il avait encore essayé d'atteindre le quai, et n'avait pas pu. Il ferma les yeux. Aussitôt les souvenirs de la nuit précédente lui revinrent à l'esprit.

Cela commençait invariablement par le brouillard, un brouillard violet qui l'enveloppait en tourbillonnant et lui donnait l'impression de flotter dans le vide. Et puis les mêmes visions étranges émergeaient de la brume : une grosse pierre mal taillée, des grilles ornementales, un cercueil miniature qui renfermait une figurine de bois. Les nappes de brume pourpre voilaient le coffret, et Mark se retrouvait seul dans les limbes.

Cette fois, lorsque le brouillard s'était levé, il se tenait debout sur une colline. Il reconnaissait l'endroit. Le soleil levant éclairait les arbres de ses rayons rougeoyants. Mark tourna les yeux vers les pierres levées qui se dressaient au centre de la vallée. Cet ensemble de pierres alignées sur une circonférence semblait avoir été érigé dans un but qui lui échappait. Au centre, autour d'une dalle rectangulaire, l'herbe était roussie par le feu.

Un peu plus loin, une file de silhouettes vêtues de longues robes grises à capuchon descendait un sentier caillouteux. Elles marchaient deux par deux, d'un pas cadencé, les bras croisés sous les pans de leurs robes. Les druides pénétrèrent lentement dans le cercle de pierres et entourèrent la dalle centrale. Les deux derniers traînaient une jeune fille qui se débattait furieusement.

Surgie de nulle part, la brume mauve déferla de nouveau et Mark ne distingua plus rien. Lorsque les nuées disparurent, il était debout sous l'une des arches de pierre. Les silhouettes en longues robes, une cinquantaine environ, s'étaient regroupées au centre du cercle. Elles avaient allumé des torches. Quelques mètres à peine les séparaient de Mark, mais il savait qu'il ne

pouvait être vu. Une voix entonna une étrange psalmodie dans une langue inconnue. Plusieurs formes se détachèrent du groupe. Immédiatement, la jeune fille fut amenée jusqu'à la dalle. Mark se fraya un chemin à travers la foule, mû par une force irrésistible. Il avançait avec la curieuse sensation de flotter, tel un fantôme sans consistance qui traverse les corps.

Lorsqu'il parvint devant la dalle, il remarqua des taches singulières sur la pierre grossièrement taillée. Deux hommes encapuchonnés obligèrent la captive à s'allonger. Mark comprit enfin pourquoi la jeune fille terrifiée ne proférait aucun son : ses lèvres avaient été cousues.

Plusieurs voix s'étaient jointes à la première, et la mélodie monotone emplissait l'air. Le soleil se levait au-dessus de la vallée. Mark se tourna vers l'une des pierres levées ; au sommet, la corniche était gravée d'un motif compliqué. Un rai de lumière frappa soudain le dessin. Durant quelques secondes le roc parut comme incendié. Un faisceau lumineux renvoyé par la pierre éclaira le visage de la jeune fille. Aveuglée, elle agita vigoureusement la tête. Une forme encapuchonnée s'avança. Le chant enfla, se fit plus pressant et Mark, paralysé par l'horreur, vit l'homme tirer un long couteau de sa manche. La jeune fille se débattit sauvagement, les bras maintenus par les deux druides, tandis qu'il se penchait sur elle. Un cri s'éleva, un hurlement d'épouvante et de douleur. L'homme se redressa : il avait arraché les fils qui fermaient les lèvres de la victime. Elle laissait maintenant libre cours à sa terreur, ce qui parut satisfaire son bourreau. Le cri plana sur la foule assemblée, roula sous le ciel, dans la lumière brutale qui illuminait le visage renversé, les lèvres sanglantes. Mark était incapable de détourner les yeux de ce spectacle d'une intense cruauté. Le druide leva à deux mains la lame scintillante. Les hurlements de la jeune fille redoublèrent. Le chant était devenu un vacarme confus, frénétique. Sans comprendre le langage de ces barbares Mark devina que leurs paroles étaient blasphématoires ; l'expression même du Mal ; l'anathème sur l'humanité.

Alors que ses tympans lui semblaient sur le point d'exploser, le son s'arrêta brusquement, comme obéissant à un

ordre inaudible. Au silence succédèrent de nouveaux cris déchirants de la jeune fille, et le couteau s'enfonça profondément en son sein, sous les yeux de Mark impuissant. Elle eut un soubresaut, une tache écarlate s'étala sur sa longue tunique blanche, ruissela sur la dalle. L'un des druides se détacha du groupe. Il portait respectueusement un cercueil de bois de très petite taille. Agenouillé devant la dalle, il trempa ses doigts dans le sang et en enduisit la figurine que renfermait le coffret.

La jeune fille inconsciente remuait silencieusement les lèvres, et la brume violacée envahissait la scène, effaçant les pierres une à une.

Alors Mark se réveilla en hurlant.

Tandis que les voyageurs affluaient vers les quais, il revivait l'horreur de ce cauchemar, un de ceux qui se répétaient si fréquemment, avec une intensité telle qu'il en venait à redouter le sommeil. Ces rêves avaient commencé pendant sa convalescence, après l'accident survenu quatorze mois plus tôt. Ils semblaient si réels qu'ils le terrorisaient, le hantaient. Et le jour, il y avait la Voix impérieuse qui l'appelait à la gare.

Qui lui ordonnait de passer sur le quai, comme le jour de son terrible accident ? Quelle était cette peur irraisonnée qui l'empêchait alors d'obéir ?

Il reconnaissait bien maintenant ces deux émotions contradictoires. Dans un premier temps, sa peur régressait, bien qu'elle restât tapie au plus profond de son être. Puis une force irrésistible le poussait à avancer vers les quais. Il ne pouvait pas faire semblant de l'ignorer. Sa peur montait de lui-même, mais cet appel-là provenait de l'extérieur. C'était une sensation indescriptible qui se glissait en lui, l'envahissait tout entier. La Voix lui chuchotait des mots que son cerveau était incapable d'interpréter, mais que son être comprenait. Elle l'attirait, elle l'implorait, elle le suppliait et exigeait d'être obéie. Insidieusement, elle essayait de l'amener jusqu'à l'entrée des quais. Elle l'assurait que tout irait bien, qu'il n'avait qu'à présenter son billet au contrôleur. Elle promettait que ses

tourments s'évanouiraient, que son esprit, et son corps, guériraient...

Mark y voyait le signe indéniable de sa folie naissante. Cette force extérieure à lui, totalement indépendante, annihilait sa volonté et exerçait son emprise sur sa vie psychique. Dédoublement, schizophrénie... Autant de mots pour exprimer le même phénomène. Et l'opinion de son psychiatre le Dr Aynsley, ne changerait rien à sa conviction intime.

Il reprit la direction du buffet. La Voix sentit immédiatement que la bataille était perdue, une fois de plus. Elle se réfugia plus profondément en lui, gronda, cajola. Mark lui ferma son esprit ; mais il savait que la lutte recommencerait, plus acharnée. Pourquoi ne le laissait-elle donc pas tranquille ?

« Bientôt tu vas te mettre à lui parler comme à une personne, songea-t-il amèrement. Le parfait schizo ! »

– Un café...

La femme debout derrière le comptoir, vêtue de l'uniforme empesé du British Rail, le fusilla du regard. Elle lui signifiait ainsi ce qu'elle pensait de la sécheresse de son attitude. Une coupure de journal s'échappa du portefeuille de Mark. Il la ramassa précipitamment, tendit l'argent. La femme jeta la monnaie sur le comptoir et se détourna avec brusquerie. Mark reprit alors sa place habituelle près de la fenêtre. « Ma place ! Pendant que j'y suis, pourquoi ne demanderais-je pas au British Rail d'y mettre une plaque *Réservé* ! »

Le flot des voyageurs qui se pressaient vers les quais s'amenuisait peu à peu. Bientôt il n'y eut plus qu'une poignée d'attardés, ceux qui ne s'étaient pas réveillés à temps et qui couraient vers leur train en préparant déjà leurs excuses.

Mark sortit la coupure de journal de son portefeuille et la déplia sur la table. Il en connaissait le texte presque par cœur.

« Le mystère subsiste quant à l'accident de Mark Davies, fonctionnaire et père de famille résidant à Newcastle. En septembre dernier, Mr. Davies fut découvert étendu sans connaissance au bord de la voie ferrée, près de Doncaster, après le passage du rapide 125 en provenance d'Edimbourg et à destination de King's Cross. L'alarme avait été donnée par des passagers ayant remarqué la portière ouverte. L'enquête menée par la police depuis six mois n'a fourni aucune

explication à l'accident. Mr. Davies est toujours dans le coma, à l'hôpital de Newcastle.

Hier soir, au cours d'une interview, l'inspecteur de la police judiciaire chargé de l'enquête, Les Chadderton, a déclaré : *Tout ce dont nous sommes sûrs c'est que Mr. Davies a quitté Newcastle, seul, par le train de King's Cross, afin de se rendre à Doncaster où il devait assister à une réunion. Pendant le trajet, Mr. Davies est tombé du train. Les autres voyageurs n'ont pu apporter aucun renseignement supplémentaire. Nous espérons que Mr. Davies se rétablira complètement. En attendant, il demeure impossible d'établir les causes de sa chute et de déterminer s'il s'agit d'un acte criminel ou d'un accident.*

Selon les médecins de l'hôpital de Newcastle, Mr. Davies se remet de ses blessures avec une rapidité étonnante. Toutefois, ils ne peuvent se prononcer sur la durée de son coma.

Après avoir relu l'article, Mark le rangea dans son portefeuille. Il lui semblait que les lignes parlaient de quelqu'un d'autre. D'un Mark Davies qui s'était fracassé tous les os du corps et avait passé huit mois dans le coma. Il ne gardait aucun souvenir de l'accident. La police, qui brûlait de l'interroger depuis si longtemps, n'avait trouvé qu'un esprit vide. Il ne se rappelait même pas être monté dans le train. Et puis, les cauchemars avaient commencé.

Le dossier de Mark Davies traînait toujours sur une étagère poussiéreuse dans les bureaux de la police, tandis que Mark Davies lui-même, assis au buffet d'une gare, sombrait lentement dans la folie.

Mark avala une gorgée de café. Le conflit faisait de nouveau rage en lui. D'un côté la Voix le poussait à avancer vers le quai, de l'autre la terreur lui interdisait de céder. Ses mains tremblaient, il faillit renverser sa tasse. Il la reposa brusquement sur la soucoupe, se passa les doigts dans les cheveux, et jeta un regard désespéré en direction de la porte.

– Combien de fois faut-il vous le répéter ? Vous n'avez pas le droit de dormir ici.

Une main ferme s'abattit sur les épaules de Martha, tirée d'un profond et délicieux sommeil. Aussitôt ses rhumatismes se remirent à la tourmenter. L'euphorie, le bien-être apportés par la bouteille de mauvais vin rouge qu'elle avait chipée à deux étudiants ivres dans la salle d'attente ne furent plus qu'un lointain souvenir. Seuls demeuraient la gare déserte et glaciale, le banc de bois, et la main implacable sur son épaule. Quittant à regret l'agréable pays des songes, Martha gémit et, les yeux fermés, tenta d'oublier l'importun.

– Allez ouste, vieille clocharde. Sinon j'appelle la police.

Martha s'assit péniblement. Sa vue s'éclaircit ; elle distingua alors le contrôleur. Elle le connaissait. Eric Morecambe, il s'appelait, quelque chose comme ça. C'était un salopard. Elle attrapa en marmonnant les deux sacs en plastique qui lui servaient de coussins et qui contenaient toutes ses richesses. Enfin, elle se leva en chancelant. La bouteille de vin vide enveloppée du journal que lui avait donné l'homme à la canne roula au sol et se brisa. Le contrôleur laissa échapper un grognement d'impatience.

– J'ai dit ouste !

– Oui, oui... Pas moyen d'avoir la paix. Faut toujours qu'on vienne vous casser les pieds. Service public, qu'ils disent...

– Allez, et plus vite que ça.

– Il y a vingt ans...

– Ah oui ? Eh bien, c'est fini, ce temps-là.

Martha regagna la sortie principale à pas traînants, en grommelant des injures entre ses dents. Quelques secondes plus tard, elle ne pensait déjà plus au contrôleur. De tels incidents étaient si fréquents dans sa vie qu'ils se confondaient tous en un

amas indistinct, une longue série de déboires. Peu importait l'individu, le lieu, ou la nature de la dispute.

Elle avançait péniblement dans la rue déserte et silencieuse. Dans son esprit perturbé elle revivait la querelle qui l'avait opposée à son beau-père, à l'âge de seize ans. Le vieux cochon ! Un jour, elle avait fini par l'envoyer au diable. Elle était partie de chez elle pour lui montrer, pour leur montrer à tous, qu'elle se débrouillerait très bien toute seule, qu'elle réussirait mieux qu'eux. Elle n'avait jamais oublié cette dispute. Chacune des phrases hurlées par les deux adversaires, chaque mot était resté gravé dans son esprit. Puis tout lui échappa, le souvenir s'enfonça quelque part dans un coin sombre et glacé de sa mémoire.

Elle prit tout à coup conscience de son immobilité, dans la lumière bleutée d'un lampadaire, et de la vapeur qui s'exhalait de sa bouche. Perdue dans ses pensées, elle s'était éloignée du centre de la ville. Elle se trouvait maintenant près du mur qui longeait le talus de la voie ferrée. Elle reconnaissait l'endroit. Une centaine de mètres plus loin, une brèche dans le mur laissait voir la Tyne River. Brusquement, elle se rappela un objet très important.

Elle marcha lentement jusqu'à l'ouverture, s'arrêta un instant pour examiner l'horizon sombre où se profilaient des bâtiments industriels. La rivière coulait sans bruit vers la mer ; d'immenses grues, comme des spectres immobiles, gardaient les eaux. Martha eut la vague impression d'avoir habité près de la rivière, autrefois... avec un mari, des enfants... Cette sensation s'évanouit, trop ténue pour ne pas glisser aussitôt dans le néant.

Une corne de brume résonna dans le lointain, tandis que Martha escaladait l'amas de pierres et s'engageait sur la pente herbue du talus. Parvenue sur la bande de gravier qui bordait la voie ferrée en contrebas, elle scruta l'obscurité, de l'autre côté des rails. Malgré sa mauvaise vue, elle distingua le grand panneau de la décharge, presque en face d'elle. Parfait ! Elle partit sur la gauche en se balançant gauchement d'un pied sur l'autre, comptant ses pas à voix haute et les ponctuant de jurons chaque fois qu'elle trébuchait. A deux cents pas, elle retrouva le trésor, près d'un vieux châlit délabré. Ses doigts fouillèrent

parmi les herbes, dénichèrent un bidon d'alcool à brûler. Après un regard méfiant autour d'elle, elle se laissa tomber dans l'herbe, déboucha le bidon et le porta maladroitement à ses lèvres. Furtivement, craignant de voir apparaître la silhouette déguenillée du vieux clochard à qui elle avait volé le bidon, elle avala une gorgée. Les vomissements qui la secouèrent ne la découragèrent pas. C'était normal, elle vomissait toujours après la première gorgée.

A mesure qu'elle buvait, la magie reprenait corps. Pour elle seule. Personne n'entendait comme elle le bruit de la voie ferrée.

Sssh... Sssh... Sssh...

C'était un murmure rassurant, réconfortant. Une demi-heure plus tard, Martha éprouvait le même bien-être que le matin, avant de s'endormir dans la gare. Pourtant, dans les brumes de sa béatitude, elle savait qu'elle devait lutter contre le sommeil, car *ils* sortiraient peut-être de leur cachette. Elle en avait aperçu un, en dissimulant le bidon, qui la regardait tapi dans les herbes. Elle lui avait lancé une brique, et il avait détalé dans l'obscurité. Saloperies ! Martha les détestait, et les redoutait. Mais tant qu'elle demeurerait éveillée, ils se tiendraient à distance. Elle n'en avait jamais vu plus d'un ou deux à la fois. Des espions chargés de la surveiller. Ils attendaient qu'elle s'endorme pour appeler les autres, la masse grouillante qui se jetterait sur elle. Un jour, alors qu'elle dormait dans le kiosque à musique, elle en avait rêvé. Ils fourmillaient sur elle, dans ses cheveux, rampaient dans ses vêtements et essayaient de lui dévorer les yeux. Elle s'était réveillée en hurlant. Elle aurait dû se rappeler qu'elle était en sécurité dans le parc. Ils vivaient près de la voie ferrée, à côté de la rivière ; ils n'oseraient jamais s'aventurer loin des rails. Tant qu'elle restait éveillée, sur le talus, elle n'avait rien à craindre.

Lentement, avec effort, elle se mit debout. Elle tenait le bidon dans ses bras comme on berce un enfant. Il valait tout de même mieux s'en aller, par prudence...

Elle repartit en trébuchant le long des rails. Un air tournait dans sa tête, une chanson sans paroles qu'accompagnait le gargouillis de l'alcool à brûler contre les parois du bidon. Elle

pensa confusément que le vent s'était levé ; l'herbe s'agitait furieusement au sommet du talus. Mais elle n'y prêta aucune attention. Elle ne remarqua même pas l'absence du souffle sur son visage, et autour d'elle. C'est seulement lorsqu'elle arriva à la hauteur de la brèche dans le mur, et qu'elle commença à escalader le talus, qu'elle fut frappée par le bruissement menaçant de l'herbe. Immobile, elle observa le tapis vert qui ondulait. On aurait dit que quelque chose se déplaçait en haut du talus. Quelque chose qui l'avait suivie, dissimulé dans les hautes herbes. Terrifiée, Martha comprit qu'il n'y avait non pas une, mais des centaines de petites bêtes grouillantes. Leurs piailllements haut perchés devenaient de plus en plus stridents.

– Non, non ! protesta Martha en reculant jusqu'au bord de la voie ferrée. Vous n'avez pas le droit. Pas quand je ne dors pas !

Au son de sa voix, les hurlements perçants s'enflèrent encore. Et Martha aperçut le flot des petites bêtes qui se déversait par-dessus le talus, s'étalait dans l'herbe et s'avancait vers elle en une masse fourmillante, toute de fourrure et de dents.

« Mon Dieu... »

Il y en avait des milliers, agglutinés sur le talus. Martha lâcha le bidon et se précipita en trébuchant sur les rails. Elle courait en écartant les bras pour garder son équilibre. Ils n'avaient pas le droit... Elle rêvait... Sa peur pourtant était bien réelle.

– Oh mon Dieu, mon Dieu... haletait-elle dans l'air glacé.

Derrière elle, des milliers de petites pattes labouraient le gravier. Martha comprit que les horribles créatures s'étaient lancées à sa poursuite. Elle enjamba un rail, faillit tomber, et retint un sanglot d'épuisement et d'angoisse.

Encore un, et elle parviendrait de l'autre côté. La vue brouillée par les larmes, elle aperçut la pancarte de la décharge. Et au-dessous, sur le talus, l'herbe qui tremblait, ondoyait...

« Non, non, non... »

Les bêtes amassées au bord de la voie ferrée frétillaient dans l'obscurité. Elles n'essaient pas d'attaquer, mais Martha

distinguait leurs yeux, d'innombrables petits points lumineux braqués sur elle.

Elle pivota brusquement. Derrière elle, la horde furieuse avait dépassé les deux premiers rails. Mais parvenus à cinq mètres de Martha qui vacillait au milieu de la voie ferrée, les monstres s'arrêtèrent.

– Vous n'avez pas le droit... commença-t-elle.

Les piallements couvrirent sa voix. Elle songea à jeter une poignée de gravier sur la masse vibrante. Mais les hurlements stridents la glaçaient de terreur. Non, il ne fallait pas provoquer leur colère. Elle en avait déjà trop tué. Et maintenant, après toutes ces années, ils revenaient se venger.

Il ne restait plus qu'une solution. Martha avança en titubant sur les rails, en direction du centre de la ville. Entre deux hoquets, elle murmurait une prière :

– Pourvu qu'ils n'approchent pas, pourvu qu'ils n'approchent pas !

Ils la suivirent dans sa course, de chaque côté de la voie ferrée. Lorsqu'elle s'arrêta pour reprendre son souffle, ils l'imitèrent, serrés les uns contre les autres en un front agité. « Pourquoi ne m'attaquent-ils pas ? » se demanda Martha dans un éclair de lucidité. Alors elle entendit le bruit familier. Faible d'abord, puis de plus en plus marqué. La magie cognait dans les rails, palpait comme le cœur d'une puissance invisible. Voilà ce qui les empêchait d'approcher. Ils ne pouvaient pas, ils n'osaient pas traverser la voie.

Un sanglot de soulagement s'échappa des lèvres de Martha. La voie ferrée la protégerait, jusqu'à Central Station. Le contrôleur qui l'avait jetée dehors y serait peut-être encore. Il l'aiderait.

Le siflement plaintif d'un train troua la nuit. Ce ne devait plus être loin...

Mais les monstres avaient envahi les rails, quelques mètres devant Martha. Elle se retourna en chancelant. Des milliers de petites créatures poilues s'agglutinaient avec une fureur redoublée.

Elle était prise au piège. La magie l'avait trahie : la voie ne la protégeait pas. Et ils triompheraient, après l'avoir rabattue sur les rails comme du gibier.

Le vrombissement de la locomotive se changea en un hurlement méchant au moment où le train heurta la pauvre Martha...

Lorsque le train entra en gare de King's Cross, l'irritation de Paul envers Alan s'était muée en une franche colère. A peine installé dans le compartiment, à Newcastle, Alan, vautré sur la banquette, s'était endormi. Il avait à peine ouvert les yeux pendant tout le voyage. A York, Paul le secoua pour lui demander s'il voulait du café. Alan se réveilla en sursaut, et lui répondit en grognant d'aller se faire foutre. Il accueillit avec des monosyllabes laconiques les efforts de Paul pour engager la conversation. Paul finit par renoncer, et Alan se rendormit. « Qu'est-ce qui m'a pris de vouloir aller avec lui à ce stupide festival ? » se demanda Paul.

Après Doncaster, Alan se réveilla complètement. Assis dans le coin du compartiment, il fixait la fenêtre d'un air maussade. Paul était révolté. Il partit fumer une cigarette et boire une bière au wagon-restaurant. Lorsqu'il regagna sa place, Alan n'avait pas bougé. Le visage furibond, il maintenait ses yeux braqués sur un point fixe derrière la vitre. Paul se plongea dans une seconde lecture du journal.

Enfin, l'interminable trajet prit fin. En gare de King's Cross, Paul se leva pour descendre les sacs à dos du porte-bagages. Un haut-parleur lança un message indistinct dans la gare où régnait une activité intense.

– Je peux descendre mon sac tout seul, aboya Alan.

– Mais qu'est-ce que tu as, à la fin ? s'exclama Paul, exaspéré.

– Laisse mon sac, c'est tout.

Après avoir dégagé son sac du filet, Alan se rua vers la porte. Paul le regarda d'un air ébahi. Il connaissait les sautes d'humeur d'Alan, mais cette rage sombre ne lui ressemblait pas du tout.

Pensif, il récupéra son propre sac, et partit sur les pas de son compagnon. Alan avait déjà sauté sur le quai, et sans un

regard en arrière, il se mêlait à la foule qui se bousculait vers la sortie. Paul se mit à courir. Dans sa hâte il faillit heurter une jeune femme et son enfant. « Tout cela est de la faute de Diane ! pesta-t-il intérieurement. Elle l'a rendu complètement marteau. »

– Alan ! Attends...

Une queue s'était formée à l'endroit où les voyageurs présentaient leurs billets. Plusieurs personnes séparaient Paul d'Alan.

– Alan, bon sang...

Sans prêter aucune attention à lui, Alan tendit son billet au contrôleur, et s'éloigna d'un pas pressé. Paul attendit son tour avec impatience. Lorsque le contrôleur lui rendit son billet poinçonné, Alan s'approchait du buffet.

« L'imbécile ! » pensa-t-il avec colère.

Il rattrapa Alan devant la porte, le saisit par l'épaule pour l'obliger à s'arrêter. Pivotant sur lui-même, le jeune homme lui lança un regard chargé d'hostilité. Il tremblait de colère, des gouttes de sueur perlaient sur son front.

– Alan, ai-je dit quelque chose qui ne t'a pas plu hier, à propos de Diane ? demanda Paul. Je croyais que tu n'y pensais plus. Tu as dit toi-même que ce n'était pas la peine de se mettre dans de tels états à cause d'elle...

Alan lâcha son sac et fit un pas en avant. Paul crut un instant qu'il allait se jeter sur lui.

– Ne t'énerve pas, ajouta-t-il en reculant.

Alan fit brusquement demi-tour, et, abandonnant son sac sur le sol, s'engouffra dans le buffet. Abasourdi, Paul le vit s'approcher du comptoir, agripper le rebord à deux mains, baisser la tête. Ses épaules étaient secouées de sanglots, tout son corps exprimait une rage mêlée de désespoir. Le cliquetis des couverts, le murmure des conversations avaient cessé, les clients intrigués observaient cet étrange spectacle.

Paul rejoignit son ami. Pauvre vieux. Il faisait une véritable crise de nerfs. Il posa une main amicale sur son épaule.

– Alan...

Déconcerté par la brutalité de la réaction, il crut d'abord qu'Alan l'avait simplement frappé au visage. Il voulut l'injurier.

Mais il n'arrivait pas à exprimer son indignation. Sa voix s'étranglait, sa gorge emplie d'une substance épaisse et écœurante ne produisait qu'un gargouillement confus. C'est seulement lorsqu'il porta ses mains à son cou, rencontra le manche saillant d'un couteau, et vit le liquide écarlate qui giclait sur ses doigts, qu'il comprit.

Une clamour indistincte s'éleva de la salle. Paul, que sa propre indifférence étonnait, tomba à genoux. Il lui sembla qu'Alan oscillait comme un pendule, ses mains raides et couvertes de sang pendaient le long de son corps, son visage de dément se penchait sur lui. Le pendule s'inclina vers le comptoir. Lorsqu'Alan se redressa, il brandissait un deuxième couteau.

– Salaud ! Tu ne l'auras pas ! Personne ! Elle est à moi !

Il leva le bras et se trancha la gorge d'un geste sauvage. Alors tout fut englouti dans une vague écarlate. Paul s'effondra.

Encore les nappes de brouillard mauve. La sensation de flotter dans des limbes insondables. Puis la dalle mal équarrie, l'étrange grille, le cercueil miniature et la petite figurine, un à un engloutis dans les nuées tourbillonnantes.

De plus en plus oppressé, la bouche et le nez emplis de boue, les yeux grouillants de vers, Mark essaya de crier. Mais aucun son ne sortit. Il était enterré vivant sous des tonnes de terre...

Enfin il recommença à respirer librement. Le brouillard violet s'effilochait peu à peu.

Quel était le cauchemar le plus atroce ? Les paysages désolés, les landes désertes et les pierres levées ? Ou les ténèbres nauséabondes et suffocantes d'une tombe ?

Parfois, son corps allégé remontait à la surface. Son spectre se relevait sur un quai de gare. Des voyageurs pressés qui couraient vers leur train lui passaient au travers, comme si eux étaient réels, et lui, un être sans consistance. Il reconnaissait l'activité bruyante de la gare, le grondement des locomotives. King's Cross.

Ou bien le rêve le maintenait dans la tombe obscure, et il luttait désespérément pour se réveiller, pour échapper à l'horreur... Comme en ce moment.

Les ténèbres souterraines firent place à une lumière bleutée. La vision se précisa, et Mark comprit que la lueur tombait de deux torches rudimentaires accrochées de part et d'autre d'une cavité ménagée dans le sous-sol. Des poutres grossières fichées dans le sol de terre battue soutenaient les parois.

Il était allongé dans une chambre mortuaire.

Et il ne resterait pas longtemps seul.

Le toit de la chambre s'ouvrait sur un ciel constellé d'étoiles. Une fois de plus, il était incapable de faire un mouvement. Quelque chose avait pris possession de son corps.

Plusieurs heures s'écoulèrent. Les torches projetaient sur les murs des ombres inquiétantes. Mark souhaita ardemment se réveiller, avant que le rêve n'empire.

Soudain la force qui l'habitait l'obligea à tourner la tête. Sur sa gauche, au-delà de banquettes de calcaire semblables à celle sur laquelle il était étendu, un passage s'enfonçait dans le roc. De la pénombre montait un bruit de pas traînants, et un chant guttural.

« Oh non... Réveille-toi ! »

Mais déjà des silhouettes voûtées, habillées de fourrures, entraient en procession dans la chambre et faisaient cercle autour des lits de craie. Leur chant ressemblait à celui des druides qui apparaissaient si souvent dans les rêves de Mark. Leurs fronts étaient larges et proéminents sous leurs cheveux hirsutes, une lueur sauvage brillait dans leurs yeux enfouis. A leurs visages striés de peinture, à leurs mâchoires saillantes, Mark comprit que le rêve l'entraînait dans des temps reculés, bien antérieurs à l'époque des druides.

« Non... Je ne veux pas regarder ! Laissez-moi me réveiller ! »

Lorsque tous les hommes primitifs furent entrés dans la chambre, ils cessèrent de chanter. Un ordre bref se fit entendre au centre du groupe : ils s'assirent aussitôt sur le sol de terre. Un nuage de craie tourbillonna au-dessus de Mark, dérobant la scène à sa vue.

Lorsque la poussière retomba, il distingua le corps nu d'un homme, entièrement recouvert d'une peinture bleu pâle. Ses cheveux noirs et effilés lui descendaient jusqu'à la taille. Il portait avec respect cette pierre blanche grossièrement taillée présente dans chacun des rêves de Mark.

Un choc sourd se produisit derrière lui. L'entrée de la grotte avait été obturée par un gros rocher. L'Homme Bleu s'approcha de Mark. Il éleva la pierre à deux mains, en direction des étoiles. Les autres l'observaient en silence. Puis il s'assit, posa la pierre devant lui, et s'absorba dans une contemplation immobile.

Les brumes violettes enveloppèrent de nouveau Mark toujours allongé sur la pierre froide. Un grondement monta du

plus profond de la terre, distant d'abord, puis de plus en plus proche, tel un roulement de tonnerre assourdissant. La manifestation terrible d'une puissance inconnue.

Le brouillard se dispersa. Mark retrouva avec désespoir la chambre mortuaire sous les étoiles, les silhouettes muettes, l'Homme Bleu et la pâle lumière des torches. Le grondement souterrain s'était tu. Mark fixait à contrecœur la pierre qui s'était mise à luire, et diffusait une lumière bleue de plus en plus vive.

L'Homme Bleu leva les bras en souriant.

« Non ! Il faut... que je me réveille ! »

Le scintillement bleuté éclairait maintenant les visages bestiaux des hommes rassemblés. L'Homme Bleu se pencha, appliqua ses mains contre la pierre qui semblait n'émettre aucune chaleur. Il demeura longtemps dans cette position. Enfin, avec lenteur, il se releva. Une force irrésistible empêchait Mark de détourner les yeux du visage démoniaque et grimaçant, de ces traits qui n'avaient plus rien d'humain. Les prunelles écarquillées brillaient d'un éclat sauvage, la salive dégoulinait sur les lèvres retroussées. Il fit un pas en avant.

Les hommes assis au premier rang tressaillirent, mais ne bougèrent pas, frappés de terreur et soumis. L'Homme Bleu ricana, et l'écho hideux de son rire résonna dans la chambre sépulcrale. En face de lui, un homme se mit à bredouiller des mots affolés dans une langue inconnue. Il fermait les yeux, le visage crispé par l'épouvante. Lorsque l'Homme Bleu se pencha vers lui et lui effleura la tête, il cessa de parler. Ses yeux vitreux fixaient le vide.

L'Homme Bleu avança lentement parmi le groupe. Il semblait chercher quelqu'un. Soudain il pivota sur lui-même, toucha une épaule. L'homme désigné baissa la tête.

Alors l'Homme Bleu rejeta la tête en arrière. Un long hurlement animal s'échappa de sa bouche déformée par une grimace de triomphe. Mark entendit que l'on déplaçait le gros rocher devant la porte. Avec un soulagement manifeste, les hommes se relevèrent, se rangèrent en file, et sortirent en silence. L'Homme Bleu demeurait immobile, le visage tourné

vers le ciel. Les deux hommes qu'il venait de choisir restèrent accroupis, les yeux perdus dans le vague.

Après un long silence, les bruits d'une lutte se firent entendre. On traînait quelqu'un de force dans la chambre mortuaire.

« Oh mon Dieu... Pas ça ! Non... Je vous en prie, laissez-moi me réveiller ! »

Les deux hommes assis relevèrent ensemble la tête. Sur leurs traits se dessinait un rictus hideux. Un jeune homme nu au visage strié de peinture bleue pénétra dans la lumière vacillante de la chambre, maintenu par deux gardiens aux bras robustes. Il se débattait furieusement en raclant le sol de ses pieds, et poussait des grognements étouffés. Mark savait que ses lèvres avaient été cousues.

On obligea le prisonnier à s'agenouiller devant l'Homme Bleu. Les deux élus se levèrent et le saisirent par les bras. Ceux qui l'avaient amené reculèrent craintivement. Bientôt, ils avaient disparu dans l'obscurité.

« Assez ! Réveille-toi ! »

L'Homme Bleu brandissait une longue lame de silex. Il empoigna le jeune homme par les cheveux.

« Assez ! pour l'amour du ciel, assez ! »

Le couteau s'abaisse brutalement. Le jeune homme se mit à crier. Pétrifié, Mark vit les deux élus le projeter sur le lit de craie voisin du sien.

La pierre bleue brillait maintenant d'un violent éclat.

L'Homme Bleu s'agenouilla à côté de la victime qui hurlait toujours. Et il commença son œuvre sanguinaire.

Le cauchemar dura longtemps, longtemps. Impuissant, Mark assista à un abominable acte de torture, tandis que sur les trois visages bleus s'épanouissaient des sourires extasiés. Les hurlements semblaient ne jamais finir.

« Arrêtez... Arrêtez... Arrêtez... »

Enfin, le brouillard violet s'infiltra peu à peu par la porte de la chambre mortuaire, tourbillonna autour des effrayantes silhouettes. Le jeune homme ne vivait presque plus.

« Pourvu qu'il meure vite ! » priait Mark.

La scène s'évanouit. Mais lorsque les brumes se levèrent, Mark était toujours allongé sur la pierre froide.

« Ces atrocités auront-elles un jour une fin ? »

Dans la chambre s'entassaient des corps mutilés, torturés. L'Homme Bleu et ses deux acolytes étaient assis en tailleur au milieu de ce carnage. La pierre bleue palpait doucement, régulièrement. Elle semblait apaisée, rassasiée. Avec un haut-le-cœur, Mark remarqua les organes consciencieusement disposés sur la pierre.

L'Homme Bleu éleva la main. Ses deux complices accueillirent ce geste avec des sourires démoniaques. L'un d'eux saisit avec gratitude le couteau que l'Homme Bleu lui tendait, et se tourna vers son compagnon. Celui-ci s'empressa d'offrir sa gorge. Ses yeux brillaient d'impatience, il souriait. La lame de silex s'enfonça sous son menton. Dans un violent soubresaut, mais sans cesser de sourire, il s'affaissa dans la mare de son propre sang.

L'Homme Bleu hocha gravement la tête. Posant les mains sur ses genoux il leva son visage vers le ciel. L'autre attendait, épaules voûtées, tête baissée. Soudain il se redressa. Le masque diabolique qui le défigurait s'était évanoui. Il cligna des yeux, jeta un regard indécis autour de lui comme s'il voyait la grotte pour la première fois.

Derrière lui, la pierre bleue s'obscurcit brusquement. L'Homme Bleu fixait toujours le ciel, sans bouger. Alors l'homme se leva d'un seul mouvement, s'approcha de la pierre en chancelant. Il la souleva avec précaution, et sortit précipitamment. Il ne resta plus que l'Homme Bleu, les corps sauvagement massacrés, et Mark.

La brume pourpre pénétrait à nouveau par la porte. Une lumière bleutée irradiait dans la chambre funéraire, illuminant les cadavres amoncelés. Mark comprit.

L'Homme Bleu brûlait, consumé par une seule flamme crépitante. Une épaisse fumée noire mêlait ses volutes aux tourbillons violets. Mark, au bord de la nausée, respirait l'odeur âcre de la chair brûlée.

Le temps sembla s'arrêter. Bientôt le brasier ne fut plus qu'un tas de cendres fumantes. Des mains sans bras

ramassaient les restes de l'Homme Bleu et les versaient dans un large pot en terre. Le chant avait repris. Les mains modelaient de petites figurines qu'elles maculaient de sang. Obéissant à la force qui annihilait sa volonté, Mark leva les yeux vers le toit de la cavité.

« Non... Non... »

Une pluie de terre tombait dans la chambre, effaçant le ciel étoilé. Les nappes de brume mauve s'assombrirent, puis tout s'évanouit. Mark suffoquait. Il était enterré dans cette chambre sacrificielle, avec les cadavres des autres victimes. Un poids immense lui écrasait la poitrine, la boue recouvrait son visage, emplissait sa bouche. Lorsqu'il essaya de crier, une bête visqueuse se logea dans sa gorge. La pression était trop forte, il lui semblait que son cœur était sur le point d'éclater. « Crise cardiaque durant le sommeil », conclurait-on.

La sensation d'étouffer le quitta brusquement. Il flottait, dérivait loin de cet horrible endroit. Le linceul pourpre s'entrouvrit et s'éleva au-dessus de la chambre mortuaire, tournoyant comme un oiseau. L'antique tertre s'amenuisait, perdu au milieu d'un paysage sauvage qui ne ressemblait pas à l'Angleterre. On n'y voyait aucune trace d'habitations.

Bientôt les collines se mirent à onduler, comme la houle mouvante de l'océan. Certaines s'aplanissaient, d'autres surgissaient. Le tombeau se couvrit d'une végétation de plus en plus épaisse. Mark distingua des pylônes... Et puis plus rien. Le brouillard. Il comprit qu'il venait de voir la chambre mortuaire telle qu'elle était aux temps préhistoriques, et dans son état actuel. Harassé, le cœur battant à tout rompre, il sentit que la force invisible se retirait de lui. Il tombait.

Il s'assit en hurlant dans son lit, inondé de sueur. Joanne le secouait par les épaules.

– Comment te sens-tu ce matin ?

La lumière grise de l'aube entrait par la fenêtre de la cuisine. Mark termina son café et sourit faiblement à sa femme.

– Ma jambe est un peu raide, comme d'habitude.

– Tu veux me raconter ?

Joanne se leva pour remplir la tasse de son mari. Elle était vêtue d'un peignoir rouge et avait noué ses cheveux blonds en un chignon sur sa nuque. Après toutes leurs années de vie commune, Mark trouvait encore sa femme très séduisante.

– Quoi ? Mon rêve ? demanda-t-il lorsqu'elle lui tendit son café.

– Oui.

– Ce n'était qu'un simple cauchemar, Jo.

– Un *simple* cauchemar ? Tu as failli ameuter tout le quartier. Ressemblait-il aux autres ?

– Oui...

Joanne attendit. Voyant qu'il se taisait, elle ne posa plus de questions. Il traversait une phase difficile, il ne fallait pas le bousculer. Elle s'assit en face de lui et appuya son menton sur ses poings fermés pour l'examiner. Comme il avait l'air exténué ce matin !

Mark écarta une mèche de cheveux blonds qui barrait le front de sa femme.

– Helen dort ? demanda-t-il.

– Oui, je crois.

– Pauvre gosse. (Il se passa la main sur le visage comme pour effacer un souvenir.) Se réveiller en pleine nuit en entendant son père hurler comme un dément...

– A quelle heure as-tu rendez-vous avec le Dr Aynsley ?

– Deux heures.

– Lui parleras-tu de ton cauchemar ?

Mark sourit, prit le visage de sa femme dans ses mains.

– Oui, Mrs. Davies. Je m'allongerai bien sagement sur le divan, et je lui raconterai, sans omettre un seul détail, comment je suis en train de devenir complètement taré !

Joanne lui rendit son sourire. Elle lui saisit la main pour la presser contre sa joue. Mark s'efforçait de lui cacher l'inquiétude que lui causaient ses rêves nocturnes, et le réalisme croissant de leur contenu. Il fallait absolument la convaincre qu'il ne leur attachait guère d'importance. Elle n'avait déjà que trop souffert au cours de ces derniers mois.

– Et ta séance chez le kinési ?

– A quatre heures.

– Je vois que ton après-midi est bien rempli. Je dois faire des courses en ville en sortant du travail. Tu veux que je te ramène quelque chose ?

– Oui, deux jambes neuves, un bras droit, et une colonne vertébrale.

La tristesse assombrit les prunelles bleues de Joanne. Mark s'en voulut aussitôt d'avoir laissé paraître son découragement. Il but son café en silence tandis que Joanne débarrassait la table.

– Mark... commença-t-elle, penchée sur l'évier. Eddie Roberts a téléphoné hier soir. Il te propose de retrouver quelques amis du ministère en ville, jeudi soir.

Mark soupira.

– Je ne peux pas, Jo. Je sais où tu veux en venir. Je ne devrais pas me replier sur moi-même, j'ai l'air de m'apitoyer sur mon propre sort. Mais comprends-moi, ma chérie, cela me rappelle trop ce que j'étais avant l'accident. Et tout ce qui a changé depuis.

– C'est vrai que tu te replies sur toi-même. On dirait que tu n'essayes pas de te battre.

– Oui, je sais. Le Dr Aynsley pense comme toi. Crois-moi, je lutte. Mais je n'arrive pas à me raisonner. La dernière soirée que j'ai passée avec Harry Johnson et Ted... était un désastre. Ils faisaient tout leur possible pour ne pas commettre de gaffe, et moi je n'ai réussi qu'à les rendre mal à l'aise. Ils étaient drôlement soulagés de partir. Et je ne le leur reproche pas.

La voix fluette d'Helen, à l'étage, mit fin à leur conversation. Joanne fit un pas vers la porte. Mais Mark, malgré sa jambe

raide allongée devant lui, se levait déjà de table et tendait son bras vers la canne suspendue au mur. Une double souffrance, physique et morale, se lisait sur son visage. Joanne se demanda laquelle était la pire... Lorsque la canne tomba au sol, elle se précipita pour la ramasser.

– Laisse ! ordonna Mark avec violence.

Joanne se figea.

– Laisse, reprit-il plus doucement, d'une voix que l'émotion étranglait.

Il posa un genou à terre. Puis, s'appuyant à deux mains sur sa canne, il se redressa avec difficulté. La honte l'empêchait de regarder sa femme dans les yeux.

– J'y vais, dit-il.

Lorsqu'il eut quitté la cuisine, Joanne enfouit son visage dans ses mains, et s'abandonna aux larmes qui lui seraient la gorge. Elle pleura silencieusement, comme tant de fois au cours de ces derniers mois.

Mark quitta la maison une demi-heure après sa femme. Le matin, Joanne accompagnait Helen à l'école, puis se rendait à l'université où elle donnait des cours. Mark prit le métro pour Central Station.

Il tremblait encore, tant les cauchemars de la nuit restaient présents à son esprit. Il essaya de se distraire en observant les voyageurs qui s'entassaient dans le wagon. Mais à peine eut-il posé le pied sur le quai, sous la gare, que la peur familière s'empara de lui. Il serra la rampe de l'escalier roulant d'une main blanche et amaigrie ; une main marquée par l'accident. Devant lui, l'escalier emportait ses passagers vers leur destin. Pour la première fois, Mark eut l'impression que la force terrible qui l'attirait en cet endroit résidait dans les entrailles mêmes de la gare. L'escalator était un être vivant. Il l'amenaît à son rendez-vous. Une rencontre avec... Mais enfin, qui ? Si seulement il savait pourquoi il revenait inlassablement ici, peut-être les rêves cesseraient-ils...

Dans le couloir, au milieu de la foule, il se sentit profondément seul.

La gare était identique à elle-même. Toute grise, froide et sonore. Mark rejoignit la queue des voyageurs devant les guichets. La longueur de la file le rassura. Il aurait ainsi le temps de se raisonner, de calmer la peur qui le rongeait. Mais la Voix interdisait toute réflexion. Il s'aperçut, après l'avoir acheté, qu'il tenait à la main un billet pour Doncaster. Encore.

« Aujourd'hui je passe, songea-t-il. Il faut que j'en finisse avec cette histoire absurde. »

A l'entrée des quais, le flot fluide des voyageurs avançait rapidement. Il lui suffisait de tendre son billet au contrôleur...

Allez, espèce de lâche !

Obéissant à la Voix, Mark suivit un homme muni d'un attaché-case. Il se concentra sur le dos du voyageur, fixant un

point entre ses deux omoplates pour essayer d'enrayer la peur. Cette peur qui, prête à bondir, le guettait toujours dans les derniers mètres précédant la porte.

La veste en tweed de l'homme se brouilla devant ses yeux. Les fibres du tissu dansaient, les fils croisés formaient un réseau de lignes qui se multipliaient à l'infini... comme des rails.

L'homme à l'attaché-case s'éloigna sur le quai, le contrôleur tendit la main. Mais la peur s'infilttrait déjà en Mark. Elle avait profité d'un instant d'inattention, et refermait ses mâchoires puissantes sur son cœur, ses organes vitaux, ses cordes vocales. Il fallait partir, partir, partir...

Il chancela comme un ivrogne sous le regard du contrôleur, et recula en titubant. Il avait envie de hurler. « Oui, je suis dingue, et alors ! » Mais les mots s'arrêtaient sur ses lèvres. Respirant par saccades, les dents serrées, il s'enfuit d'un pas mal assuré. Le danger était écarté. Il s'approcha du buffet.

« Mon Dieu, que m'arrive-t-il ? »

Avant de monter dans le train d'Édimbourg, Monica acheta un journal et un roman d'amour au kiosque de King's Cross. « Monica, ce que tu peux être romantique ! » disait souvent sa mère.

Jack aussi la taquinait à propos de ses lectures. Elle sourit. Ils étaient mariés depuis trente-cinq ans, et leur couple offrait l'image de l'amour paisible et tendre que beaucoup de gens croient impossible, si ce n'est dans ces fameux romans dont Monica était friande. Oh ! bien sûr tout n'était pas rose ! Ils avaient traversé des crises pénibles. Le plus terrible avait été de s'apercevoir qu'ils ne pouvaient pas avoir d'enfants. Mais après chaque orage, ils retrouvaient toujours le sourire.

Jack était routier. Il exerçait ce métier depuis plus de vingt ans. Il prendrait bientôt sa retraite. Monica se demandait souvent si les brèves séparations que leur imposait son travail n'alimentaient pas en fait leur amour et ne contribuaient pas à le rendre plus solide. C'était peut-être grâce à cela qu'ils appréciaient tant leurs moments ensemble. Elle avait lu un jour dans un magazine féminin que les couples se dégradaient souvent parce que les conjoints s'étouffaient l'un l'autre.

Ils s'étaient rencontrés à un bal, à Barnes. Jack était venu d'Édimbourg pour y passer le week-end, avec quelques amis de l'usine. Il avait tout de suite plu à Monica. Il était séduisant, et il aurait pu choisir n'importe quelle autre femme ce soir-là. Mais il avait préféré Monica.

Au début de leur liaison, Monica prenait le train pour aller le voir à Édimbourg, et Jack venait lui rendre visite à Barnes. Monica était issue d'une famille nombreuse : sa mère, veuve, vivait avec sa plus jeune fille et son mari. Aussi Monica n'avait-elle pas hésité à aller s'installer à Edimbourg lorsque Jack lui avait demandé de l'épouser. La famille de Jack était solidement enracinée en Ecosse. De plus, Monica adorait Edimbourg. Elle

aimait l'Ecosse en général, et avait même fini par acquérir un léger accent nasillard qui amusait énormément sa mère.

Monica avait promis à sa mère de descendre avec Jack pour célébrer son quatre-vingtième anniversaire. Mais celui-ci ayant été obligé de prendre la route au dernier moment, elle était partie seule. Jack lui-même avait insisté. La vieille dame comptait trop sur la présence de sa fille aînée. Il ne fallait pas la décevoir.

Ravie de son séjour en famille, Monica se réjouissait maintenant à l'idée de retrouver son mari. Si ses calculs étaient justes, elle le trouverait endormi, après sa nuit dans le camion. Elle lui préparerait un bon petit plat en rentrant...

Dans un wagon de seconde classe presque vide, elle choisit une place dans le sens de la marche. Elle posa son journal et son livre sur la tablette devant elle, et consulta sa montre. Il était grand temps d'en acheter une neuve. Celle-ci s'arrêtait vraiment trop souvent.

Lorsque le train s'ébranla, elle parcourut la jaquette de son livre, et faillit rire à haute voix en découvrant le sujet de l'histoire. L'héroïne avait épousé un routier qui la traitait affreusement mal. Le mari, un individu tout à fait ignoble, profitait de ses déplacements pour la tromper. Au désespoir, elle en venait à chercher une consolation dans les bras du Dr Salomon Cord, l'homme qui lui faisait découvrir l'amour...

Réprimant un petit rire, Monica se cala confortablement dans son siège. Comme elle était impatiente de montrer le livre à Jack ! Soudain un souvenir lui revint à l'esprit. Cinq ans auparavant, le soir de Noël, elle avait invité leurs voisins à prendre l'apéritif. Alors qu'elle rapportait un plateau dans la cuisine, elle avait surpris Jack en train d'embrasser Bertha Hitching, pour lui souhaiter un joyeux Noël. Il avait rougi violemment, et tous les trois s'étaient immobilisés dans un long silence embarrassé. Puis ils avaient éclaté de rire.

Monica sourit. L'espace d'une seconde, une toute petite seconde... elle s'était demandé... Mais non ! C'était absurde. Jack en don Juan chauffeur de camion ! Elle décida de réserver le roman pour plus tard et ouvrit son journal.

Les articles dansaient devant ses yeux. Le doute qui l'avait effleurée autrefois revenait l'assaillir avec une force troublante. Elle le chassa aussitôt et se replongea dans sa lecture.

Le train de King's Cross entra en gare d'Édimbourg avec vingt minutes de retard, à cause d'une panne d'aiguillage survenue après York. Une tempête de neige avait commencé à Durham, et les flocons tombaient drus lorsque Monica sortit de la gare. Elle sauta dans un autobus. La neige qui tourbillonnait contre le ciel sombre lui rappela Noël.

Jack était épuisé en rentrant chez lui. Malgré le mauvais temps, il avait réussi à livrer sa marchandise sans encombres. Sur la route il avait essayé de téléphoner à Monica chez sa mère, pour la rassurer, et pour souhaiter un bon anniversaire à la vieille dame. Mais le téléphone était en dérangement.

Après avoir suspendu sa veste à la balustrade de l'escalier, il décrocha le téléphone en bâillant. La ligne était toujours coupée. Tant pis. D'ailleurs Monica était sans doute déjà partie. Il ôta ses bottes, monta dans la chambre. Quelques minutes plus tard, blotti sous les couvertures, il dormait d'un profond sommeil. Derrière la vitre, les flocons de neige tournoyaient dans la tourmente.

Il s'éveilla en sursaut au bruit de la porte d'entrée.

– Monica ? C'est toi ?

Il n'entendit pas la réponse. La neige frappait les carreaux avec violence.

– Vide le frigo, chérie. Je pourrais engloutir trois bœufs bien gras aujourd'hui !

Il attendit en vain l'éclat de rire que cette déclaration ne manquait jamais de déclencher.

– Comment va ta mère ? reprit-il.

Toujours pas de réponse. Jack luttait contre le sommeil. Il avait du mal à s'extirper de sa torpeur. « Je me fais vieux », songea-t-il.

Bientôt une odeur appétissante monta de la cuisine. Jack s'étira, bâilla longuement. Sa petite femme le gâtait toujours.

Voilà qu'elle se préparait à lui apporter un repas au lit. Il se souvint du cadeau qu'il lui destinait. Une belle montre en or. Il avait dépensé tout ce qui restait de sa paye pour la lui acheter. Dès qu'il aurait terminé de manger, il descendrait la chercher dans la poche de sa veste.

Il s'assoupit de nouveau. Les pas qui montaient l'escalier le réveillèrent. « Quelle femme adorable, vraiment », se dit-il. Une délicieuse odeur s'engouffra dans la pièce. Jack se mit sur son séant en se frottant les yeux. Dans les brumes du réveil, il vit Monica s'approcher du lit. Soudain, elle repoussa les draps.

– Monica ! Il fait un froid glacial !

Alors seulement, Jack discerna clairement le visage de sa femme.

– Mais qu'est-ce que...

La poêle à la main, Monica fixait son mari d'un regard de démente. Elle tremblait de rage. La graisse bouillante fumait dans la poêle. Mais l'odeur était devenue lourde et éœurante.

– Que se passe-t-il, chérie ?

Monica répondit enfin. Sa voix rauque s'étranglait de colère.

– Tu t'imagines peut-être que je ne sais pas ce que tu trafiques pendant mon absence !

Et elle renversa le contenu de la poêle sur le corps nu de son mari.

Le cauchemar, le vrai, avait eu lieu vingt ans auparavant, par une matinée d'octobre.

Mark avait alors onze ans. Ce jour-là, il se dirigeait vers l'école ; il se préparait à inventer une excuse pour n'avoir pas terminé son devoir de mathématiques lorsque Robbie le rattrapa en courant. Au bruit de ses pas, Mark se pencha en avant, évitant de justesse la sacoche qui le visait à la tête. Son ami le saluait toujours de cette façon. Emporté par son élan, le jeune garçon le dépassa, et se retourna avec un éclat de rire sonore.

Bien qu'il fût plus petit que Mark, il paraissait plus vieux. Au cinéma, il entrait sans difficulté pour les films interdits aux moins de treize ans.

– Alors ? Tu l'as fini ? demanda-t-il en emboîtant le pas à Mark.

- Tu plaisantes ?
- Je parie que si. Tu as la trouille d'Hopkinson.
- Pffff ! Ce vieux schnoque ne me fait pas peur !

Sous la pluie fine, les deux garçons longèrent la voie désaffectée qui bordait les terrains de sport de l'école. Robbie fixait son compagnon d'un air ironique. Il n'était pas dupe. Mark tremblait toujours devant le professeur de mathématiques à la carrure impressionnante et aux redoutables accès de fureur. Et il enviait Robbie plus que tous ses camarades. La dernière fois que Robbie s'était fait corriger pour bavardage, il n'avait pas cillé. Il avait même provoqué l'admiration de la classe par un geste hautain de la main, qui lui avait d'ailleurs valu un coup de fouet supplémentaire. Mark n'aurait jamais été capable d'une telle bravoure. Au cours de sa carrière d'élcolier, il n'avait été fouetté qu'une seule fois, et avait mal réussi à refouler ses larmes. Robbie, lui, avait reçu plus de corrections que tous les

autres élèves. Sa fierté silencieuse lui attirait le respect de ses camarades.

– Qu'est-ce que tu vas dire lorsqu'il relèvera les devoirs ? s'enquit Robbie.

– Je ne sais pas. Et toi ?

– Je lui répondrai qu'il peut se mettre son exercice de maths où je pense.

Il sauta en riant par-dessus une flaute d'eau.

– Et puis je lui donnerai des coups de pied dans les genoux, continua-t-il, et je lui enroulerai son martinet autour du cou, et je le balancerai par la fenêtre.

Gagné par son insouciante hilarité, Mark éclata de rire.

– Je voudrais bien voir ça ! s'exclama-t-il en enjambant la flaute à son tour.

– Dis donc, tu as apporté tes affaires de gym, toi ? interrogea encore Robbie. Pas moi, reprit-il sans attendre la réponse. Pas question de courir sous cette pluie. Si on prenait le train pour la côte ? J'ai un peu d'argent. Hein, qu'est-ce que tu en dis ?

L'idée plut immédiatement à Mark. Ils présenteraient un faux mot d'excuse le lendemain, expliquant qu'ils avaient été malades. Mark terminerait l'exercice le soir – tant pis si Robbie le traitait de froussard – et le rendrait le lendemain.

Ils firent demi-tour. Le ciel gris et mouillé de pluie leur parut soudain beaucoup moins déprimant.

Le champ de foire était désert. Lorsqu'ils franchirent la grille, la musique des autos tamponneuses les accueillit dans les haut-parleurs. Mark le trouva particulièrement lugubre. Les toiles mouillées des tentes claquaient au vent. Les détritus de la veille jonchaient l'herbe détrempée. Mark pensa à une planète que ses habitants auraient désertée... Les manèges vides qui tournaient en silence sous la pluie, les rangées de machines à sous, sous les auvents sinistres offraient une vision de fin du monde.

Robbie se dirigea vers les machines en fouillant dans ses poches. Mark le suivait de près. Mais son attention fut attirée par les roulettes qui bordaient le champ de foire. « Venez voir

l'Homme Tarentule », lisait-on sur une pancarte aux couleurs criardes. Un vampire aux griffes rouge sang se penchait sur une femme terrifiée. « Découvrez le Cochon à Deux Têtes ! La Femme à Quatre Bras et son Etreinte Mortelle ! » Malgré sa curiosité, Mark se hâta de rejoindre Robbie. La représentation saisissante des monstres le rendait mal à l'aise. Elle lui rappelait le jour où Albert Florio avait disséqué un rat vivant dans la cour de l'école, et exhibé ses entrailles devant un cercle de petits visages tout blancs. Des visages qui se penchaient pour mieux observer, puis reculaient avec dégoût... et jetaient de nouveau un regard hésitant. Mark imaginait Florio, tapi dans l'ombre des baraquements, désignant des monstres de chair et d'os avec un sourire cruel.

Si l'Enfer existait, ce serait une ville constituée de tels baraquements, où l'on serait condamné à errer dans les rues pour l'éternité. Et à regarder chacun des spectacles.

Robbie s'était lassé de jouer aux machines à sous.

– Quelle arnaque ! s'exclama-t-il en donnant un coup de pied dans la machine. J'ai mis trois pièces et je n'ai rien gagné.

Il s'éloigna d'un air boudeur, mains dans les poches, et piétina un sac en papier qui traînait sur le sol. Mark le rattrapa en courant. Ensemble ils flânèrent parmi les stands et les roulettes.

– Entrons là-dedans, suggéra Robbie.

Il indiquait du doigt des planches grossièrement clouées qui figuraient un quai de gare. Contre le mur, un train à vapeur peint en vert crachait une épaisse fumée noire. Un démon hideux et menaçant, aux griffes acérées, tenait lieu de locomotive. A la place du conducteur, un squelette penché à la fenêtre actionnait le sifflet. Des diables, des vampires et toutes sortes de créatures maléfiques s'entassaient dans les wagons.

– Combien ça coûte ? demanda Mark à Robbie tandis qu'ils grimpaient sur l'estrade de bois.

– Six pence chacun, répondait une voix caverneuse, tout près d'eux.

Mark sursauta. Robbie l'entraîna vers le guichet aménagé à l'entrée du quai. Des araignées en plastique pendaient au grillage de la fenêtre. Un homme d'une trentaine d'années, aux

cheveux gominés, était assis dans la lumière crue d'une ampoule électrique. Sans même refermer l'exemplaire de *Playboy* ouvert devant lui, il tendit deux billets aux garçons.

Une étrange odeur émanait du guichet, forte et écœurante. Mark eut l'impression de la reconnaître, mais il eut beau fouiller sa mémoire, il ne parvint pas à l'identifier.

L'homme du Train Fantôme lui souriait. Une grimace figée, sans la moindre trace de bienveillance. Mark se détourna, troublé par ses dents blanches et brillantes, parfaitement alignées. Les yeux de l'homme surtout le glaçaient. Ils lui rappelaient ceux de la poupée de sa petite sœur : deux perles noires, immobiles, qui scintillaient comme les mèches de ses cheveux lustrés. Et son sourire ressemblait trop à celui d'Albert Florio, dans la baraque des monstres.

— Vous allez devenir aveugle, lança Robbie en pointant un doigt malicieux vers les pages centrales du magazine, représentant une jeune personne vêtue d'un porte-jarretelles et de bas fumés.

Les deux enfants s'engouffrèrent dans le premier wagon du Train Fantôme et jetèrent leurs sacoches sur la banquette. Devant eux commençait le tunnel, un monde angoissant dont la gueule largement ouverte s'apprêtait à les engloutir. Des crocs puissants avaient été peints sur les portes en fer. Ils rappelèrent à Mark les dents étincelantes de l'homme du guichet. Le train s'ébranla.

Robbie observait avec attention l'homme qui poussait le convoi sur les rails et actionnait un levier. Il adressa un clin d'œil à son camarade. Bientôt les ténèbres happèrent le Train Fantôme et ses deux seuls passagers. Un cri strident s'éleva dans le tunnel, un squelette illuminé surgit de l'ombre. Robbie écarta les toiles d'araignées qui lui collaient au visage en riant aux éclats. Le monstre de Frankenstein apparut sur la droite, bras tendus. Robbie rayonnait. Ha, la bonne blague !

Avec un hurlement quasi humain, le train accéléra. De nouveau Mark remarqua l'odeur acré qui l'avait frappé devant le guichet. Tout à coup, il comprit : de l'ozone.

— Regarde ! cria Robbie, la voix presque couverte par le fracas. Hopkinson...

Un mannequin en cape noire se redressait dans son cercueil avec un grognement sourd. Mark éclata de rire.

– Il ne les aura pas, ses saletés de devoirs ! lança Robbie.

Le train amorça un virage. Des chauves-souris tournoyaient au plafond ; chacune des niches qui s'ouvrait dans les parois du tunnel abritait une terrifiante poupée de cire. Lorsqu'un bras décharné se balança au-dessus de leurs têtes, Mark bondit pour lui serrer la main avec respect. C'en était trop pour Robbie. Plié en deux de rire, il se tenait le ventre.

Soudain, le Train Fantôme s'arrêta dans un crissement de freins. Les lumières s'éteignirent. Mark, agrippé au bord du wagon, entendit un choc sourd : Robbie était tombé de son siège. Tâtonnant dans l'obscurité, Mark l'aida à se rasseoir.

– Que se passe-t-il ? marmonna Robbie. Je me suis cogné la tête.

L'espace d'une seconde, Mark se dit que la panne avait été provoquée par son geste moqueur envers le mannequin de cire. Il se débarrassa aussitôt de cette absurde pensée.

– Une coupure de courant sans doute.

– Qu'est-ce qu'on fait ?

La voix de Robbie tremblait. Jamais Mark ne l'avait vu perdre ainsi son assurance. A son tour, il se sentit gagné par la peur.

– Rien, répondit-il avec un calme qui n'était qu'apparent. Ne t'inquiète pas, quelqu'un va venir.

– J'ai mal à la tête, Mark. Je crois que je saigne.

– Attendons que les lumières se rallument.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Le Train Fantôme ne bougeait toujours pas. L'odeur d'ozone était devenue plus forte dans le tunnel plongé dans le silence. Mark s'habitua à l'obscurité. Il distinguait maintenant l'entrée d'une grotte. En pleine lumière, il n'aurait fait que rire du gorille défraîchi et mangé par les mites debout à l'intérieur. Mais l'atmosphère était devenue oppressante. Aucun son, aucune musique ne leur parvenait de la foire. Les chauves-souris tournaient toujours au plafond, et il leur semblait que des êtres hostiles rôdaient dans l'ombre. Et si quelqu'un les enfermait dans le tunnel ?

– Viens, chuchota Mark. Ne restons pas ici.

Il descendit du wagon. Robbie le suivit en geignant.

– Quelqu'un aurait dû venir depuis longtemps, maugréa-t-il. Je parie que l'autre taré, là-bas, n'a même pas levé le nez de son magazine porno !

– Au secours !

L'obscurité se referma sur le cri de Mark. Il n'osa plus appeler.

– Par là, Robbie. Nous n'avons qu'à suivre les rails jusqu'à la sortie.

Se donnant le bras, ils avancèrent le long de la voie. Le squelette tendit de nouveau ses bras maigres vers eux.

« Ce n'est pas un mannequin ! songea Mark épouvanté. Il est vivant, il va se jeter sur nous ! » Il détourna les yeux. Les deux garçons continuèrent leur chemin. C'est alors qu'ils entendirent un bruit, derrière eux.

Quelque chose s'approchait. Quelque chose qui se moquait bien des ténèbres, et avançait en traînant les pieds. Et qui ricanait d'une voix sépulcrale !

Mark sentit ses cheveux se dresser sur sa tête ; un frisson de terreur le parcourut. Robbie lui murmura à l'oreille :

– Mark... Ils sont vivants !

Vivants... Oui, derrière eux, un être vivant était sorti en rampant de l'une de ces horribles niches. Il avait attendu que les lumières s'éteignent et que les deux enfants se trouvent seuls. Et toutes les créatures du tunnel allaient peut-être se mettre à vivre !

Une ombre apparut, avec deux longs bras pendus. Le ricanement se fit de nouveau entendre. Robbie poussa un cri, et les deux garçons prirent leurs jambes à leur cou. Jamais ils n'avaient couru aussi vite. Ils s'enfuyaient comme dans un cauchemar, avec le sentiment qu'ils ne parviendraient jamais à s'échapper.

Robbie était plus rapide. Mark émit un gémissement horrifié. Des chauves-souris tourbillonnaient autour de sa tête, s'accrochaient à ses bras. Il se dégagea et se rua en avant pour rattraper Robbie. Il crut entendre un juron derrière lui, tout proche. Non, ce n'était pas possible. Ce n'était pas un être humain...

Il percuta avec violence Robbie qui, arrêté devant un mur, hésitait sur la direction à prendre. Le choc les projeta à plat ventre sur les rails. Robbie, catapulté dans l'une des niches, atterrit dans le cercueil d'un vampire. Hurlant de peur, il se débattit sauvagement dans la pénombre où luisait un visage de cire. Mais un danger bien pire encore les guettait.

– Robbie, viens ! Partons !

Mark se relevait, à quatre pattes, lorsqu'une main le tira brutalement par le col de sa veste.

– Petits salopards ! Vous allez tout bousiller !

Un coup sec s'abattit sur la nuque de Mark. Il vit une silhouette noire s'approcher du cercueil en morceaux. Un bras attrapa Robbie par les cheveux. Mark distingua alors ce qui les avait suivis dans le tunnel ; ce n'était ni un vampire, ni un revenant... mais l'homme du guichet.

Expulsé sans ménagements de la cavité, Robbie tomba à genoux à côté de son camarade. Il se redressa aussitôt et essuya la poussière de son visage.

– Non, mais tu l'as vu ? s'exclama-t-il d'une voix indignée. C'était le type du guichet. Il a essayé de nous faire peur.

Un ronflement de moteur emplit le tunnel, et les lumières se rallumèrent. Clignant des yeux, les deux enfants jetèrent un regard autour d'eux. Le tunnel de l'Horreur n'était qu'un enchevêtrement de fils électriques et d'étançons délabrés.

L'homme approchait d'eux. Une mèche de cheveux noirs lui collait au front. Mark se raidit.

– Laissez-nous tranquilles, jeta Robbie sur un ton menaçant.

– Hé ! les mômes, qu'est-ce qui vous a pris de tout bousiller ? Tout ça parce que j'ai voulu vous faire une petite farce en éteignant les lumières.

– Ce n'était pas drôle... commença Mark en reculant lentement sur la voie ferrée.

– Vous avez payé pour avoir peur, non ?

– Courrons ! lança Robbie.

Sans plus chercher à discuter, Mark imita son compagnon qui détalaît dans le tunnel. Mais l'homme les rattrapa. Robbie mordit la poussière ; Mark, qu'une poigne de fer avait saisi par

le bras, fut brutalement plaqué contre le mur. Il assista avec impuissance à la grêle de coups de pied que l'homme fit pleuvoir sur Robbie étendu à terre. Enfin, l'enfant parvint à se relever. Il s'enfuit à toutes jambes.

– Lâchez-moi. Laissez-moi tranquille...

L'homme tourna vers Mark son horrible sourire grimaçant. Son haleine sentait le whisky.

– Alors on fait l'école buissonnière, comme ça ? Je parie que personne ne sait où vous êtes aujourd'hui, pas vrai ? Vous êtes venus ici pour vous amuser à tout casser ?

– Mais on n'a pas...

Ses mots s'étranglèrent. L'homme le tenait à la gorge. Avec un gémissement, Mark s'affaissa lentement contre le mur. Un brouillard violet s'épaississait devant ses yeux. Comme chez le dentiste, lorsqu'on lui mettait cet affreux masque sur le visage.

– C'est cher, ces machines. Il va falloir tout remplacer. Je devrais vous emmener chez les flics. Qu'est-ce qu'ils en penseraient, tes parents ?

Mark se débattit. Il réussit à prendre plusieurs inspirations. Mais l'homme serra plus fort. Et le brouillard violet s'installa de nouveau.

– T'as l'air d'une fille, toi, continua l'homme. On te l'a jamais dit, à l'école ? Ça m'étonnerait. Dis-moi, ils aimeraient pas voir leur petite fi-fille chérie en prison, tes parents, hein ?

Accroupi maintenant, Mark était sur le point de s'évanouir. Les lumières du Train Fantôme s'assombrissaient devant ses yeux. À travers un écran opaque, il ne voyait plus que les jambes de l'homme.

– Non, le mieux à faire, c'est de te punir tout de suite, mon garçon. Il faut bien que tu payes, non ? On ne racontera rien à la police, ni à tes parents. Et l'affaire sera réglée...

Il détacha sa ceinture. Mark, effondré sur un coude, reprenait son souffle. Il leva instinctivement le bras pour se protéger du coup. Une pensée subite lui vint à l'esprit : Hopkinson ou pas, il recevrait tout de même une correction aujourd'hui.

Mais l'homme jeta la ceinture au sol. Il commença à déboutonner son pantalon.

– Laissez-moi... tranquille, balbutia Mark en se traînant à genoux.

Un pied lui écrasa l'épaule.

– Ne me touchez pas... sale pédé !

Le pied appuya plus fort, forçant Mark à s'allonger.

– Ne me...

Il entendit un choc sourd. L'homme s'immobilisa, son pantalon ouvert. Puis il bascula en avant, son visage heurta le mur, et il tomba à genoux. Il demeura dans cette position pendant quelques secondes. Enfin il s'effondra sur le sol.

Alors Mark aperçut Robbie. Il tenait à la main une barre métallique arrachée à la barrière qui longeait le quai du Train Fantôme, et respirait avec peine. Le brouillard violet recouvrit complètement cette vision. Avant de perdre connaissance, Mark vit Robbie s'avancer vers lui, se pencher, et murmurer son nom...

Mark se débattait dans une mer pourpre et agitée. Il se noyait, avec la conviction qu'il perdrat bien plus que la vie s'il ne remontait pas immédiatement à la surface. Le gouffre mauve disparut d'un coup. Il se retrouva dans la nuit la plus complète. Il était éveillé, dans son lit, les deux bras levés comme pour se raccrocher à quelque chose. L'espace d'une seconde, il se crut de retour dans le Train Fantôme. Robbie l'avait abandonné sur le sol, il était enfermé avec l'homme du guichet... Pris de panique, il se mit sur son séant. Non, il était bien dans son lit, auprès de sa femme. Leur fille Helen, âgée de sept ans, dormait dans la pièce voisine. Il avait trente ans, l'incident du Train Fantôme s'était produit il y avait bien longtemps, au cours de sa onzième année.

Mais alors, pourquoi l'Homme du Train Fantôme se tenait-il sur le seuil de la chambre, avec ses cheveux gominés qui luisaient à la lumière de la lune, et ses yeux de poupée fixés sur lui ? Pourquoi restait-il là à lui sourire de cet air menaçant ?

« Oh, mon Dieu, pensa Mark. Oh non... allez-vous-en. Allez-vous-en....

L'Homme du Train Fantôme s'écarta avec un ricanement. De son long doigt blanc et osseux, il appela quelqu'un qui

refusait d'entrer. Il disparut alors dans le couloir. Lorsqu'il revint, il tenait une corde à la main. Mark ne voyait pas ce qui était attaché à l'autre bout.

L'Homme tira doucement, en esquissant un sourire narquois. Le compagnon invisible apparut alors dans l'embrasure de la porte.

Mark plaqua ses mains sur ses yeux en hurlant. Joanne s'éveilla. Elle le prit par les épaules, le secoua, le supplia de se calmer. L'Homme du Train Fantôme et son compagnon s'étaient évanouis. Mais Mark les avait vus. Et il savait qu'ils reviendraient.

Il avait vu la petite silhouette déguenillée, avec la corde passée autour de son cou décharné. C'était quelqu'un qui était mort depuis longtemps ; dans ses yeux de squelette grouillaient des asticots. Des boucles blondes collaient encore à son crâne en décomposition. Sa mâchoire pendait grande ouverte, et sur ses membres amaigris s'accrochaient les lambeaux d'un uniforme d'écolier.

Il était sorti de sa niche, dans le tunnel du Train Fantôme, sur l'ordre de l'Homme.

– J'y suis retourné ce matin.

Debout devant la fenêtre de la salle de consultation, le Dr Aynsley se retourna vers son patient. Mark était allongé sur un divan de cuir, les yeux au plafond. Il s'attendait à des remontrances de la part de son psychiatre pour avoir de nouveau cédé à son obsession.

– Je n'ai pas pu m'en empêcher.

– Pourquoi pensez-vous que vous devriez vous en empêcher ? Est-ce à cause de la peur que vous éprouvez en arrivant à la gare ?

– Non...

Mark fixa le plafond en silence.

– Cette peur est plutôt un avertissement, reprit-il. Un signe qui m'ordonne de faire demi-tour.

– Nous avons déjà discuté de cela, Mark. Vous devez bien comprendre que votre inconscient a subi un traumatisme. Vous êtes tombé d'un train, c'était un accident très grave qui a failli vous coûter la vie. Il s'agit d'un choc psychique tout autant que physique. Votre terreur inconsciente, au moment de passer sur le quai, est parfaitement naturelle. Inconsciemment, vous craignez que cet accident ne se reproduise.

– Oui, mais cela n'explique pas pourquoi je retourne sans cesse à la gare. Qu'est-ce qui me pousse vers le quai ?

– Avez-vous cherché à analyser cette impulsion, Mark ? Pouvez-vous me décrire *exactement* ce que vous ressentez ?

– C'est que... Je... Je n'arrive pas à l'expliquer avec des mots. C'est comme si une voix m'ordonnait d'y retourner. Aujourd'hui encore, j'ai essayé de résister, mais je n'ai pensé qu'à cela toute la matinée. J'étais incapable de me débarrasser de cette idée fixe.

Il soupira profondément et regarda le médecin.

– Je suis en train de devenir complètement schizo, n'est-ce pas ?

– C'est reparti ! Vous persistez à vous croire engagé sur cette voie. (Il sourit.) Pardonnez-moi ce jeu de mot involontaire. Mark, je vous répète que vous n'êtes pas schizophrène. Vous ne présentez aucun des symptômes de cette maladie.

Mark secoua la tête sans rien dire, et s'absorba dans la contemplation du plafond.

– Aussi longtemps que vous adopterez cette attitude défaitiste, continua Aynsley, vous ne ferez aucun progrès. Vous êtes quelqu'un de très rationnel, Mark. Vous m'étonnez même par la logique dont vous faites preuve dans l'analyse de vos émotions et de vos pulsions. C'est justement à cause de votre nature rationnelle que vous trouvez les manifestations de votre inconscient si pénibles. Vous n'avez aucun trouble de la personnalité, aucun problème d'identité. Les malades atteints de schizophrénie entendent réellement des voix ; ils sont en proie à un délire paranoïaque et sont persuadés que l'on parle d'eux dès qu'ils ont le dos tourné. Ils ont la conviction qu'un rat s'est logé dans leur gorge. Ou bien, ils voient les corps vivants de leurs amis grouillants d'asticots...

Aynsley ne remarqua pas que Mark s'était raidi. Il poursuivit :

– Voilà le genre d'hallucinations auxquelles un schizophrène est sujet. Il ne les perçoit pas comme un égarement de son esprit, mais comme des faits objectifs et réels.

– J'ai fait un rêve cette nuit...

Aynsley prit une cigarette dans l'étui en or posé sur son bureau. Il comprit que Mark l'avait interrompu pour parler de ce qui le tracassait particulièrement aujourd'hui.

– Encore des pierres levées et des sacrifices païens ? demanda-t-il.

– Non, celui-ci était différent.

– Je vous écoute.

Le médecin se carra dans son fauteuil, alluma sa cigarette. La tension qu'il décelait dans la voix de Mark l'intriguait.

– Je faisais souvent ce rêve étant petit, à la suite d'une aventure qui m'est vraiment arrivée...

Tandis que Mark relatait le cauchemar du Train Fantôme, Aynsley voyait l'épouvante dilater ses yeux. Ses mains se crispaien sur le pommeau de sa canne posée en travers de ses jambes. Il retraçait les faits avec une précision étonnante, comme s'ils avaient été marqués dans sa mémoire au fer rouge.

Aynsley désirait sincèrement l'aider. Il admirait l'honnêteté avec laquelle il exposait et s'efforçait d'analyser ses problèmes. Son cas constituait un véritable puzzle. En quinze ans d'exercice, il n'avait jamais rencontré quelqu'un comme Mark Davies. Les circonstances de son accident, sa guérison rapide et ses troubles psychologiques s'avéraient tout à fait insolites. Ce qui fascinait surtout le médecin, depuis six mois qu'il soignait Mark, c'était la qualité de leurs entretiens : conversations approfondies, échanges d'opinions, et une approche des problèmes qui n'était pas sans lui rappeler l'activité intellectuelle de ses années d'études. Parfois, l'examen de questions psychologiques les entraînait dans de passionnantes débats philosophiques. Plus d'une fois, Aynsley avait dû rétablir une relation de médecin à patient que leurs discussions tendaient à effacer. Pourtant, malgré la qualité exceptionnelle de cette communication, il était incapable de cerner ou d'expliquer la nature de cette pulsion qui contraignait Mark à retourner à la gare.

Le portrait que dressa Mark de l'Homme du Train Fantôme était cette fois loin d'être abstrait. Il abondait en détails d'un réalisme troublant. Ce rêve-là ne présentait aucun des aspects oniriques et fantastiques qui apparaissaient très nettement dans les visions de rites sacrificiels. L'inconscient de Mark reproduisait fidèlement les événements de son passé. Après avoir évoqué l'image finale de Robbie qui se penchait sur lui dans le tunnel, Mark marqua une pause. Mais le médecin devina que la suite serait d'une importance capitale.

– C'est à ce moment-là que je me suis réveillé, reprit Mark.
Et j'ai vu...

– Continuez, encouragea le médecin.
– J'étais éveillé, docteur Aynsley. Complètement éveillé. Et j'ai vu l'Homme du Train Fantôme debout sur le seuil de la chambre. Il n'avait pas changé, et il me souriait comme

autrefois, à la foire. Mais ce n'était pas tout. Robbie l'accompagnait. Il était mort, et l'Homme du Train Fantôme le tirait par une corde passée autour de son cou. C'était comme dans un film d'épouvante. Il y avait des asticots...

Sa voix se brisa. Puisqu'il ne dormait pas, puisqu'il avait réellement vu, de ses yeux, l'Homme et Robbie sur le seuil de la chambre, alors l'hypothèse rassurante du traumatisme de l'accident, à l'origine de ses rêves selon Aynsley, ne s'appliquait plus à ce nouveau fait. La théorie de la schizophrénie que Mark soutenait depuis le début se vérifiait : les rêves, les hallucinations se confondaient avec la réalité. Il devenait fou.

– La vision a-t-elle persisté lorsque vous vous êtes réveillé ?
– Mais j'étais réveillé !
– Que s'est-il passé ensuite ?
– J'ai fermé les yeux. C'était trop atroce. Lorsque j'ai regardé de nouveau, ils avaient disparu.

– Parlez-moi encore de l'Homme du Train Fantôme. Qu'est-il arrivé après que Robbie l'eut assommé ?

Mark s'éclaircit la gorge, but un peu d'eau dans le verre posé à côté de lui.

– Robbie m'a entraîné au-dehors. Nous l'avons laissé sur les rails. Il était vivant, mais Robbie lui avait fracassé le crâne. Robbie m'a raccompagné chez moi, et nous avons raconté que je ne me sentais pas bien à l'école.

– Vous n'avez jamais raconté l'incident à vos parents ? Ni prévenu la police ?

– Non. Nous avions trop peur.

– Donc vous n'avez jamais su ce qu'il était devenu ?

– Non. Nous n'en avons plus jamais entendu parler. Les journaux n'ont rien signalé. Mais je vous assure que nous avons vécu des mois terribles.

– Et Robbie ? Comment s'est-il remis de cette expérience ?

– Nous n'en avons jamais discuté. Nous étions tous les deux trop secoués, et nous faisions de notre mieux pour oublier l'épisode. D'ailleurs, nous ne nous voyions plus beaucoup. Six mois plus tard, Robbie est mort.

– Comment ?

– Je n'étais pas présent ce jour-là. Avec des amis, il avait attaché une corde à la branche d'un arbre pour se balancer. Il s'est pendu en jouant. Il était déjà mort lorsque les autres ont réussi à le décrocher.

Sa voix s'étrangla d'émotion.

– L'histoire comporte un post-scriptum. Huit ans plus tard, alors que je travaillais pour une compagnie d'assurances, j'ai été invité à passer le week-end sur la côte, dans la maison de l'un de mes collègues. J'éprouvais encore une grande aversion pour cette région...

– C'est compréhensible.

– Mais je me suis décidé à y retourner. Je voulais savoir si le Train Fantôme existait toujours.

Rien n'avait changé. Bien sûr, le train lui avait paru beaucoup plus petit, et moins impressionnant qu'il ne l'était dans son imagination d'enfant. Mais la baraque, les peintures grotesques, les wagons arrêtés devant le quai étaient identiques. Les affaires marchaient visiblement mal.

– Viens nous montrer tes talents au tir, Mark ! lança un de ses collègues.

– Je vous rejoins dans un moment, répondit Mark, incapable de détacher les yeux de la locomotive verte et de son panache de fumée noire.

Ses amis se fondirent dans la foule, et il demeura seul devant le Train Fantôme. Aurait-il le courage de mener son projet à exécution ?

Une jeune fille éclata de rire près de lui, le visage enfoui dans une barbe à papa rose vif. « Pourvu qu'ils ne jouent pas la musique des autos tamponneuses ! » pensa-t-il en s'approchant du guichet.

« Vous avez payé pour avoir peur, non ? » Les mots de l'Homme du Train Fantôme résonnaient à ses oreilles.

La guérite avait été repeinte, les araignées en plastique avaient été remplacées par des crânes en caoutchouc. Quelqu'un était assis derrière la fenêtre grillagée...

Mark grimpia les marches du quai. Il ne savait pas ce qu'il ferait, ni ce qu'il dirait. L'important, c'était de revoir l'Homme

du Train Fantôme, après toutes ces années. Il s'arma de courage, et approcha. Son cœur cognait dans sa poitrine, il avait la gorge sèche.

Une vieille femme était assise sous l'ampoule électrique.

– Trente pence, jeta-t-elle sans lever les yeux de son tricot.

Elle portait une affreuse robe à fleurs. Ses cheveux teints en blond laissaient voir des racines grises.

– Trente pence, répéta-t-elle en relevant enfin des cils collés par le mascara.

Elle louchait.

– Où est-il ? demanda Mark.

– Qui ça ? Si vous voulez un billet, ça fait trente pence Compris ?

– L'homme qui travaillait ici autrefois. Il doit avoir dans les trente-cinq ans maintenant. Brun...

– Vous êtes soûl ! Fichez-moi le camp, sinon j'appelle la police.

– J'aurais dû la prévenir moi-même il y a longtemps. Ce type-là mérite d'être enfermé. C'est un danger pour les enfants de la région.

– Je vous dis de me ficher le camp...

– Ce m'sieur t'embête, maman ? fit une voix derrière Mark.

Huit ans avaient passé, Mark était devenu adulte, mais jamais, tant qu'il vivrait, il n'oublierait le son de cette voix. Il pivota lentement, s'attendant à découvrir la haute silhouette en pantalon sombre et chemise blanche, les dents étincelantes, les cheveux gominés, et le regard de malade dans des yeux brillants comme des billes.

Quoi ? L'Homme du Train Fantôme était ce petit homme en salopette, au front dégarni ?

– Dégage, l'ami. On ne veut pas d'ennuis.

Cette voix... Il n'y avait pas d'erreur possible. Le démon qui terrorisait l'enfant n'était après tout qu'un être de chair et d'os.

– Vous vous souvenez de moi ?

– Non. Fous-moi le camp je te dis, je n'ai pas de temps à perdre avec des rigolos de ton espèce.

– Vous êtes sûr ? C'était il y a huit ans. Un mercredi matin, en octobre. Deux gosses qui faisaient l'école buissonnière.

– Débarrasse-nous de lui, piailla la vieille. On en a assez de ces soûlards qui viennent embêter les honnêtes gens.

L'Homme fit un pas en avant, saisit Mark par le bras dans l'intention de l'entraîner vers les marches du quai. Mark se dégagea avec un mouvement de colère.

– Et la fracture du crâne, vous l'avez oubliée aussi ?

L'Homme recula. Ses yeux brillaient d'un étrange éclat. Il s'essuya les mains sur sa salopette tachée de graisse.

– Oh mon Dieu, mon Dieu... murmura la vieille femme.

– Alors, vous vous rappelez maintenant ?

– Mon gars n'a jamais fait de mal à personne, geignit la vieille d'une voix inquiète. Personne, vous entendez ? Laissez-nous tranquilles...

L'Homme s'avança en grimaçant. Ses dents blanches luisaient comme des perles.

– Ecoute, petit... commença-t-il.

Soudain il enfonça son poing dans l'estomac de Mark. Le souffle coupé, Mark se plia en deux contre le parapet métallique. Malgré la douleur qui l'aveuglait, il remarqua que l'une des barres manquait...

Un deuxième coup l'atteignit à la tête. Un autre, juste sous les côtes, l'empêcha de se redresser. Un pied lancé avec violence lui écrasa les reins.

– Pas ici ! hurla la vieille. Allez vous battre ailleurs !

Tout étourdi, Mark sentit qu'une main l'agrippait par les cheveux, le forçant à relever la tête. Cette fois, le coup lui briserait le nez... Il voyait devant lui les jambes de l'Homme, comme huit ans auparavant. Gagné par la rage, il s'élança, et enfonça son genou entre les deux jambes.

L'Homme poussa un cri aigu. Il s'affaissa contre le wagon du Train Fantôme, les mains plaquées sur ses parties génitales.

– Espèce de... salaud, lâcha Mark d'une voix entrecoupée.

La vieille femme se précipita vers son fils recroquevillé sur le sol.

– Tu me les as écrasées, gémissait-il, salaud, tu me les as écrasées...

« Frappe-le encore, pensa Mark. Casse-lui le nez, et il n'oubliera jamais... » Mais il se ravisa. Une telle vengeance ne

servirait à rien. Haletant, il s'adossa au parapet devant lequel un attroupement s'était formé.

La femme se mit à pleurer.

– Qu'avez-vous fait à mon gars ?

– Rien, comparé à ce qu'il comptait me faire, rétorqua Mark. Je vous conseille de lui trouver un bon avocat, parce que je vais l'attaquer en justice.

Il descendit du quai, tandis que la vieille femme se penchait sur son fils en grommelant des jurons. Sa cage thoracique était douloureuse.

– J'ai tout vu, intervint un homme en s'avançant vers lui. Cet homme n'avait aucune raison de vous donner un coup de poing. Je suis prêt à témoigner devant le tribunal. Tenez, voici mes coordonnées.

– C'est dégoûtant, renchérit sa femme, une dame replète qui tenait un gros ours en peluche dans les bras.

Les badauds massés devant la baraque du Train Fantôme firent écho à ses paroles. Mark sourit. Il n'avait pas prévu que l'affaire tournerait ainsi. Les choses ne s'arrangeaient pas si mal, en fait.

– Ensuite, que s'est-il passé ? demanda Aynsley.

– Il est passé en procès pour coups et blessures. Les témoins étaient nombreux. J'ai appris qu'il avait déjà été condamné plusieurs fois. Il a reçu une peine de dix-huit mois de prison. En fait, l'histoire s'est très mal terminée pour lui.

– Comment cela ?

– Il y a eu un accident à la prison. Il a dû s'attaquer à plus fort que lui, car on l'a découvert tué à coups de couteau dans les douches. Tous les journaux en ont parlé. « Crise du système pénitentiaire », etc. A partir de ce moment-là, j'ai cessé de rêver de lui. Jusqu'à hier.

Il se passa la main sur le visage. Le récit semblait l'avoir épuisé. Le Dr Aynsley rompit enfin le silence.

– J'aimerais vous poser encore une question, Mark. L'homme que vous avez vu sur le seuil de votre chambre ressemblait-il à celui de votre enfance ? Ou à celui qui vous a agressé huit ans plus tard ?

– A celui de mon enfance. Il était affreusement laid.

– Tant mieux. L'explication est très simple.

– Comment cela, très simple ?

– Tellement simple que c'est même la raison pour laquelle vous n'y avez pas pensé. Ne vous est-il jamais venu à l'esprit que votre inconscient ait pu établir un parallèle entre l'incident du Train Fantôme et votre accident dans le train de King's Cross ?

Il écrasa sa cigarette dans un cendrier en argent d'un geste théâtral.

– Il me semble que vous avez fusionné les deux épisodes. Et si vous êtes incapable de passer sur le quai, c'est non seulement parce que vous craignez d'être victime d'un deuxième accident, mais aussi parce que votre esprit associe cet endroit à l'entrée du Train Fantôme.

Oui, Aynsley devait avoir raison. Mark fouilla désespérément sa mémoire. Il sentait pourtant qu'il y avait autre chose... Mais la théorie avancée par son médecin le rassurait.

– Je trouve intéressant, continua Aynsley, que vos rêves d'enfant aient cessé après votre deuxième visite à la foire. J'ai l'impression qu'un exorcisme similaire se produirait si vous parveniez à passer sur le quai.

– Possible. Ce n'est pas faute d'avoir essayé pourtant.

– Mark... Pour en revenir à l'accident, avez-vous retrouvé un souvenir quelconque, une image, une impression ?

– Absolument rien. C'est le vide total.

Aynsley alluma une autre cigarette.

– C'est dangereux de fumer, laissa tomber Mark d'un ton désinvolte.

– Sauter d'un train aussi, rétorqua le médecin.

Mark éclata de rire. Il se sentait mieux. La tension dans ses épaules et son cou avait disparu. Aynsley aussi semblait satisfait de l'entretien.

– Mark, vous rappelez-vous notre essai d'hypnose d'il y a quelques mois ?

Mark hocha la tête. Les rêves avaient alors empiré...

– Ce jour-là, votre état d'angoisse extrême m'a constraint à arrêter la séance. Je n'ai pas réussi à vous amener jusqu'au quai avec moi.

Il exhala la fumée de sa cigarette. Un cercle s'élargit lentement au-dessus de sa tête.

– Je crois que nous devrions recommencer la tentative.

Mark acquiesça. La sortie du tunnel approchait. Il sourit de ce jeu de mot.

– Je suis prêt, dit-il.

Une épaisse couche de neige recouvrait le sol devant Central Station. Frissonnant dans l'air glacé qui le transperçait jusqu'aux os, Mark approcha de la gare. Il se sentait un peu mieux depuis sa conversation avec le Dr Aynsley. Pourtant, sa peur obsessionnelle résistait à tout effort de rationalisation. L'entrée du quai demeurait plus que jamais une phobie.

Il acheta un journal au kiosque et observa les voyageurs qui se dirigeaient vers leur train. La distance qui le séparait des quais était un véritable champ de mines psychologique... « Oui, je vais essayer, se dit-il. Mais pas tout de suite. »

Tandis qu'il se dirigeait vers le buffet, il se souvint du visage de Joanne apprenant qu'il avait passé presque toute la matinée à la gare. Elle n'avait rien dit. Mais Mark avait lu une supplique dans ses yeux. « Oh non, Mark... Cela ne va pas recommencer ? »

La salle du buffet était déserte, comme d'ordinaire à cette heure de la journée. Mark feignit de ne pas remarquer la curiosité non déguisée de la serveuse, derrière le comptoir. Sa tasse de café à la main, il gagna sa place sur la banquette. En six mois, elle aurait dû s'habituer au schizo qui fréquentait son établissement... « Six mois, mon Dieu ! » Après sa sortie de l'hôpital, il ne venait qu'une fois par semaine. Mais depuis deux mois, il passait toutes ses matinées ici. Parfois même, son obsession le tourmentait le week-end, malgré la compagnie de Joanne et d'Helen. Comme un drogué en manque. Si Aynsley réussissait sous hypnose à débrouiller les fils de son inconscient, s'il découvrait ce qui avait provoqué l'accident, peut-être sa phobie disparaîtrait-elle. Il pourrait alors atteindre le quai, qui sait, remonter dans le train, et retrouver enfin une vie normale.

La Voix mystérieuse lança soudain son appel. Il devait passer sur le quai. Mais tout au fond de lui-même, la peur irraisonnée lui interdisait de céder.

Il termina son café et se dirigea d'un pas raide vers la sortie du buffet. La serveuse l'épiait toujours. Dehors, il s'arrêta près de la porte, et essaya de se distraire du conflit intérieur qui faisait rage en lui en observant la foule des voyageurs. Il suivit ainsi des yeux un homme d'une trentaine d'années, image parfaite du jeune cadre dynamique ; une femme élégante, haut perchée sur ses talons ; deux vieillards croulant sous leurs valises...

Reviens...

Un adolescent en duffle-coat et écharpe de laine ; un jeune couple poussant un landau d'un air émerveillé ; un retraité et son caniche...

Vas-y, Mark...

Non...

Deux hommes d'affaires en conversation animée ; trois enfants avec des bandes dessinées sous le bras.

C'est alors que Mark aperçut l'homme en pardessus noir debout près du kiosque à journaux, qui le regardait. Il détourna aussitôt les yeux. Quelques secondes plus tard, il surprit de nouveau le regard inquisiteur de l'homme. Celui-ci fit mine de se plonger dans son journal. Il était trapu, d'âge moyen, les tempes grisonnantes. Troublé par l'intérêt manifeste que lui portait l'étranger, Mark retourna s'asseoir au buffet. Assis devant sa deuxième tasse de café, il réfléchit. La scène n'était-elle qu'un produit de son imagination ? Un autre symptôme de sa schizophrénie naissante ? Les paroles du Dr Aynsley lui revinrent à l'esprit... « Ils sont en proie à un délire paranoïaque et sont persuadés que l'on parle d'eux dès qu'ils ont le dos tourné... »

Lève-toi. Approche-toi des quais. Présente ton billet au contrôleur et passe...

Mark termina son café et se leva avec effort. La serveuse essuyait des verres derrière le comptoir en le surveillant du coin de l'œil. Mark esquissa un sourire amer. Ses soupçons se

confirmaient : il devenait fou. La femme le suivit du regard en hochant la tête d'un air attristé.

L'estomac contracté, il se dirigea d'un pas ferme vers les quais. Le claquement métallique de sa canne frappant le sol rythmait sa marche. Le trajet lui parut interminable. Contrairement à ce qu'il avait espéré, l'entrée de la voie 9 était déserte. Pas de queue pour lui donner le temps de se ressaisir, pour le détourner de son projet. Cette fois, il réussirait à...

Fais demi-tour. Pour l'amour du Ciel, fais demi-tour.

Vas-y. Avance.

Fais demi-tour. Fais demi-tour.

« J'y arriverai. C'est facile. Et je serai enfin débarrassé de cette hantise. »

Il aperçut l'inconnu du kiosque à journaux, immobile près de la barrière. Sa présence déconcertante, son regard scrutateur ébranlèrent la détermination de Mark. A quatre mètres du quai, la terreur qui le guettait le submergea.

Recule. Recule.

Perdant tout courage, Mark pivota brusquement et fonça vers la sortie. Il sentait dans son dos les yeux perçants de l'inconnu. L'espoir insufflé par le Dr Aynsley n'était plus qu'un souvenir lointain et amer. Mark s'était trompé. Il n'allait pas mieux depuis sa conversation avec son médecin. Au contraire, son état ne faisait qu'empirer.

Mark avait conscience de rêver mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Etant enfant, il arrivait à se réveiller lorsque ses rêves tournaient au cauchemar. Mais ceux où apparaissait l'Homme du Train Fantôme avaient toujours échappé à son contrôle. Et maintenant, après des années, cette figure terrifiante revenait hanter son sommeil, et pire encore, ses veilles.

La pierre, les grilles, le cercueil. Et puis, une fois le brouillard pourpre dissipé, une étendue d'eau brillante qu'il survolait. Le crépuscule tombait, le soleil couchant teintait les vagues d'une belle couleur rubis. Un oiseau invisible l'emportait dans ses griffes, le vent sifflait à ses oreilles. Peu à peu, ses yeux s'habituerent à l'obscurité. Il remonta un large bras de mer aux rives sauvages et inhabitées, descendit en planant jusqu'à raser le fleuve, approcha d'un promontoire qui s'élevait sur la rive. Ce qui lui avait d'abord apparu comme une forêt d'arbres serrés les uns contre les autres était en fait un site de pierres levées.

Au centre, un monolithe plus haut que les autres se dressait vers le ciel comme un doigt accusateur. A l'ouest, une longue avenue de pierres plongeait dans la nuit. La vision se troubla. Mark crut que le rêve était terminé. Mais bientôt, il se posa au centre des pierres, noires dans la lumière faiblissante.

Ce rêve ne ressemblait pas aux autres. Aucune force mystérieuse ne le maintenait cloué sur place, ne le contraignait à être le spectateur impuissant de sacrifices préhistoriques perpétrés en plein air ou dans des chambres mortuaires. L'être invisible qui l'avait amené par la voie des airs avait disparu. Mark était libre de se déplacer, d'examiner les alentours.

La nuit tombait vite. Où était-il ? Dans le passé, le présent, le futur ? Dans quelle partie du monde ? L'inquiétude le gagna. Tous ses rêves évoluaient invariablement vers des scènes atroces. Que lui réservait celui-ci ? Il se sentit soudain très

vulnérable, au milieu du cercle balayé par le vent. Il portait sa veste en cuir noir. « Heureusement, mon inconscient pense à me protéger du froid, pensa-t-il. Mais pourquoi suis-je nus-pieds ? »

Il s'approcha de l'une des pierres, avança la main avec prudence. Le roc était froid comme la glace. Il sortit du cercle et suivit la rangée de menhirs irrégulièrement espacés qui s'enfonçait dans l'ombre. Lorsqu'il en eut dépassé plusieurs, il eut le sentiment qu'un danger le guettait.

Il se retourna craintivement. Non, il n'y avait rien. Rien que le vent qui soufflait en rafales dans les hautes herbes, entre les pierres muettes. Le chant plaintif d'un coucou s'éleva dans la pénombre. Mais Mark ne vit aucune procession de silhouettes encapuchonnées, aucune victime sacrifiée.

– Il n'y a rien, dit-il à haute voix.

Il regretta aussitôt d'avoir parlé. Ses paroles rendaient un son caverneux.

Si, lui murmura son esprit affolé. Il y a quelqu'un. Tu ne le vois pas, mais il approche.

Mark appuya sa main contre la pierre la plus proche. Les yeux fermés, il souhaita ardemment se réveiller. En vain. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il était toujours debout à côté de la haute colonne, le visage tourné vers le cercle.

Quelque chose avait remué là-bas, entre deux monolithes. Il l'aurait juré. Un être plus noir que la nuit. Il plissa les yeux pour mieux scruter l'ombre. Soudain la pierre se mit à frémir sous ses doigts. C'était comme le battement d'un cœur froid et inhumain, mort depuis des siècles. Il retira vivement sa main. La pierre luisait faiblement, dessinant un étrange quadrillage de veines et d'artères. Puis tout s'éteignit.

Il reporta son attention sur le cercle. Quelque chose bougeait d'une pierre à l'autre, tissant un motif indéchiffrable. Une forme immense, vêtue d'un ample vêtement noir. « Aucun être humain ne peut atteindre cette taille », songea-t-il avec angoisse. La chose sortait maintenant du cercle et venait vers lui en zigzaguant entre les pierres. Quelle que fût sa nature, elle semblait entretenir des liens particuliers avec les blocs. Sentant

soudain la présence de Mark, elle accéléra l'allure. Et Mark distingua deux cornes.

Ce cauchemar était encore pire que les autres. La forme qui s'apprêtait à fondre sur lui l'emplissait d'une indicible épouvante. Il se mit à courir. Les voix d'Helen et de ses petites amies résonnèrent à ses oreilles, scandant une comptine enfantine qui se muait dans son rêve en une terrifiante chanson.

*Pic et pic et colegram
Bour et bour et ratatam
Am stram gram*

S'enfuyant à perdre haleine, Mark comprit qu'il avait pénétré dans le repaire d'un être abominable. Et que, s'il parvenait à dépasser les monolithes, cet être ne le suivrait pas. Parce qu'il était prisonnier des pierres. Le dernier menhir se dressait à quelques mètres de lui. Son poursuivant le rattrapa dans un grand battement d'ailes.

Une patte velue et munie de griffes s'abattit sur sa nuque.

Mark se réveilla en sursaut, assis dans son lit. Son front était couvert de sueur. Pourtant la neige tourbillonnait contre la vitre. L'arbre jetait des ombres squelettiques sur le mur de la chambre. Joanne dormait paisiblement à côté de lui.

Il ne se trouvait pas au milieu d'un paysage sauvage, égaré dans des ruines préhistoriques plongées dans l'obscurité, mais chez lui, en sécurité. Une fois de plus, il avait été victime d'un affreux cauchemar. « Moins terrible que celui de l'Homme du Train Fantôme, pourtant », songea-t-il. Cette pensée le réconforta. Comparé aux autres rêves, au réalisme saisissant de leurs images, le poursuivant de cette nuit lui apparut comme une vision cauchemardesque somme toute assez banale. Et surtout, complètement imaginaire.

Il se leva sans bruit pour ne pas réveiller Joanne. Elle se faisait déjà assez de souci. Il regarda longuement le visage aux paupières closes de sa femme. « Je t'aime, Joanne, pensa-t-il. Comment supportes-tu de vivre avec moi depuis l'accident ? Si tu me quittais avec Helen, je ne te le reprocherais pas. »

Il se glissa silencieusement hors de la chambre, traversa le couloir et entra dans la salle de bains. Là, il s'aspergea le visage d'eau glacée. L'horreur reculait. Demain, après sa séance de kinésithérapie, il retournerait voir le Dr Aynsley...

En se redressant, il aperçut son reflet dans le miroir. Il était maigre, pâle, avec les cheveux en bataille. Une cicatrice lui barrait le front. Etrange, tout de même, qu'il n'ait aucun souvenir de cette blessure, de la douleur. C'était comme si quelque chose était venu et reparti, apposant une marque sur sa chair sans le consulter.

Il soupira, et ressortit sur le palier. Des gémissements entremêlés de mots indistincts lui parvinrent depuis la chambre d'Helen. Sur le seuil, il observa un instant sa fille qui dormait profondément. Elle devait rêver, faire un cauchemar même car elle se retourna plusieurs fois en geignant. Mark s'approcha.

– Là... Là, ce n'est rien, ma chérie. Tu as fait un vilain cauchemar, murmura-t-il en prenant l'enfant dans ses bras.

« Cela te va bien, toi, de dire que ce n'est rien ! » songea-t-il amèrement.

A moitié endormie, Helen se mit à pleurer doucement contre l'épaule de Mark qui la berçait et la rassurait à voix basse. « Mon Dieu, pria-t-il de toutes ses forces, faites que mon enfant ne connaisse jamais de cauchemars aussi éprouvants que les miens ! »

– Ne pleure pas, ma chérie. Ce n'était qu'un mauvais rêve.

– C'est le petit garçon, papa. Il vient toutes les nuits dans ma chambre, et il me parle. Il n'aime pas être mort.

Un frisson d'horreur, telle une décharge électrique, paralysa Mark. « Non, ce n'est pas possible... Elle ne peut pas... Je rêve. Je ne me suis pas vraiment réveillé tout à l'heure... »

– Quel petit garçon ? parvint-il à demander.

– Il me parle de toi, papa. Il dit qu'il est ton ami. Mais il est tellement triste, et il a si peur, et il ne veut pas que je le regarde. Il dit qu'il est mort depuis longtemps et que son visage est tout dégoûtant.

Par un effort surhumain, Mark réussit à ne pas crier, à ne pas sombrer dans la folie. Il caressa les cheveux de sa fille.

– Quoi encore ? murmura-t-il.

– Il me pose des questions sur maman, sur toi, sur moi. Il me demande comment nous allons. Je lui parle de mes amis. Il me dit que vous étiez amis tous les deux, autrefois. Il ne reste jamais très longtemps, parce qu'il a peur que l'Homme le trouve ici.

« Oh, mon Dieu, pensa Mark. Que vais-je devenir ?

– Il dit aussi que tu ne dois pas y aller. Je ne comprends pas, mais il paraît que toi, tu sais de quoi il veut parler. Et puis il répète toujours un drôle de mot, un mot que je ne connais pas. Quand je lui demande de me l'expliquer, il répond qu'il ne peut pas, parce que l'Homme va l'entendre.

– Quel mot, chérie ?

– Cela ressemble à... à *Ha-zi-mut*, quelque chose comme ça. Oh ! papa, il est tellement triste ! Il est mort depuis très longtemps, et il s'ennuie. Je voudrais tant l'aider...

– Calme-toi, ma chérie. Ce n'était qu'un rêve...

Lorsque sa fille se fut rendormie dans ses bras, Mark la recoucha, la borda tendrement et retourna dans la salle de bains. Il verrouilla la porte, s'assit sur le siège des toilettes. Il tournait dans ses doigts le petit crucifix d'argent accroché à son cou dont Joanne lui avait fait cadeau, sur la demande insistante d'Helen. Au-dehors, le vent se déchaînait contre la maison. En proie à un tremblement qu'il était incapable de maîtriser, il se prit la tête dans ses mains. Et là, entre ses pieds nus sur le carrelage glacé, il vit une énorme araignée, noire et velue. Pris d'une nausée, il la balaya du pied et, soulevant le couvercle des toilettes, il vomit.

« Que m'arrive-t-il ? » cria-t-il en lui-même.

- Je veux que vous m'hypnotisiez, maintenant.
- Mark, avez-vous une idée de l'heure ? Trois heures du matin !
 - Vous m'avez donné votre numéro de téléphone personnel pour que je puisse vous appeler à tout moment. Docteur Aynsley, il faut absolument que je vous voie. Je n'en peux plus.
 - Mark, je ne peux pas me lancer dans une séance d'hypnose sans une certaine préparation. J'ai besoin de matériel, de l'aide de personnes qualifiées.
 - Et moi je vous répète que je n'en peux plus. Je deviens fou !
 - Calmez-vous...
 - J'arrive.
 - Pas chez moi, Mark. Pouvez-vous venir à la clinique, ou préférez-vous que je passe vous prendre ?
 - Je me débrouillerai.
 - Très bien... Surtout ne vous affolez pas. Je vous attendrai dehors, devant la porte. Mais honnêtement, je ne vois pas comment...
 - Merci.
- Mark raccrocha.

Aynsley s'écarta du divan où Mark était allongé pour appuyer sur la touche d'un magnétophone placé sur une table. Moins de deux minutes après le début de la séance, Mark avait sombré dans un état de profonde hypnose. Comme s'il avait utilisé sa volonté pour aider le médecin, et s'y plonger lui-même. Jamais Aynsley n'avait obtenu de tels résultats. Contrairement aux précédentes tentatives, aucune réaction violente ne s'était produite.

Le Dr Aynsley commença. Il était résolu à mettre fin à la séance au moindre signe d'angoisse de Mark.

– Le sujet se trouve maintenant dans un état réceptif, dit Aynsley dans le micro. Mark, vous m'entendez ?

– Oui.

Sa voix était lointaine, ensommeillée ; sa respiration profonde et régulière.

– Savez-vous qui je suis ?

– Oui. Le docteur Aynsley.

– Me faites-vous confiance ?

– Oui.

– Bien. Je veux que vous vous concentriez sur ma voix maintenant. Vous êtes complètement détendu, paisible. Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. Nous allons simplement discuter tous les deux...

– Azimuth.

– Comment ? Qu'avez-vous dit, Mark ?

Voyant qu'il n'obtenait pas de réponse, le médecin décida d'ignorer ce que Mark avait marmonné entre ses dents. Il continua :

– Je vais vous questionner au sujet de l'accident, dans le train.

Mark fronça les sourcils, s'agita sur le divan.

– Vous resterez dans la position d'un observateur détaché par rapport à vous-même. Les images, les souvenirs qui vous reviendront ne peuvent vous faire aucun mal. Vous n'aurez pas peur. Vous me comprenez, Mark ?

– Oui...

– Répétez que vous n'aurez pas peur.

– Je n'aurai pas peur.

– Parfait. Nous sommes le jour de l'accident. Mercredi matin, le 25 septembre. Vous venez de prendre votre petit déjeuner. Vous souvenez-vous de ce que vous avez mangé ?

– Du pain grillé et du café. Je me dépêche, je ne veux pas rater mon train.

– Vous arrivez à la gare...

– Oui. Il fait froid aujourd'hui. Bien plus froid que les autres années à la même époque. On n'a jamais eu d'été aussi court.

– Où allez-vous, Mark ?

– A une réunion à Doncaster, à onze heures et demie. Je suis content de sortir un peu de mon bureau. J'aurais bien pris ma voiture, mais elle est en réparation.

– Que faites-vous maintenant ?

– Je m'approche du kiosque à journaux, il me faut de la lecture pour le trajet. Les prix ont encore augmenté... Quelle heure est-il ? Bon, j'ai encore une demi-heure. Autant prendre un café au chaud, au lieu de me geler ici.

– A partir de maintenant, vous allez me raconter tout ce dont vous vous souvenez, Mark, tous les détails. Et rappelez-vous, quoi qu'il arrive, vous n'aurez pas peur.

– Je bois un café au buffet de la gare, et j'observe les voyageurs. La salle est presque vide. Il y a une vieille dame, quelques tables plus loin, un jeune homme à l'autre bout. Bon sang, que ce café est mauvais ! J'aurais dû prendre un thermos avec moi... Je sors maintenant, je me dirige vers l'entrée des quais. Mon train est attendu à la voie 9, je crois. Oui, c'est cela. Le train de King's Cross Qu'ai-je fait de mon billet ?... Il y a la queue, mais j'ai tout mon temps. Le train n'est sans doute pas encore en gare. Je présente mon billet au contrôleur...

Il se tut. Aynsley se pencha en avant, prêt à interrompre la séance. C'est à partir de ce moment que Mark ne se souvenait plus de rien. Au cours des précédents essais, il s'était débattu en hurlant, et Aynsley avait dû le saisir à bras-le-corps.

– Le contrôleur poinçonne mon billet, je passe...

Le visage de Mark n'exprimait aucune émotion. Incroyable. Il avait réussi à revivre cet instant sans manifester aucun trouble. Aynsley jeta un coup d'œil au magnétophone pour s'assurer que la bande tournait toujours.

– Je m'engage sur la passerelle. Un train entre en gare. Je n'ai pas entendu les haut-parleurs, mais ce doit être le mien. Des gens me bousculent, se précipitent vers le quai. Oui, c'est le train de King's Cross. Mais j'ai le temps... Zut, j'ai oublié mon journal au buffet.

Les paumes moites, Aynsley maîtrisait à grand-peine son excitation. Tout se déroulait avec une déconcertante facilité. Le manque de préparation qui rendait cette séance hasardeuse ne semblait plus constituer un problème.

– Je monte dans le train, continua Mark, dans un wagon de première classe pas très loin du wagon-restaurant. Je prendrai un thé et un sandwich tout à l'heure. Je trouve un compartiment vide. Parfait : quelqu'un a laissé un journal sur la banquette... Le train démarre... Peut-être aurai-je le temps de passer à cette boutique de Doncaster pour acheter à Joanne un autre vase, comme celui qu'elle aime tant... Le train traverse la rivière. Combien de fois ai-je déjà franchi la Tyne ? Des milliers de fois...

Il se tut de nouveau. Aynsley vérifia encore la bande dans le magnétophone. Une minute s'écoula, Mark ne parlait toujours pas. Il respirait profondément, mais l'inquiétude crispait ses traits.

– Mark ?

– Oui... souffla-t-il.

– Continuez. Où êtes-vous maintenant ?

Mark s'agita, mal à l'aise.

– Le train arrive bientôt à Doncaster.

– Que s'est-il passé entre Newcastle et Doncaster ?

– J'ai relu les notes que j'avais préparées pour la réunion c'est tout.

Aynsley décela une note de réticence dans sa voix. Il semblait ne plus vouloir répondre aux questions.

– Mark, vous devez tout me raconter. Vous êtes dans le compartiment, vous lisez. Y a-t-il quelqu'un avec vous ?

– Non, personne... Je suis seul.

– Ensuite ?

– Je ne veux pas me rappeler. J'ai peur.

– Mark, vous vous souvenez de ce que je vous ai dit ? Vous êtes un observateur détaché, vous vous regardez comme sur un écran de télévision. Il ne peut rien vous arriver, rien ne peut vous faire de mal. Et vous n'avez pas peur. Répétez : « Je n'ai pas peur. »

– Je... n'ai... pas peur.

– Bien. Je vous écoute.

Mark raconta tout.

Il s'éveilla brutalement. L'espace d'une seconde, il se demanda où il se trouvait. Pas chez lui, dans son lit... Il avait froid. Alors il se souvint : il était à la clinique du Dr Aynsley. Il avait téléphoné à son médecin en pleine nuit, et insisté pour se soumettre sur-le-champ à une séance d'hypnose.

Il se mit sur son séant, regarda autour de lui. Où était Aynsley ?

C'est alors qu'il aperçut le magnétophone en morceaux sur le tapis. La cassette avait disparu.

– Docteur Aynsley ? appela-t-il en étendant le bras vers sa canne.

Il comprit à ses membres raidis qu'il avait dû rester longtemps allongé. Son corps réagissait toujours ainsi lorsqu'il demeurait immobile plus de deux heures. Il se leva, ouvrit la porte. La lumière grise et froide du matin éclairait le long couloir vide.

– Docteur Aynsley ?

Silence. Il retourna dans la salle de consultation. En tournant la poignée de la porte, il sentit une substance poisseuse sous ses doigts. Sa main était tachée de sang. Sur le magnétophone aussi, lorsqu'il voulut le ramasser, il remarqua des traînées rouges.

Il sortit de la pièce en courant. Que s'était-il passé ? Aynsley avait disparu, il y avait du sang sur la porte et sur le magnétophone. Il ne se souvenait de rien, hormis de la voix d'Aynsley à côté de lui, au début de la séance d'hypnose. Il courait dans le couloir, comme un homme poursuivi par ses cauchemars. « Bientôt je ne serai plus qu'une épave », songea-t-il.

Au moment où il atteignait les portes vitrées de la clinique, une tache sur le mur blanc attira son attention : une empreinte laissée par une main sanglante. Il se rua au-dehors en titubant.

Joanne était assise dans le salon lorsqu'elle entendit Mark ouvrir la porte d'entrée. Elle s'était éveillée à quatre heures et demie, seule dans le lit. Mark n'était pas dans la salle de bains. Incapable de se rendormir, elle l'avait cherché dans toute la maison. Enfin, elle avait découvert le message posé sur sa table de nuit.

Elle regarda sa montre. Six heures et demie. Mark referma la porte sans bruit. Son imperméable ruisselait de pluie.

– Mark, où étais-tu ? demanda-t-elle en accourant vers lui. Que se passe-t-il ?

Il sursauta. Son visage était blanc comme un linge, ses cheveux trempés lui collaient au front. En le voyant vaciller, Joanne se demanda s'il avait bu. Non, son haleine ne sentait pas l'alcool.

– Je me promenais... souffla-t-il d'une voix lointaine.

Joanne le prit par le bras pour le guider jusqu'au salon, l'aida à se débarrasser de son imperméable. Il se laissa tomber dans le fauteuil, près du poêle. Joanne lui caressa le front.

– Tu es glacé, chéri !

– Oui... Je suis désolé de t'avoir causé du souci, Jo. N'as-tu pas vu mon mot ?

– Si. Qu'y a-t-il, Mark ? Tu as l'air épuisé. Tu sais bien que tu n'es pas en état de parcourir les rues à cette heure de la nuit.

– Pardonne-moi, Jo. Je ne voulais pas te réveiller, c'est tout. J'ai fait un cauchemar... Comme je ne pouvais pas me rendormir, j'ai pensé qu'une marche me calmerait.

– Et tu reviens aussi froid qu'un mort. Mark... Tu n'es pas retourné à la gare ?

Mark posa une main glacée sur le bras de sa femme.

– Non, je te l'assures, fit-il les yeux perdus dans le vague.

– Je vais faire du café. Cela te réchauffera.

Elle abandonna son mari près du poêle. Mark fixait les flammes orange qui dansaient derrière la grille. La pluie chuchotait contre les vitres.

« Et si je l'avais tué sans le savoir ? Parce que mon inconscient ne supportait pas ses questions ? Je l'ai peut-être étranglé... Ou battu à mort. J'aurais ensuite traîné son corps pour le cacher quelque part, et je serais revenu me coucher dans la salle de consultation, comme un zombie. Cela expliquerait le magnétophone brisé. Et le sang. »

Il se passa les doigts dans les cheveux, se frotta le visage. Cette peau si sèche, prête à se craqueler, était-ce la sienne ? Ou celle d'un cadavre ? Ses mains tremblaient.

« Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu serais incapable de tuer quelqu'un. D'ailleurs tu n'en as pas la force physique. N'importe qui pourrait t'abattre d'un coup de poing. Mais alors, qu'est-il arrivé ? Où est Aynsley... ? Oh mon Dieu, que vais-je devenir ? »

Lorsque Joanne revint, il n'avait pas bougé. Misérable et transi devant le poêle, il semblait chercher une réponse dans le chuintement du feu.

– Tiens, bois, dit Joanne.

Il prit la tasse d'un air absent, et la serra avec une telle force que ses articulations blanchirent.

– Merci, Jo. Tu vas être épisée au boulot.

– Ce n'est pas grave. Je n'ai pas cours aujourd'hui de toute façon. Mark, promets-moi que la prochaine fois tu me réveilleras. Je ne veux pas que tu erres ainsi dans les rues.

– Je te le promets.

Il porta la tasse à sa bouche. Joanne remarqua alors combien ses mains tremblaient.

« Les pierres... Il y a quelque chose, ou quelqu'un, qui vit dans les pierres. Qui m'a flairé et s'est lancé à ma poursuite.

– Était-ce le même genre de cauchemar ?

– Oui... Oui...

Il est tellement triste, papa. Il est mort depuis longtemps, et il s'ennuie.

Mark se redressa brusquement. Il faillit renverser son café.

– Où est Helen ?

– Mais elle dort, bien sûr ! Qu'est-ce qui te prend ?

Mark se laissa retomber dans le fauteuil en soupirant. Avec ses cheveux en bataille et son visage mal rasé, il avait l'air de sortir tout droit de l'Enfer. Il se taisait, buvait son café à petites gorgées, et Joanne ne trouvait rien à dire pour rompre le silence. Elle se demanda combien de temps cette épreuve durerait, combien de temps elle supporterait la douleur de le voir se transformer devant elle en... En quoi ? Elle chassa immédiatement ces pensées. Mark était son mari, elle l'aimait. Il avait été victime d'un accident dont elle ne pouvait même pas imaginer l'horreur.

« Qu'allons-nous faire ? » se demanda-t-elle. Cette question resta suspendue en l'air comme une terrible menace.

Lorsque Mark reprit la parole, elle fut frappée par la fermeté de sa voix. Avait-il deviné ses pensées ?

– Je sais ce que je dois faire, dit-il.

Central Station. Debout devant les quais, Mark luttait contre la peur, puissante, animale. Et la Voix, sournoise et impérieuse, essayait de l'attirer vers la barrière. Comme toujours, les deux adversaires se disputaient son cerveau, l'une tirant, l'autre poussant, dans une bataille acharnée.

Aynsley restait invisible, et Mark se rongeait d'inquiétude. Que s'était-il passé ? Pourquoi le magnétophone brisé ? le sang ? le rêve d'Helen ? « Qu'ai-je fait ? Pourquoi suis-je incapable de me rappeler ? » La réalité et l'imaginaire se confondaient. Sa conversation avec sa fille avait-elle vraiment eu lieu ? Ou n'était-elle qu'un autre visage du cauchemar ?

Il retourna au buffet. A l'abri. Il lui semblait que sa tête allait éclater, tant ses pensées étaient confuses. Son corps entier lui faisait mal, il boitait sur sa jambe raide. Des images oniriques, tenaces, tournoyaient dans son esprit comme des oiseaux affolés.

Il s'assit lourdement à sa place habituelle, devant une tasse de café fumante. Appuyant ses poings sur ses yeux, il souhaita pouvoir enfoncez ses doigts dans son cerveau, tordre cette masse grise jusqu'à ce que la peur qui le dévorait, la Voix qui ne lui laissait aucun répit jaillissent de son crâne. Il aspirait tant au vide, à la paix !

Il croisa ses mains sur ses genoux, pressant ses paumes l'une contre l'autre avec une rage désespérée. Pour étouffer, étrangler ce qui le torturait... Son égarement fit soudain place à une certitude : il n'était pas fou, il n'était pas schizophrène. Deux événements inexplicables avaient bouleversé son équilibre mental. Ils avaient *vraiment* eu lieu. Ce n'étaient pas des rêves. « Je ne veux pas essayer de les analyser, pas maintenant. Si j'y pense une minute de plus, je vais perdre complètement la tête. »

Il inspira profondément l'air enfumé de la pièce. Une sérénité nouvelle s'installait en lui. Mais il savait que ce

soulagement, cette plaine déserte qu'il déployait dans son esprit, n'était que temporaire. La Voix reviendrait le tourmenter. Et la peur immédiatement donnerait l'assaut.

Bientôt en effet les chuchotements reprirent.

Termine ton café, sans te presser, et va vers l'entrée des quais. Tu as déjà un billet, non ? Bien sûr, tu en achètes toujours un en arrivant, parce que je te le commande. Peu importe la destination. Présente-le au contrôleur, il le poinçonnera. Alors tu avanceras, et...

Non... Non... N'écoute pas.

« Pourquoi ? »

Il ne faut pas.

Va.

Je te l'interdis

Mark se leva brusquement. Le café se répandit sur la table en une large flaue brune, la tasse roula au sol et éclata en morceaux.

– Regardez-moi ce dingue ! entendit-il distinctement avant de sortir Qui va payer la casse, hein ?

Une autre voix s'éleva du fond de sa mémoire. Celle de l'Homme du Train Fantôme : *Maintenant, il va falloir payer, mon garçon.*

Sa décision était prise. Plus terrifié que jamais, il marchait comme un automate, écoutant le cliquetis régulier de sa canne. La peur ruait et se débattait comme un animal furieux. Elle avait deviné qu'il se donnait corps et âme à la Voix, qu'il lui obéirait aveuglément.

« Il faut que j'en finisse avec cette saloperie de quai. Je deviens complètement marteau. »

Non. N'y va pas.

« Je dois y aller »

Va, c'est ta seule chance de salut.

Non, non, non, non, non...

L'entrée des quais se dressait devant lui comme les Portes de l'Enfer. L'employé debout dans sa guérite le regardait s'approcher, main tendue pour recevoir son billet. Mark crut lire un encouragement dans son sourire : « Vas-y, l'ami, pleins gaz. Donne-moi ton billet, la course ne coûte que six pence. »

Mark détourna les yeux pendant que le contrôleur poinçonnait son billet. Il craignait que le visage de l'homme ne se transforme tout à coup en... « Je vais vomir. »

Retiens-toi. Encore un effort. Allez, avance maintenant. Laisse-toi convaincre.

Mark récupéra son billet d'une main tremblante. Était-ce vraiment sa main ? Etait-ce lui, qui franchissait la barrière et remontait la rampe d'accès ? Des voyageurs le dépassaient en le bousculant. Comme dans ses rêves, quelque chose avait pris possession de lui. Il avançait comme une marionnette sur le pont qui enjambait la ligne de King's Cross, et regardait le motif géométrique des rails étalé sous ses yeux. La peur se tenait coite, recroquevillée dans sa cage. La Voix avait gagné. Elle assurait à Mark que tout irait bien maintenant.

Les haut-parleurs grésillèrent sous la voûte de la gare. Sans doute allaient-ils annoncer l'arrivée du train de King's Cross. Mais non, ils s'adressaient à lui :

Je suis content de te revoir, Mark. Je t'attends depuis si longtemps.

Mark descendit l'escalier, posa le pied sur le quai. La Voix continuait à le guider. Il n'éprouvait plus aucune douleur physique, aucune émotion depuis qu'il lui avait cédé. Il avançait mécaniquement, au rythme de sa canne qui frappait le sol.

Le train de King's Cross approchait.

Les rails vibraient, et Mark, tous ses sens exacerbés, comprit qu'il était le seul à entendre le bourdonnement sourd de l'acier. Une puissance invisible coulait dans le métal, enflait... C'était... C'était comme dans son rêve, lorsque la pierre levée s'était mise à battre. La même vie qui palpait dans les veines du roc cognait maintenant dans les rails...

Sa canne tomba sur le quai avec un claquement sec, mais Mark ne fit pas un geste pour la ramasser. La Voix l'assurait qu'il n'en aurait plus jamais besoin. Les voyageurs se massaient sur le bord du quai. Mark s'approcha. Il monterait dans le train, comme le jour de l'accident. Et tout irait bien.

Le battement sourd s'accéléra. Les coups, de plus en plus forts, de plus en plus rapprochés, se muèrent en un assourdissant vacarme.

Regarde, chuchota la Voix. Regarde, le voilà.

Mark tourna la tête. La peur tressaillit, tel un fœtus prisonnier de ses entrailles. Le train entrait en gare.

Une épaisse fumée noire s'étalait au-dessus des rails. La peur protesta que les trains à vapeur n'existaient plus depuis longtemps, qu'ils avaient été remplacés par de puissantes locomotives diesels-électriques. Une autre voix, impérieuse, lui ordonna de se taire. Au moment où le train de King's Cross déchira le rideau de fumée, Mark redevint cet enfant de onze ans debout devant une hideuse affiche de foire qu'une étrange vie semblait animer.

Le Train Fantôme apparut. Un visage de démon grimaçant, aux yeux perçants et à l'haleine fétide, surgit de l'Enfer. A la fenêtre de la locomotive se penchait un squelette revêtu de son habit mortuaire, une casquette en équilibre au-dessus de ses deux orbites béantes. De son bras levé il actionna le sifflet du train. Un cri de joie maléfique emplit l'air. Mark ne distinguait pas les passagers de cet express cauchemardesque, mais il savait que sa place était réservée parmi eux. Et la peinture verte qui s'écaillait sur un panneau de foire flamboyait maintenant sur le métal, comme la carapace d'un monstre féroce.

« Dois-je monter là-dedans ? » songea Mark.

Non, Mark, tu n'es pas obligé. Approche-toi du bord du quai.

Le train avançait vers lui, crachant la fumée par sa gueule prête à l'engloutir. Entre les lèvres de fer noir luisaient des dents acérées. Une salive orange s'échappait de la chaudière qui bouillonnait dans la gorge avide.

Saute, Mark.

La peur avait enfin réussi à se libérer. Mais il était trop tard. Mark fit un pas en avant...

Le grondement du train emplit ses oreilles, la gare bascula devant ses yeux. Une douleur lui déchira le bras. Quelque chose l'avait heurté. Il tomba sur le dos. « Je suis sur les rails », pensa-t-il en voyant les poutres métalliques qui soutenaient le toit de la gare.

Le train passa à côté de lui. La Voix s'était tue. Et Mark, glacé jusqu'au plus profond de lui-même, entendit les cris de la

foule. Une main lui serrait le bras, un visage aux traits flous se penchait sur lui. Un visage immense, tout blanc, dont il connaissait le propriétaire.

L'inconnu qui l'avait observé dans la gare ouvrit la bouche.

– Levez-vous ! Cette petite comédie a assez duré.

Mark ne maîtrisait plus sa nausée. Le flot qui lui envahissait la bouche se répandit sur son épaule, sur la main de l'homme. Aveuglé, pris de hoquets, il lui sembla que la peur trouvait enfin le moyen de s'exprimer.

– Levez-vous, nom de Dieu...

L'inconnu s'adressa à la foule d'une voix forte.

– Ce n'est pas grave. Je m'occupe de lui, je suis médecin.

Mark sentit qu'on le forçait à se mettre debout. Un attroupement s'était formé ; des visages inquiets dansaient devant ses yeux. Un brouhaha confus régnait dans la gare, les haut-parleurs lançaient des appels lointains. Ses jambes faiblirent sous lui. Mais avant qu'il n'ait eu le temps de s'affaisser, un bras lui entoura fermement l'épaule.

« Suis-je mort ? se demanda-t-il. Suis-je vraiment mort ? »

Lorsque Mark, submergé par le brouillard mauve sombra dans l'inconscience, pour la première fois, aucune vision d'horreur ni de mort ne vint le hanter.

DEUXIEME PARTIE

CHADDERTON

Mark leva les mains. Les volutes pourpres qui ne dissimulaient aucune terreur filèrent entre ses doigts comme des toiles d'araignées. Lorsqu'il eut écarté le léger rideau, il s'éveilla.

Il était allongé sur un divan. La lumière de l'après-midi entrait à flots par deux grandes fenêtres dans lesquelles s'encadraient des sommets de gratte-ciel. Il se redressa sur un coude pour regarder autour de lui. Il se trouvait dans un salon sobrement meublé : une commode, deux fauteuils et une table basse. Un tableau aux couleurs passées était accroché sur l'un des murs bleu pâle. Sur la gauche, une porte s'ouvrait sur une salle de bains d'où lui parvenait un bruit d'eau. Non... Ce n'était pas un salon, mais une chambre d'hôtel.

Il s'assit. Quelqu'un lui avait enlevé son imperméable et sa veste. Sa manche de chemise humide lui collait au bras. Bien qu'elle eût été lavée, elle dégageait encore une faible odeur de vomissure. Sur la table basse, un classeur portait la mention : « Rapport annuel des accidents du Rail. Ministère des Transports. »

Soudain Mark se souvint. De nouveau la nausée le prit. Il avait cédé à la Voix, par désespoir, et, sans plus écouter sa peur, il était passé sur le quai. Là il avait tenté de se suicider. Non, non... Il n'avait pas tenté de se suicider. *Quelque chose* avait essayé de le tuer. Sa lucidité l'étonna. Ses craintes, ses doutes quant à sa santé mentale avaient disparu. Il était convaincu que son inconscient n'avait joué aucun rôle dans la catharsis qui venait de se produire. Il ne s'agissait pas de schizophrénie, mais de... C'était inexplicable. Le cancer, le parasite qui habitait son esprit depuis l'accident en avait été expulsé. Et il retrouvait enfin la capacité de penser clairement.

Un homme apparut sur le seuil de la salle de bains. Il tenait à la main une veste sombre dont il essuyait le revers. Mark

reconnut immédiatement la silhouette trapue, les cheveux drus et ébouriffés qui grisonnaient aux tempes, la cravate desserrée. C'était le visage qui s'était penché vers lui sur le quai. L'inconnu de la gare dont le regard inquisiteur l'avait tant troublé. L'homme qui lui avait sauvé la vie.

– Vous êtes réveillé ? laissa tomber l'inconnu d'une voix nonchalante en continuant à frotter le revers de sa veste. Ça sent le vomi ici.

– Qui... ?

– Epargnez-moi les « Qui êtes-vous ? Où suis-je ? Que s'est-il passé ? » etc. C'est moi qui pose les questions. Vous croyez que cette tache sur ma veste va partir ?

Il alla entrouvrir la fenêtre, suspendit sa veste au dossier d'une chaise, près du radiateur.

– Vous voulez boire quelque chose ? demanda-t-il.

– Oui.

– Alors ce sera un whisky, je n'ai rien d'autre. Et pas d'excès, d'accord ? La chambre me coûte déjà assez cher comme ça, je n'ai pas envie de payer le nettoyage du divan en plus.

– Mais qui êtes-vous ? s'exclama Mark avec colère.

– Vous ne me reconnaissiez pas ?

Il sortit une bouteille de whisky de la commode et la posa sur la table. Puis il disparut dans la salle de bains.

– Non. Pourquoi ? je vous *connais* ?

– Vous avez la mémoire courte, Mr. Davies. C'est vrai que la mémoire n'est pas votre fort, n'est-ce pas ?

Il revint avec deux verres, les remplit et, prenant place en face de Mark, lui en tendit un. Mark avala rapidement une gorgée du liquide qui lui brûla la gorge. Comment cet homme savait-il son nom ?

– Pourquoi avez-vous essayé de vous tuer ? demanda Chadderton en se penchant en avant pour le dévisager.

– Je vous ai demandé qui vous étiez, rétorqua Mark sur la défensive.

– Mark Davies, continua l'homme, imperturbable. Trente ans. Marié, une fille. Vous êtes tombé, ou vous avez été poussé, du train de King's Cross le 25 septembre de l'année dernière. Vous vous êtes fracturé presque tous les os, et vous en êtes

miraculeusement sorti, après huit mois dans le coma. Mais vous ne gardez aucun souvenir de l'accident. Il n'y a aucun témoin, personne n'a rien vu, rien entendu. L'enquête de la police a fini par s'enliser. Pourquoi avez-vous essayé de vous tuer, Mr. Davies ?

– Mais enfin, qui êtes-vous ? Et de quel droit me surveillez-vous ?

Mark posa son verre sur la table avec violence. Il se retenait de partir. Car pour la première fois depuis l'accident, il entrevoyait la possibilité de recoller les débris épars de sa vie... De son esprit...

« Je suis capable de réfléchir maintenant. Enfin.

– Mon nom est Chadderton. Je vous observe depuis plusieurs semaines, à la gare.

Chadderton. L'article découpé dans le journal parlait d'un certain Chadderton, l'inspecteur de police chargé de l'enquête. Mark se souvint alors : cet homme était venu lui rendre visite à l'hôpital, durant les jours où il flottait entre le sommeil et la torpeur. Il lui avait parlé. Que s'était-il passé ensuite ? Des visages avaient continué à défiler devant son lit, des uniformes, mais Chadderton n'était pas revenu. Il semblait vieilli.

Chadderton s'était levé. Il sortit un porte-cartes de la veste et esquissa le geste de le lancer à Mark.

– Ce n'est pas la peine, dit Mark. Je me rappelle, maintenant.

Chadderton vint se rasseoir. Il remplit les verres.

– Pourquoi m'observez-vous ? demanda Mark.

– Vous êtes quelqu'un de fascinant. Je comptais vous interviewer, mais lorsque je suis arrivé à la gare, je n'ai pas eu besoin d'aller jusque chez vous. Je vous ai trouvé en train d'arpenter le hall comme un lion en cage. Qu'est-ce qui vous attire tant dans cette gare, Mr. Davies ? Pourquoi y passez-vous toutes vos matinées ?

– Depuis combien de temps m'observez-vous ?

– Six semaines.

– Vous avez amené une équipe avec vous ?

– Non, je suis seul.

– Quoi ? Depuis six semaines ? Vous vous êtes même installé à l'hôtel pour cela ? C'est absurde.

– Pourquoi avez-vous essayé de vous tuer ?

– Je n'ai pas essayé de me tuer. Je... Je suis tombé.

– Ah oui ? Sans blagues ! Je vous ai vu descendre sur le quai, et marcher droit vers la voie. Si je n'avais pas été là pour vous arrêter, vous ne seriez plus qu'une tache sur les rails.

– Vous ne faites plus partie de la police, dit Mark pris d'une intuition soudaine.

Chadderton se cala dans son fauteuil. Un sourire étira les coins de sa bouche.

– Bravo, vous êtes très perspicace. J'ai été « relevé de mes fonctions », comme on dit. Officiellement, je ne participe plus à l'enquête. Enquête qui d'ailleurs a été depuis « officiellement » close. Mais ne vous inquiétez pas, votre dossier n'a pas été détruit. Mark Davies, l'amnésique du train de King's Cross...

– Pourtant vous êtes venu de Londres pour me voir... Et vous m'observez, sans jamais m'avoir abordé, depuis un mois et demi ! Que mon comportement vous paraisse étrange, soit, mais de là à le trouver à ce point fascinant !

– Heureusement pour vous, non ? Étant donné ce qui vient d'arriver...

– Écoutez, vous m'avez sauvé la vie, c'est entendu, mais vous me devez tout de même quelques explications.

– Avez-vous essayé de vous tuer ? Est-ce par manque de courage que vous traîniez dans la gare ?

– Non ! Allez-vous enfin m'expliquer ? Sinon, je m'en vais.

Mark avala une gorgée de whisky. La chaleur du liquide se répandit dans son corps. Il était fatigué, sa jambe recommençait à le faire souffrir.

– Patience, je vous raconterai tout. Mais pas avant que vous n'ayez répondu à mes questions : avez-vous essayé de vous tuer ? est-ce la raison de vos visites quotidiennes à la gare ?

Mark se sentit acculé à une impasse. Cet homme obstiné n'avait pas l'habitude qu'on lui résiste. Il voulait savoir la vérité.

– Eh bien, voilà : depuis mon accident, je suis sujet à des troubles mentaux. Je n'ai toujours aucun souvenir de ce qui m'est arrivé dans le train. Et je ressens le besoin irrésistible...

c'est comme si une Voix m'ordonnait de retourner à la gare, d'acheter un billet, et de passer sur le quai.

« La Voix a été chassée. Mais elle me guette encore, tout près... »

– En même temps, je suis terrifié à l'idée de lui céder. Je me débats entre ces deux pulsions conflictuelles. Voilà pourquoi je vois le Dr Aynsley, mon psychiatre.

« Aynsley *était* mon psychiatre... Non... Non... C'est toujours mon psychiatre. Il n'est pas mort. »

Mark se renversa sur le divan en soupirant. C'était au tour de Chadderton maintenant.

– Et aujourd'hui, que s'est-il passé ?

– Vous aviez dit que vous m'expliqueriez...

– C'est très important, Davies ! Il faut que je sache exactement ce qui vous est arrivé sur le quai. Ensuite, je vous raconterai tout ce que je sais.

« Oui, je dois tout lui dire. Il a raison, c'est important. »

Au fond de lui-même, Mark sentait que cet homme pouvait l'aider. Oubliant sa rancune, il se confia à lui.

– Aujourd'hui, j'ai obéi à cette Voix. Je me suis laissé conduire sur le quai. Je ne me contrôlais plus, j'étais comme... possédé. Lorsque le train est entré en gare...

« Le Train Fantôme... Non, si je lui en parle, il va me prendre pour un fou ! »

– ... La Voix m'a ordonné de sauter. Je sais, cela ressemble à de la folie pure. J'ai cru moi-même que je devenais schizophrène. Plus maintenant. Je n'ai pas essayé de me tuer. Quelque chose, ou quelqu'un, veut ma mort.

Il avait parlé d'un trait, porté par une émotion intense. À présent, vidé, aussi essoufflé que s'il venait de se dépenser en cassant du bois, il craignait que Chadderton ne lui rie au nez, convaincu d'avoir affaire à un fou en proie au délire.

Chadderton avait écouté sans bouger. Il fixait son interlocuteur d'un regard pénétrant. Lorsque Mark se tut, un silence s'installa dans la pièce. Interminable pour Mark qui attendait un verdict, un jugement rationnel. « Vous êtes complètement cinglé. Foutez le camp, et allez vomir ailleurs... »

Chadderton se renversa dans son fauteuil avec un profond soupir. Il contempla un instant le plafond, puis baissa les yeux vers Mark.

– Encore un peu de whisky ? proposa-t-il avec un sourire las.

– Non... Non merci. J'ai déjà beaucoup trop bu.

Chadderton se frotta le visage en grognant comme quelqu'un qui vient de se réveiller. Il se redressa, remplit son verre. Mark attendait, anxieux. Enfin, Chadderton se leva et emporta son whisky devant la fenêtre.

– Jolie ville, jeta-t-il en contemplant la vue. Mais je n'aimerais pas y habiter. Vous savez combien de gens prennent le train chaque année entre Londres et Newcastle ? Entre Londres et Édimbourg ? Non ? Moi non plus. Des centaines de milliers... acheva-t-il dans un murmure.

Les ombres s'allongeaient à l'approche du crépuscule. Mark s'irrita de voir la manière détournée que choisissait cet homme pour aborder le sujet.

– L'équipe chargée d'enquêter sur votre plongeon de haut vol, Mr. Davies, poursuivit Chadderton, n'a pas été créée spécialement à cette intention. Elle existe en fait depuis plus de cinq ans. Vous ne représentez pas une exception, hélas ! vous n'êtes qu'un cas parmi d'autres. Les statistiques sont là pour le prouver. Le seul élément qui vous distingue est que vous êtes *vivant*. Mais à cause de votre amnésie, vous ne nous êtes pas très utile.

– Pour l'amour du ciel, cessez de tourner autour du pot !

Chadderton partit d'un petit rire. Pourtant, il ne semblait pas s'amuser. Il retourna s'asseoir et, pour la première fois, Mark remarqua qu'une barbe de deux jours assombrissait ses joues.

– Il y a cinq ans, mon équipe a été constituée pour enquêter sur une série de morts inexplicables... De meurtres... tous en relation avec le train de King's Cross. Les mobiles sont mystérieux ; il s'agit de gens ordinaires qui deviennent des criminels, ou se suicident. Mais écoutez ce que nous avons fini par dégager de nos recherches : ils ont tous pris le train de King's Cross dans les vingt-quatre heures qui précèdent.

Lorsqu'un de nos collègues a découvert ce facteur commun, par pure coïncidence, nous sommes restés abasourdis. L'équipe a relevé plus de cent cinquante accidents. Chaque fois, nous nous sommes trouvés en présence de personnes tout à fait normales, qui ont perdu la tête après avoir voyagé sur cette ligne. Sans aucune raison apparente. Il n'y a aucune explication, aucune logique. En 1971, un homme d'affaires descend du train à King's Cross, rentre chez lui et abat sa femme d'un coup de fusil. Puis il s'assoit à la table de la cuisine, et s'arrache les yeux avec un couteau à évider les pommes. En 1965, deux adolescents, une fille et un garçon qui partent camper pour les vacances, se séparent de leurs parents sur le quai de la gare. On retrouve la fille étranglée à Doncaster. Elle avait avalé une bouteille entière de vodka. Le garçon se tranche la gorge, à Londres. Nous l'avons découvert dans une benne à ordures, dans le quartier de Piccadilly. Le médecin légiste a établi qu'il avait tué son amie. Cent cinquante cas... et les recherches ne sont pas près d'être terminées. J'ai chargé quelqu'un de remonter aussi loin que possible, avant 1960. Il a relevé un nombre considérable d'accidents du même type, jusqu'en 1852 ! Inutile de préciser que cette affaire est classée top secret. Le gouvernement se garde bien de divulguer des faits aussi troublants auprès du public. Le ministère de la Défense ne veut surtout pas en entendre parler.

– Et moi ? Qu'est-ce que je deviens là-dedans ?
– Nous pensons que vous avez peut-être été poussé par quelqu'un de...

– De *contaminé* ?

Mark se demanda aussitôt pourquoi ce mot était sorti comme de lui-même de sa bouche.

– Contaminé... Oui, c'est une idée intéressante. *Quelque chose* s'attaque à certains passagers de ce train, sur cette portion de la ligne. Mais en cinq ans, nous n'avons trouvé aucune piste.

– Y a-t-il eu des cas semblables en d'autres endroits du pays ?

– Non, uniquement sur la ligne de King's Cross. La ligne principale de tout le réseau ferroviaire.

– Mais, parmi les... victimes, que deviennent les survivants ?

– Cela dépend. Certains sombrent dans la folie. D'autres guérissent, mais ne gardent aucun souvenir. C'est votre cas. Nous les surveillons, dans la limite de nos moyens. Mais nous sommes peu nombreux, et nous travaillons dans la clandestinité. Si l'affaire s'ébruitait, la perte de confiance en la police qui en résulterait risquerait de déclencher une panique générale.

Chadderton avala une gorgée de whisky. Il semblait avoir terminé son récit.

– Quelle est votre opinion personnelle ? demanda Mark a voix basse.

Chadderton haussa les épaules.

– Je ne sais pas. Nous avons tout envisagé : hystérie collective, déséquilibre électromagnétique, maladie cérébrale que, en l'état actuel de la recherche, on ne pourrait déceler. En fait nous ne savons pas. La seule chose dont nous sommes sûrs, c'est qu'après un trajet sur cette ligne, peu importe le lieu de départ ou celui d'arrivée, un sujet donné peut se transformer en un dangereux psychopathe.

Il se versa encore à boire. Il était capable d'ingurgiter une quantité impressionnante de whisky.

– Pourrait-il y avoir une raison d'ordre chimique ? Un gaz qui provoquerait un comportement psychotique ?

– Oui, je vois ce que vous voulez dire. Si un flacon contenant ce produit avait été égaré quelque part sur la voie ferrée, ou volé, et que quelqu'un se promène dans le train avec un vaporisateur... Nous avons aussi examiné cette hypothèse. Le problème, c'est que ces phénomènes se produisent depuis plus de cent trente ans. Cent trente ans ! Et ce gaz n'existe pas en 1852.

– Une forme contagieuse de maladie mentale, alors ? Avez-vous fait des recherches de ce côté-là ?

– Oui, et nous continuons. Mais nous n'avons rien trouvé. Vous comprenez maintenant pourquoi je tenais tant à vous parler après votre « tentative de suicide ». Car vous n'avez peut-

être pas été poussé du train. Peut-être êtes-vous une victime vous aussi.

– Oui... Victime d'une maladie *naturelle* encore non identifiée.

– Ce que vous venez de me raconter peut se révéler d'une importance capitale. Vous avez dit que... la Voix, c'est bien cela ?... vous a dicté la conduite à suivre et que vous n'avez fait qu'obéir. Qu'elle vous a ordonné de vous tuer.

– C'est exact. C'est comme si quelque chose... avait essayé de pénétrer dans mon esprit pendant tout ce temps, et aujourd'hui... je l'ai laissé entrer. Ma volonté était complètement annihilée.

– Les symptômes de cette maladie, s'il s'agit d'une maladie, sont des plus curieux. Malgré des manifestations extrêmement virulentes, elle se limiterait aux voyageurs qui empruntent une, et une seule, ligne de chemin de fer. Si elle est contagieuse, pourquoi ne le serait-elle pas ailleurs ? Pourquoi le pays tout entier ne deviendrait-il pas victime d'un tel virus ? Pour être tout à fait honnête, Mr. Davies, je ne sais pas si vous êtes fou ou non. J'ignore si les symptômes que vous me décrivez sont ceux d'une maladie mortelle, ou ceux de la dépression nerveuse dont vous souffrez. Avez-vous vraiment été contaminé par quelqu'un dans le train ? De toute façon, j'aimerais que vous m'accompagniez à Londres pour y subir des examens. Nous n'aurions jamais dû relâcher notre surveillance. Vous pouvez peut-être apporter beaucoup aux recherches maintenant.

– Vous ne m'avez pas expliqué pourquoi vous ne faites plus partie de la police.

Le visage de Chadderton s'assombrit.

– J'ai été relevé de mes fonctions peu après votre accident, à cause de ce qui est arrivé à ma femme pendant que je dirigeais les recherches...

Chadderton avait passé la journée à étudier les rapports fournis par son second, Hughie Simmonds, concernant les trois derniers accidents enregistrés par l'enquête. Il avait beau tourner et retourner dans tous les sens les divers éléments des dossiers, il ne trouvait aucun lien entre eux. Le mystère demeurait entier. Sur la carte d'Angleterre accrochée au mur, un nouveau triangle rouge indiquait le lieu d'un nouvel accident sur la ligne de chemin de fer. Un épais tracé couleur de sang qui s'étirait depuis King's Cross jusqu'à Edimbourg.

Chadderton se renversa dans son fauteuil en soupirant, et examina la pièce bourdonnante d'activité où travaillait l'équipe. Huit des membres étaient de sortie ce jour-là ; les dix autres se penchaient fébrilement sur des papiers, sur des écrans d'ordinateurs où apparaissaient les informations les plus récentes. Simmonds, au téléphone, parlait avec animation.

« Les paperasses s'accumulent, nous travaillons comme des forçats, mais nous n'arrivons à rien, songea Chadderton. Et le nombre de morts ne cesse d'augmenter ! » Découragé, déprimé, il céda à la colère. Là-haut, ils ne faisaient rien, ils refusaient de s'avouer la gravité de la situation. Impossible de continuer dans ces conditions ! Le gouvernement devait absolument prendre des mesures, confier le dossier au ministère de la Défense. Si les autorités persistaient à fuir devant leurs responsabilités, il menacerait de vendre la mèche. Il fallait en finir.

Il était un peu plus de six heures lorsqu'il gara sa Ford Capri devant chez lui. En remontant l'allée qui conduisait à la porte, il respira une odeur âcre et nauséabonde Quelqu'un brûlait des ordures dans le jardin... Mon Dieu ; qu'il était fatigué aujourd'hui !

Dans le salon, il ôta sa veste et sa cravate, entra dans la cuisine pour prendre une bière dans le réfrigérateur. Joyce ne serait pas de retour avant au moins une heure. Elle avait promis

de prendre la Cortina pour aller rendre visite à sa sœur ; l'insistance de son mari l'avait étonnée.

– Mais Les, tu sais bien que je n'aime pas conduire sur d'aussi longues distances...

– Je sais, ma chérie. Mais je préférerais que tu prennes la voiture.

– Par le train de King's Cross, je ne mettrais qu'une heure.

– Non, pas le train ! Pardonne-moi, ma chérie... Mais promets-moi de prendre la voiture. Je sais, cela paraît stupide... Je t'expliquerai plus tard. Je t'en prie.

Elle avait alors souri avec l'air de dire : « Toi alors ! », et ils s'étaient embrassés.

Au salon, Chadderton s'affala dans un gros fauteuil garni de coussins et se déchaussa. L'odeur écœurante de la fumée pénétrait jusque dans la maison. Lorsqu'il eut terminé sa bière, il retourna se faire un sandwich dans la cuisine. La porte du garage était grande ouverte. Il s'approcha pour la fermer. Et il s'immobilisa net à la vue de la Cortina bleue.

Il se précipita dans le garage. Non, ce n'était pas un mirage... L'odeur de brûlé était plus forte ici, étouffante, oppressante. La porte coulissante qui permettait d'accéder au jardin était entrouverte. Une fumée noirâtre flottait sur la pelouse fraîchement tondu, il entendait le crépitement des flammes.

« Mais qu'est-ce qui lui prend de faire brûler les ordures sur le gazon ? » pensa-t-il. Pris d'un terrible pressentiment, il se rua au-dehors, renversant dans sa hâte un arrosoir qui heurta le sol avec fracas.

Il aperçut alors le bidon d'essence, à côté de la pile fumante. Il se rappela le reportage qu'il avait vu à la télévision, dans lequel un moine bouddhiste, assis en tailleur au milieu d'une rue, avait frotté une allumette après s'être aspergé d'essence. Il était resté parfaitement immobile, dans la flamme orange et l'épaisse fumée noire. La forme qui brûlait sur la pelouse du jardin ressemblait à une silhouette humaine, assise, les mains sur les genoux... Un lambeau de tissu rose subsistait à la base du bûcher. En lui disant au revoir, ce matin, Joyce portait sa robe préférée, une robe rose... Et la Cortina était dans le garage.

Avec un cri angoissé, Chadderton se mit à courir. Il refusait encore de croire ce qu'il voyait. « Non, ce n'est pas possible. C'est une affreuse plaisanterie. »

Comme dans un rêve, il se vit arracher un drap pendu à la corde à linge, le jeter sur la masse fumante pour battre et étouffer les flammes. Il s'aperçut à peine que ses cheveux prenaient feu, que les manches de sa chemise s'embrasaien. Il ne ressentait aucune douleur. Il lui semblait qu'il observait la scène de loin, qu'il voyait un homme désespéré, lui-même, se débattre furieusement au milieu du brasier.

Soudain les flammes s'éteignirent, il ne resta plus qu'une forme noircie enveloppée d'une épaisse fumée. Chadderton chancela, sa chemise flambait comme une torche. « Tu brûles, se dit-il. Fais quelque chose ! » Il s'obligea à marcher jusqu'au bassin d'agrément, et s'y jeta la tête la première. Alors, debout dans l'eau glacée, sa chemise en lambeaux, il examina la forme calcinée au milieu du jardin. Et lorsqu'il distingua une main racornie où brillait un anneau d'or, il eut un haut-le-cœur et vomit longuement sur la pelouse.

– ... Je me suis mis à boire. On a jugé que ma raison était ébranlée par la mort de ma femme... et par l'excès d'alcool.

Les mains de Chadderton tremblaient.

– En un sens, je suis aussi traumatisé que vous, Davies. Mais je ne peux pas baisser les bras. Je sais que ce qui est arrivé à ma femme est plus qu'une simple coïncidence. Ces salauds ont essayé de prouver qu'elle était mentalement dérangée, que ma participation intense à l'enquête était la cause de sa dépression nerveuse.

Il serrait et desserrait les poings avec rage.

– Joyce était la personne la plus équilibrée que je connaisse. Elle ignorait tout de l'enquête, et n'avait aucune raison de se suicider... C'est comme si quelqu'un avait voulu se venger sur elle de mon rôle actif dans ces recherches... Il faut absolument que je découvre ce qui se passe dans ce train. Et peut-être pouvez-vous m'aider.

Mark buvait son whisky en silence. Il comprenait la douleur de Chadderton, il connaissait la torture...

- Je ferai tout mon possible, Chadderton, dit-il enfin.
 - Racontez-moi en détail ce que vous avez vécu depuis l'accident.
 - Eh bien, il y a surtout les rêves...
 - Les rêves ?
- Mark lui décrivit ses cauchemars.

Philip Gascoyne faisait face à sa femme et à sa fille dans le train de King's Cross à destination de Newcastle. Grace refusait de lui adresser la parole. Un embouteillage les avait retardés sur la route et, bien qu'ils fussent arrivés à la gare largement avant le départ du train, Grace continuait à bouder.

– Tout ça à cause de toi et de ton manque d'organisation, avait-elle reproché à Philip. Les vacances commencent bien !

« Quelle garce ! » Philip feuilletait rageusement les pages de son magazine. Mais il ne lisait pas. Il pensait à son travail. A Tallard, ce salopard qui depuis deux ans ne cessait de ramper aux pieds du directeur pour se faire bien voir. Il ne ratait jamais une occasion de taper sur le dos de ses collègues, et surtout de Philip dont il convoitait la place de chef comptable. Hier, Philip lui aurait envoyé son poing dans la figure avec joie.

– Alors comme ça on part en vacances, hein ? Et on laisse les autres faire tout le boulot. Ne vous inquiétez pas pour le dossier Hobson, je m'en charge...

Le dossier Hobson. Philip s'intéressait particulièrement à cette affaire pour laquelle il avait déjà abattu une somme considérable de travail. Et maintenant, Tallard se l'approprierait. De quelles manœuvres serait-il capable, quels bruits répandrait-il pour parvenir à ses fins ?

« Je suis submergé de travail en ce moment, monsieur le Directeur. Surtout avec le départ en vacances de Gascoyne... Il m'a laissé le dossier Hobson sur les bras, figurez-vous. Quel embrouillamini ! Il va falloir que je remette de l'ordre dans tous ces papiers. Je vous jure, il y a des gens... »

Grace s'était montrée intraitable : les vacances passaient avant le dossier Hobson. Elle se moquait éperdument de ce que les efforts de Philip étaient sur le point d'aboutir. Elle l'avait accusé d'égoïsme. Ne voyait-il pas combien Angelina, leur fille de neuf ans, se réjouissait à l'idée de partir en vacances à

Bamburgh ? Quel père oserait décevoir ainsi son enfant ? Ils étaient donc dans le train en route pour Newcastle. De là, un car les conduirait à Bamburgh, où deux semaines de pluie les contraindraient à contempler par la fenêtre un maudit château au bord de la mer. Car évidemment, Grace avait choisi la plus mauvaise époque de l'année !

Et Tallard, en classant l'affaire Hobson, s'attirerait les compliments qu'il méritait pour ses huit mois de travail.

Il leva les yeux de son journal. Angelina, assise près de la fenêtre, appuyait son nez contre la vitre et examinait son reflet déformé.

– Angelina, arrête !

L'enfant obtempéra avec mauvaise humeur. Sa bouche prit un pli boudeur, elle caressa sa joue que le froid de la vitre avait rosi, et ouvrit un livre d'images. Mais quelques secondes plus tard, elle recommença à s'agiter. Que les voyages en train étaient ennuyeux !

– J'ai soif, se plaignit-elle.

– Attends que j'aie fini mon journal, Angel.

– Je veux une limonade ! insista la fillette en refermant son livre d'un coup sec. Maman a dit que je pourrais en avoir une, hein maman ?

– Mais tu viens de boire, répliqua Philip entre ses dents.

Grace, que la fumée des cigarettes des deux jeunes filles installées de l'autre côté de l'allée irritait depuis le départ du train, prit part à la dispute.

– Ce que tu peux être égoïste, Philip ! déclara-t-elle sèchement. Ne vois-tu pas que cette enfant meurt de soif ?

– Très bien, Grace.

« Très bien, Grace. Petite garce. Je fonce au wagon-restaurant, Grace. Et ensuite, je me jette par la fenêtre si tu me l'ordonnes, Grace. »

– Tu as envie de quelque chose ? demanda-t-il d'un ton cassant.

Il regretta immédiatement d'avoir laissé paraître sa colère. Cela ne ferait qu'accroître la mauvaise humeur de sa femme, et envenimer la situation.

– Un café, siffla-t-elle, si ce n'est pas trop te demander.

Philip referma brusquement son magazine. Pour la première fois depuis la naissance d'Angelina, il s'aperçut de la ressemblance frappante de sa femme et de sa fille. Elles avaient les mêmes yeux, le même nez, la même moue boudeuse pour réclamer quelque chose qu'il ne pouvait pas leur apporter sur-le-champ. « Telle mère, telle fille, pensa-t-il en se levant. Elle ne tient guère de moi. »

– A tout de suite, dit-il.

Grace ne daigna même pas tourner les yeux vers lui, et Angelina se remit à lécher la vitre. En s'éloignant, Philip sentit le regard hargneux de sa femme dans son dos. Elle lui en voulait aussi de ne pas avoir réservé de places en première classe. « Les vacances commencent bien », avait-elle marmonné. Philip claqua la porte du wagon derrière lui avec une telle violence que le couple âgé assis non loin sursauta.

Tout en avançant en titubant dans l'allée, il se demanda ce qui lui valait les reproches constants de sa femme. Il avait une bonne situation, bon sang ! Chef comptable... Ils habitaient une villa, possédaient deux voitures, Angelina faisait sa scolarité dans une école privée. Il se tuait au travail pour offrir une vie facile à Grace. Femme au foyer, sans autre obligation que celle de se préparer son café le matin, de quoi se plaignait-elle ? Il lui payait même une femme de ménage !

Grace ne tiendrait pas plus d'un jour à sa place. Il fallait toujours se méfier des coups bas, des envieux qui rêvaient de vous déloger pour mettre à leur tour le pied sur l'échelle. On était obligé de jouer le même jeu, si l'on voulait rester dans la course. La loi de la jungle, quoi. Mais Philip connaissait tous les pièges, les lances acérées dissimulées au fond de trous recouverts de branchages... Les jeunes loups pouvaient venir. Il n'était pas encore né, celui qui réussirait à l'éliminer...

Grace regarda son mari s'éloigner d'un œil méprisant. Elle se souvint des débuts de leur mariage. Son bonheur avait été de courte durée : six mois plus tard, enceinte d'Angelina, elle avait compris qu'elle était victime d'une supercherie. Oui, supercherie, il n'y avait pas d'autre mot. Sa grossesse non désirée lui était immédiatement apparue comme un terrible

coup de malchance. Mariée à vingt-neuf ans, elle se retrouvait à trente forcée de renoncer à ses espoirs professionnels, d'accepter le rôle de mère et de parfaite épouse que lui imposaient Philip, sa famille et ses amis. Ils conspiraient tous contre elle. Et Philip qui lui avait suggéré de prendre un emploi à mi-temps ! Ça non ! Pas question de moisir en jouant les secrétaires. C'était tout ou rien.

Son propre corps semblait l'avoir trahie. Il hébergeait un parasite qui profitait d'elle, l'attachait à la maison par des chaînes invisibles. Peu à peu, au cours de ces longs mois, elle en était venue à haïr la vie qui se nourrissait d'elle. La semence de Philip. Il avait commencé en elle une chair qui les liait l'un à l'autre irrévocablement. Sans cet enfant, elle aurait peut-être compris plus tard qu'elle s'était trompée en l'épousant, il aurait été simple de divorcer. Mais à présent... Oh mon Dieu, comme elle le détestait.

« Un jour, peut-être, lorsque Angelina sera adulte.....

La joue pressée contre la fenêtre, Angelina observait la buée qui s'étalait sur la vitre. Le contact froid du verre lui rappelait le Noël précédent. Avec Julie, Amanda et Ralphie elle avait fait un bonhomme de neige dans le jardin d'Amanda. Que la neige était froide ! Bien plus froide que les glaçons du réfrigérateur qui collaient aux doigts. Elle aimait cette sensation glacée sur ses mains, surtout lorsqu'elle lançait des boules de neige qui explosaient comme du coton contre le manteau de Julie.

Ce jour-là, ils avaient commencé une bataille de boules de neige. Ralphie Goodman était le plus féroce. Il n'aimait pas les filles, qu'il trouvait trop peureuses. Elles ne savaient pas courir, ni jouer au football, ni lancer des objets très loin comme les garçons. Mais il jouait quand même beaucoup avec elles. Angelina avait entendu son père déclarer que le petit Goodman deviendrait « soit un véritable étalon, soit une femmelette ». Elle n'avait pas compris le sens de ces paroles. Peut-être son papa voulait-il dire que Ralphie devrait passer plus de temps à jouer au foot. Angelina était persuadée que Ralphie la préférait à Amanda, à Julie et à toutes les autres filles de la classe. Elle le voyait bien à la façon dont il la regardait parfois dans la cour de

l'école, lorsque les filles jouaient au volley-ball avec le professeur de gymnastique, Miss Samson. Elle le dépassait pourtant d'une tête. Mais après tout, maman aussi était plus grande que papa, et cela n'avait pas d'importance.

Dans un lit, ils sont de la même taille.

Cette pensée l'étonna. Elle n'en comprenait même pas la signification.

– Les filles contre les garçons ! avait crié Amanda.

Les trois filles avaient poussé des cris de joie, et la bataille désordonnée s'était changée en un bombardement dirigé contre Ralphie.

– Hé, arrêtez ! Ce n'est pas juste... avait protesté le garçon qui, à court de munitions, faiblissait sous l'assaut.

Les joues en feu, Angelina pressait la neige dans ses mains avec une excitation heureuse. Un plaisir nouveau lui chatouillait les doigts, se répandait dans son corps entier, et même... oui, entre ses jambes. Jamais elle n'avait éprouvé de sensation aussi agréable.

Obéissant à une impulsion soudaine, elle se jeta sur Ralphie. Les deux enfants roulèrent dans la neige. Angelina écrasait de tout son poids son camarade qui se débattait sous elle.

– Lève-toi, Angel ! Je ne peux plus respirer... Angel, ce n'est pas juste !

– Les filles ont gagné ! s'écria Julie.

– Lève-toi, tu m'étouffes.

– Dis-moi d'abord que tu m'aimes.

Les autres s'esclaffèrent.

– Non ! Laisse-moi !

– Si, dis-le !

– Laisse-moi, espèce de garce !

Garce. Angelina connaissait bien ce mot, pour l'avoir souvent entendu lorsque ses parents se disputaient le soir, pensant qu'elle dormait alors qu'elle écoutait, assise sur le haut de l'escalier. Elle ne l'aimait pas. D'une main, elle ramassa un peu de neige et frotta vigoureusement le visage de Ralphie qui se tortillait avec rage. Cela lui rappelait les tartes à la crème que

les clowns s'écrasaient sur le nez, à la télévision. Les piailllements de joie de ses amies redoublèrent.

– Dis que tu m'aimes, dis que tu m'aimes, répéta Angelina, ravie.

Ralphie réussit à dégager son bras. Il repoussa brusquement Angelina, la fit basculer d'un coup de genou et se jeta sur elle avec une fureur que le désir de vengeance décuplait. Son manteau était tout blanc, et sur son visage la neige ressemblait au glaçage d'un énorme gâteau d'anniversaire craquelé par endroits. Installé à califourchon sur la fillette, il la maintenait d'une main par ses longs cheveux blonds et de l'autre frottait sa bouche avec de la neige.

Angelina avait mal. Le genou de Ralphie s'était enfoncé dans son ventre, et ses lèvres brûlaient. Surtout, elle n'aimait pas les rires d'Amanda et de Julie. Elles se moquaient d'elle. Personne n'avait le droit !

Enfin, Ralphie se releva en riant. Il se pencha pour ramasser un peu de neige. Les filles l'imitèrent et la bataille reprit. Mais cette fois les projectiles convergeaient vers Angelina.

– Arrêtez ! Arrêtez !

– Ha ! Tu t'amuses moins maintenant, hein ? ricana Ralphie.

Angelina se protégeait le visage de ses bras. Elle sentait les boules de neige s'écraser contre son manteau. L'agréable chatouillement qu'elle éprouvait tout à l'heure avait disparu. Comme elle les détestait, tous ! Ralphie Goodman était l'être le plus odieux de la terre, et les autres osaient rire de son humiliation.

Bientôt les trois enfants recommencèrent à se battre entre eux. Angelina décida de se venger de Ralphie. Elle racla le sol sous la neige, ramassa un petit caillou qu'elle dissimula dans une boule bien tassée. Le projectile lancé avec force atteignit Ralphie au front. Il chancela, Julie poussa un cri à la vue du sang qui coulait sur sa tempe. Très pâle, Ralphie porta ses mains à son visage. Une tache rouge colora ses gants de laine. Il se mit à crier lui aussi, cloué sur place par la frayeur. Enfin il s'enfuit à toutes jambes vers sa maison en appelant sa mère.

« Bien fait ! pensa Angelina. Il n'a qu'à jouer plus souvent avec les garçons. »

– Ralphie ! C'était Amanda, c'était Amanda ! cria-t-elle en direction du garçon.

– Ce n'est pas vrai...

– Si. Je t'ai vue. Et je le dirai !

Amanda se mit à pleurer. Angelina, elle, était ravie.

Comme d'habitude, il y avait la queue au bar du wagon-restaurant. Appuyé contre le mur, Philip attendait son tour. Il pensait aux jeunes loups à l'affût autour de son bureau, aux pièges qui l'attendraient à son retour. Il se demanda ce que Tallard pouvait bien être en train de faire. Il s'était certainement empressé de fourrer son nez dans le dossier Hobson.

– Les vacances commencent bien, avait marmonné Grace.

L'année dernière, leur séjour à Tenerife s'était aussi très mal passé, avec des jérémades et des plaintes constantes de la part de Grace. Elle n'était jamais contente. Les voyages en avion lui donnaient mal au cœur, l'hôtel manquait de confort, il y avait trop de monde sur la plage...

– Trop de monde sur la plage ? Oh Grace, je suis désolé. J'aurais dû prévenir les autorités, pour faire annuler toutes les réservations d'hôtels !

Il avait cru que, les vacances aidant, elle se détendrait un peu. Un soir, il avait commandé une bouteille de champagne dans leur chambre, et essayé de la persuader de coucher avec lui. Elle lui avait ri au nez en le traitant de minable. A quoi bon être mari et femme si on ne faisait jamais l'amour ? Depuis la conception d'Angelina, Grace ne voulait rien entendre. Et les choses n'avaient fait qu'empirer après la naissance. D'accord, l'accouchement avait été difficile, mais elle n'était pas la première femme à vivre cette expérience. Les autres retrouvaient bien une vie sexuelle normale, non ? Elle insistait même pour qu'ils dorment dans des lits séparés. Il était un homme, bon Dieu, il avait certains besoins. Avec un boulot aussi éprouvant que le sien en plus, n'avait-il pas le droit de se soulager de temps en temps ? Mais Grace le considérait comme un moins-que-rien, un sous-homme. « Comment puis-je te

prouver que je suis un homme, si tu me l'interdis, espèce de garce ! » Pouvait-on alors lui reprocher de chercher ailleurs ce que Grace refusait de lui accorder, et de payer pour l'obtenir ?

Elle a besoin de se faire baiser une bonne fois. Qu'elle le veuille ou non.

Cette phrase s'était imposée d'elle-même à son esprit déjà échauffé. Une autre lui succéda bientôt.

Elle mérite une belle raclée pour tout ce qu'elle te fait endurer. Cette salope te doit tout, non ?

Un jeune homme le bouscula.

– Faites la queue comme tout le monde, jeta Philip d'un ton excédé.

L'homme s'exécuta en bredouillant des excuses, et Philip se replongea dans ses pensées. Il se rappelait le jour, neuf ans plus tôt, où Grace avait ressenti les premières douleurs de l'accouchement. Il était neuf heures du soir. Il regardait un feuilleton policier à la télévision ; Grace, allongée sur le divan, lisait un magazine féminin. Il n'avait pas pris garde tout d'abord aux gémissements de sa femme. Elle n'avait cessé de se plaindre depuis le début de sa grossesse. Mais lorsqu'il avait compris que « le moment était venu », il s'était dépêché de jeter quelques affaires dans une valise et de l'emmener à l'hôpital. Il n'y avait pas eu d'encombres sur la route, ça au moins elle ne pouvait pas le lui reprocher. Dans la salle de travail où il l'avait accompagnée, il était resté assis près d'elle en lui tenant la main comme promis, au milieu de l'odeur d'éther qui lui faisait tant redouter les hôpitaux. Grace lui serrait les doigts à les briser et... oh, mon Dieu, c'était horrible ! Il voulait sortir, ne plus voir, ne plus entendre...

L'accouchement s'annonçant difficile, une infirmière lui avait conseillé de quitter la pièce. Il s'était retenu de courir vers la porte. Au-dehors, les cris de Grace avaient continué à résonner dans sa tête.

Il s'était réfugié dans un bar, devant un verre de cognac. C'est alors que Trudi était arrivée. Elle qui d'ordinaire ne traînait jamais dans les pubs et recevait ses clients uniquement sur rendez-vous, avait promené sur la salle un regard de chasseresse. Visiblement les affaires marchaient mal. Elle avait

relevé ses cheveux sur le sommet de sa tête dans le style des années soixante, et portait sa minijupe verte, celle qui excitait tant Philip, avec une chaîne dorée autour de la taille. Son chandail moulant accusait les rondeurs impressionnantes de sa poitrine. Elle s'approcha de lui en souriant.

– Cela fait bien deux semaines que je ne t'ai pas vu, chéri. Tu m'es fidèle, j'espère ?

Philip lui offrit un cognac. Il se sentait déjà mieux. Elle au moins le traitait avec gentillesse. Pas comme cette salope de Grace.

Au moment où la voiture de Philip s'arrêtait devant l'appartement de Trudi, le médecin annonçait à Grace que le bébé se présentait par le siège. Quelques minutes plus tard, sur le lit, Philip relevait la minijupe de la prostituée, détachait la ceinture dorée, dénudait ses seins. Lorsqu'il entra en elle, elle se mit à geindre avec affectation :

– Oh oui... Oh oui, plus fort...

Grace observait Angelina occupée à écrire son nom sur la vitre embuée. « Tu ressembles plus à ton père qu'à moi, songeait-elle. Après tout, ce n'est pas étonnant. Tu es de lui, pas de moi. »

Elle n'oublierait jamais la douleur, à la naissance de sa fille... Une douleur dont Philip était responsable. Et les heures dans la salle de travail. « Une chambre de torture, oui ! » Elle avait suivi les cours de préparation à l'accouchement, elle savait qu'il fallait respirer profondément, et pousser. Mais elle ne s'attendait pas à une telle épouvante, à une souffrance si forte qu'elle avait crié et sangloté sous le masque à oxygène. Tandis que Philip, incapable comme à son habitude, restait assis sans rien faire.

« Tu ne peux pas m'aider, non ? avait-elle eu envie de hurler. C'est de ta faute. Fais quelque chose, j'ai trop mal... »

Des visages déformés se penchaient sur elle. Philip avait profité d'une contraction plus douloureuse que les autres pour s'éclipser. Malgré toutes ses promesses, son mari n'était même pas capable d'assister à son accouchement. Elle aurait bien dû se douter que ses belles paroles, son désir de lui montrer son

amour n'étaient qu'une supercherie supplémentaire. Mon Dieu, comme elle le détestait ! Et comme elle détestait cet être en elle !

L'infirmière la rassurait. Oui, c'était un accouchement difficile, mais ce serait bientôt terminé. Et elle serait si heureuse d'avoir un beau bébé...

– Allez-y, poussez, encore... Respirez...

Mais chaque fois, l'insupportable douleur revenait. Jamais elle n'aurait cru qu'il était possible de tant souffrir.

– Oh oui, Philip, oh oui... gémissait Trudi.

Et Philip, haletant, furieux, voyait Grace allongée sous lui. Il lui montrerait... Et il l'entendait avouer : « Oh oui, oh oui, tu avais raison. Je te demande pardon. »

Et Grace se noyait dans la douleur. C'était de sa faute. « Philip, comme je te déteste ! Si tu savais comme je te déteste... Je ne te laisserai plus jamais me toucher. »

« ... Là, tu es contente maintenant, Grace ? Ça te plaît, Grace ? »

« Mon Dieu que j'ai mal... Philip je te hais, je hais cet enfant, ce parasite que tu as déposé en moi. Je te hais pour ce que tu as fait de ma vie... »

« ... Je vais jouir... jouir... jouir dans cette pute. Oui c'est ça, je te baise, ma petite pute... »

« ... Salaud, Philip... »

« ... Si seulement je pouvais m'endormir... Dormir, et oublier... »

« ... Salaud, salaud, salaud, salaud, salaud... »

– Oh, Mrs. Gascoyne ! C'est une fille ! Regardez-moi ce ravissant petit bébé...

Et l'Etre qui se déplaçait sur la voie ferrée comprit que sa longue attente serait récompensée. Qu'une telle union, cimentée par une haine si pure, atteignait à une rare perfection. Le Banquet serait savoureux. L'heure était proche...

Angelina écoutait le bruit des roues sur les rails. C'était un rythme régulier, apaisant, une mélodie qu'il lui semblait connaître depuis toujours. Comme une berceuse chantée dans

une langue étrangère. Car il y avait des mots, elle en était certaine. Elle ne les comprenait pas mais, si elle écoutait attentivement, tout deviendrait clair, elle saurait ce que le train lui murmurait.

Son père posa une limonade sur la tablette devant elle. Il avait oublié le café, et maman était furieuse. Mais Angelina, fascinée par le joli bruit du train, ne remarqua pas le regard étrange qui brillait dans les yeux de son papa. Il demanda à maman de le rejoindre au bout du wagon. Il avait quelque chose de très important à lui dire.

– Assieds-toi, ne sois pas stupide, ordonna maman.

Mais papa insista. Gênée par les regards qui convergeaient vers elle et furieuse d'être dérangée, maman se leva.

– J'espère pour toi que c'est vraiment important, siffla-t-elle entre ses dents.

– Angelina chérie, sois sage et bois ta limonade, dit papa. Nous en avons pour une minute.

Angelina n'avait plus envie de sa limonade. Elle l'avait réclamée uniquement pour se venger de la remarque cassante de son père. Elle ne chercha même pas à poser de questions sur le secret qu'il jugeait si important. Elle voulait rester là, bien tranquillement, et écouter la chanson du train. Car elle était convaincue que le train lui parlait, qu'il lui suffirait d'écouter avec attention pour comprendre les mots. Et que ceux-ci lui plairaient.

Grace suivit Philip à contrecœur. Elle avait conscience des regards posés sur eux, des sourires entendus qu'échangeaient les voyageurs témoins de leur dispute. « Mais qu'est-ce qui lui prend ? » se demandait-elle. Parvenu au bout du wagon, Philip s'effaça pour laisser passer sa femme. Un sourire parfaitement imbécile s'étalait sur son visage. Grace, mal à l'aise soudain, vit briller dans ses yeux une méchanceté sournoise.

Elle franchit la porte d'un pas résolu et se retourna, poings sur les hanches. Philip souriait toujours de son air idiot.

– Enfin, Philip ! Qu'y a-t-il ?

Il posa un doigt sur ses lèvres et jeta un coup d'œil vers la porte des toilettes qui indiquait « occupé ». Grace contrôlait à grand-peine sa colère.

– Cesse de sourire bêtement, et explique-moi ce qui se passe...

La porte des toilettes s'ouvrit, livrant passage à un vieil homme qui parut embarrassé de se trouver nez à nez avec eux. Grace ravalà les injures qu'elle s'apprêtait à déverser sur Philip, et attendit que l'homme s'éloigne.

– Vas-tu enfin.... commença-t-elle.

Souriant toujours, Philip l'attrapa par le bras et la poussa brutalement dans les toilettes. Il entra à sa suite, verrouilla la porte. Le bruit du train emplissait la cabine exiguë. Furieuse, Grace se retourna, décidée à frapper le visage de son imbécile de mari. Mais Philip la plaqua durement contre le mur.

– Philip ! s'écria-t-elle avec une rage que la douleur avivait.

Pour la première fois, elle prit conscience de sa force. Immobilisée, la bouche fermée par la main de Philip dont les yeux étincelants, étrangement fixes, s'approchaient de son visage, elle s'alarmea. « Il est devenu fou ! »

Philip s'attaquait maintenant aux boutons de sa jupe. Grace tentait de le repousser de son bras libre, en vain. La jupe glissa sur ses genoux. Philip abaissa sa culotte avec violence.

« Mon Dieu, il va me violer. Mon propre mari va me violer !

Philip ouvrit son pantalon avec un grognement d'animal. Grace ne voyait que ses yeux noirs et glacés. Elle sursauta lorsqu'il entra brutalement en elle, essaya de mordre la paume moite qui l'empêchait de crier. Mais Philip l'écrasait contre le mur de ses violents coups de bâlier.

Et avec lui entra ce qui le possédait. Ce n'était plus un viol. Grace noua ses bras autour du cou de Philip, se serra contre lui ; Philip retira sa main, devenue inutile, de la bouche de Grace. Ils s'unissaient maintenant avec une joie frénétique, dans un accouplement sauvage qui mettait fin à dix ans de frustration. Ils goûtaient avidement un plaisir pur, brut et égoïste qui les grisait, les annihilait. Ils jouirent ensemble, comme dans les magazines que dévorait Grace. Et leur jouissance fut comme l'éclosion d'une fleur d'un beau violet sombre qui déployait ses

pétales dans leurs veines et confondait leurs deux êtres en une seule chair embrasée. C'était un morceau du fruit défendu. Un plaisir orgiaque dans lequel il leur semblait voir se dessiner leur destin, l'accomplissement de leurs désirs les plus profonds. Mais c'était tout sauf un acte d'amour.

Lorsque la femme à l'air pincé et son mari renfrogné revinrent s'asseoir, les deux jeunes filles de l'autre côté de l'allée levèrent les yeux de leur jeu de mahjong. Ah, la dispute familiale allait recommencer ! Mais leurs espoirs furent bientôt déçus : deux larges sourires béats indiquaient que la conversation « entre adultes » avait ramené le calme et le bonheur. Le couple se donnait la main, assis en face de la petite fille. Et ils se regardaient comme s'ils partageaient un mystérieux secret.

Philip et Grace observaient Angelina qui chantonnait distraitemment, les yeux perdus dans le vague. Une chanson qui semblait suivre le rythme des roues sur les rails.

La fillette sourit, abandonnant son air rêveur. Elle connaissait l'air maintenant, elle comprenait les paroles. Sans cesser de fredonner, elle avança ses mains sur la table qui la séparait de ses parents. Ils se penchèrent en avant, et saisirent chacun une petite main blanche. Ainsi, tous les trois se donnant la main dans le train qui filait vers Newcastle, ils se regardaient dans les yeux. Et ils souriaient.

Angelina était le fruit de leurs entrailles, après tout.

Ils ne formaient qu'une seule et même chair maintenant.

Aynsley se blottissait dans le recoin le plus sombre d'un ancien wagon abandonné sur une voie de garage. Dans le lointain, il entendait le bourdonnement confus de la gare. Mais dans cet endroit isolé où les mauvaises herbes envahissaient les rails désaffectés, il n'y avait pas la moindre agitation.

Il était accroupi parmi les détritus et les odeurs d'essence. La manche déchirée de son costume pendait lamentablement. Des traces de griffes marquaient ses joues et ses tempes, et quelques gouttes de sang coagulé perlaient à la racine de ses cheveux. Il était assis dans une flaue d'huile, son pantalon était imprégné du liquide visqueux, mais il ne bougeait pas. Il n'avait pas bougé depuis quinze heures : il n'osait pas, il attendait les ordres de la Voix. Après la fuite précipitée qui l'avait conduit, terrifié, à la gare des marchandises, il savait qu'il était inutile de chercher à s'échapper. Il devait obéir à la Voix. C'était elle qui l'avait amené ici, dans son domaine.

Recroqueillé sur lui-même, il s'obligeait à garder l'immobilité la plus complète. Car tels étaient les ordres reçus. Il se souvint d'un jour, à l'école, où l'instituteur fatigué du vacarme qui régnait dans la classe avait prié les élèves de se taire pendant cinq minutes, pour voir s'ils en étaient capables. Tous avaient respecté le silence, parfaitement immobiles devant leurs pupitres. Sa docilité était bien plus grande encore aujourd'hui : il ne tressaillit même pas lorsqu'un rat lui passa sur la jambe. La Voix serait contente de lui.

La lumière du soleil couchant traversait les lattes du wagon, de plus en plus oblique à mesure que le temps s'écoulait. Depuis le matin, il surveillait avec angoisse la lente descente des rayons sur la paroi du wagon. Ils n'étaient plus qu'à un mètre de sa tête maintenant. La Voix lui avait ordonné de demeurer dans l'obscurité, et de ne pas bouger. Comment pouvait-il se

conformer à ses deux injonctions contradictoires ? La Voix le punirait...

Dans son affolement, il se mit à gémir doucement en jetant des regards apeurés autour de lui. Soudain il trouva la solution. Il ferma les yeux de toutes ses forces. Il pouvait se cacher dans son esprit, sans bouger. Des images défilèrent. Un homme et une femme marchaient sur une plage, avec un petit chien blanc qui bondissait devant eux. L'homme lançait un bout de bois, et le chien filait aussitôt, soulevant de légers nuages de sable dans sa course. Aynsley, car c'était lui, mais plus jeune, souriait à sa femme et elle lui rendait son sourire.

Ils atteignirent une bande de rochers couverts d'algues entre lesquels étaient retenues des flaques d'eau de mer. La femme soulevait des cailloux avec un bâton.

– Viens voir, Charles ! s'exclama-t-elle. Vite ! Oh zut, il s'est glissé dans un trou...

L'homme s'approcha, prit le bâton, et l'enfonça sous la pierre, appuyant sur l'extrémité comme sur un levier. Sa compagne se mit à rire.

– Attention, chéri ! Tu risques de déloger un monstre dix fois plus gros que toi !

Soudain elle poussa un cri effrayé.

– Oh mon Dieu, Charles ! Quelle horreur !

L'homme laissa tomber le bâton ; une expression de dégoût se peignit sur ses traits, et il dut retenir par son collier le chien qui aboyait furieusement.

On trouvait parfois des choses horribles sous les pierres...

... Horribles... Sous les pierres...

... Il avait retourné une pierre...

... Il avait questionné Mark. Et Mark lui avait ouvert son esprit. Et c'était comme s'il avait soulevé une grosse pierre dans une flaue d'eau verte et visqueuse... délogé ce qui s'y cachait depuis longtemps... Un monstre était sorti, et... Non, non, non...

Aynsley plaça ses poings sur ses yeux pour oblitérer le souvenir. Il pleurait silencieusement, terrifié à l'idée d'être surpris en train d'évoquer cette image. Le châtiment serait effroyable. Il sentait ses yeux sous ses doigts, ronds et durs comme deux grains de raisin. Il appuya très fort, repoussa la

vision dans un coin reculé de son cerveau. Lorsque le vide se fut rétabli dans son esprit, il retira ses mains. Il s'aperçut alors qu'elles serraient un objet : la cassette contenant l'enregistrement de la séance d'hypnose. Que désirait la Voix ? Il détruirait la bande, s'il le fallait. Il l'avalerait. Oui, il l'avalerait et personne ne saurait jamais...

Quelque chose remua dans l'ombre. Il était certain d'avoir entendu du bruit. Un frottement, un souffle... Il ouvrit tout grands les yeux pour scruter avec anxiété le wagon obscur. La lumière n'était plus qu'à vingt centimètres de sa tête maintenant. Dès qu'il referma les paupières, le bruit se fit entendre de nouveau. Cela ressemblait à un battement d'ailes, distant d'abord, puis de plus en plus proche. Quelque chose volait vers lui. Non, c'était en lui, dans l'espace noir qui tremblait derrière ses paupières.

Il se rencontra dans l'obscurité, serrant la cassette dans ses mains jointes en un geste de prière. Et il y eut comme un grand vent, un tourbillon d'yeux et de griffes. Il se mit à crier intérieurement : « Je n'ai pas bougé... Je suis resté ici, dans l'obscurité, comme vous me l'avez ordonné... Personne ne m'a vu. Je vous obéirai en tout... La cassette, que dois-je faire de la cassette ? »

L'être aux immenses ailes était arrivé. Il avait rejoint dans le wagon l'homme recroqueillé sur lui-même qui gémissait, pleurait et riait en même temps. Le monstre envahissait son esprit, il en devenait la substance même. Aynsley le sentait sur sa peau, fouillant ses pores comme une multitude de serpents grouillants. Des milliers d'yeux plongeaient au plus profond de lui-même, des yeux qui voyaient sa peur. Il comprit alors : cette chose monstrueuse se nourrissait de sa peur, elle puisait ses forces dans les fibres de son être...

Épouvanté, il attendait qu'elle ait terminé, et qu'elle lui communique ses instructions. Il revivait sa terreur, dans son cabinet, sa tentative désespérée de prendre la fuite. Comment pouvait-il échapper à son propre esprit ? Les yeux fermés, il attendait. Les serpents se déversaient derrière ses paupières, se repaissaient de son cerveau. Et puis il en venait d'autres... Au milieu de ce tumulte, il aperçut l'homme de la plage qui le

regardait. La vision disparut dans la masse fourmillante de plus en plus épaisse. Mais Aynsley avait eu le temps d'entendre une voix suppliante.

Cherche la vérité. Tu es capable de percer le secret... Je t'en conjure, pendant qu'il est encore temps ! Cherche, tu n'es plus très loin...

Oui, cet homme jeune, cet autre lui-même avait raison. La vérité n'était pas loin. Il n'y avait qu'à interroger la Voix. La Voix savait tout.

Il n'eut pas besoin de demander. De lui-même, il parvint à sonder les profondeurs de son esprit. Et le visage du mystérieux intrus qui le dévorait lui apparut.

« Oh, mon Dieu, c'est affreux, affreux... »

Aynsley perdait l'équilibre, il basculait et tombait, tombait vers ce qui montait à sa rencontre. Il avait désobéi. Pour la deuxième fois, il avait pénétré dans le domaine interdit. Il serait puni. Mais ensuite, il ne formerait plus qu'un avec la Voix. Et tout ne serait qu'harmonie.

Tandis que les ténèbres entraînaient Aynsley sur leurs ailes de velours, sa raison, déchiquetée par des mâchoires avides, sombra dans un abîme sans fond. La Voix agirait à travers lui maintenant. Il savait ce qu'il devait faire.

Eric Morpeth ne se sentait pas dans son assiette. Il n'aurait pas dû venir travailler aujourd'hui. Depuis un mois, il ne cessait de répéter à ses collègues qu'il avait besoin de vacances. Il ne leur décrivait pas la nature de sa fatigue, il ne leur parlait pas de ses hallucinations. Oh non, ils le traiteraient de fou. Il était surmené, voilà tout. Mais allez donc essayer de leur faire comprendre !

Tout avait commencé le jour où il avait chassé la vieille clocharde endormie sur un banc. Une soûlarde au cerveau complètement imbibé de vin. Il n'avait fait que son travail pourtant, mais il le regrettait à présent. Il aurait mieux fait de la laisser dormir, quelqu'un d'autre se serait bien chargé de la faire déguerpir. Car il avait la conviction que sa mort était à l'origine de ses ennuis.

Bien sûr, tout le monde était au courant de l'accident. Stan Gibbings, l'employé qui conduisait le train cette nuit-là, le lui avait raconté en détail. Il n'aimait pas beaucoup en parler, mais quelques verres de bière lui avaient délié la langue un soir, dans le bar en face de la gare.

– ... Je n'en revenais pas. C'était comme dans un rêve, quand tout se passe au ralenti. Mais je ne pouvais rien faire, pas vrai ? Pas à cette vitesse. Je roulais bien à cent soixante quand je l'ai aperçue. J'ai tiré sur la sonnette d'alarme, tellement fort que j'ai failli me décrocher l'épaule. Elle, elle n'entendait rien. Elle restait plantée là, en plein milieu de la voie, en agitant les bras comme si elle essayait de garder son équilibre. Et... je ne l'oublierai jamais... Elle regardait les rails, on aurait dit qu'elle était terrifiée par ce qu'elle voyait. Elle n'avait même pas remarqué que le train approchait, je crois...

Bien qu'il eût été impossible d'identifier le corps, Eric avait su immédiatement qu'il s'agissait de la clocharde. On n'avait retrouvé aucune pièce d'identité parmi les haillons sanglants et

éparpillés. Un bras seulement avait été découvert, fiché entre les rails. Tout le reste n'était plus qu'une large tache à l'avant du train, et un tas de vieux chiffons dans les hautes herbes du talus. Cette soûlarde s'était aventurée en titubant sur la voie, sans voir le rapide qui approchait. Eric avait caché à tout le monde qu'il connaissait la vieille Martha, qu'elle traînait dans la gare depuis des années. Mais il était persuadé que tous ses ennuis avaient commencé juste après sa mort.

Il terminait sa journée. Demain il ne viendrait pas travailler. Il avait vraiment besoin de se reposer. Toujours vêtu de son uniforme, sa musette à l'épaule, il quitta la gare. Il rentrerait chez lui à pied, l'air lui ferait du bien. Lucy lui préparerait un thé, il piquerait un petit roupillon devant la télé, et puis il irait boire quelques bières au pub. Il ferait la grasse matinée demain. Lucy téléphonerait pour annoncer qu'il était malade...

Le lendemain de la mort de la vieille clocharde, Eric avait vu son ancien professeur de lycée, assis sur un banc au milieu de la gare. Mr. Jacks était mort depuis vingt ans. Mais c'était lui pourtant, il n'y avait aucun doute, et il le regardait avec un sourire méchant. Cet homme, un sadique qui prenait un plaisir particulier à torturer le jeune Eric, l'avait terrifié tout au long de sa scolarité. Il n'avait pas changé.

Morpeth, mon garçon ! Tu ferais mieux de moins bavarder, et de travailler plus !

Je ne bavardais pas, Monsieur.

Et insolent, avec ça ! Va me chercher le fouet, mon garçon. On dirait que c'est le seul moyen de t'apprendre la discipline.

Ce jour-là, tandis qu'il poinçonnait les billets devant les quais, Eric avait examiné du coin de l'œil la silhouette assise très droite, les longues mains maigres et blanches posées sur les genoux. Et les lèvres qui remuaient dans sa direction, et articulaient, lentement, leur message.

Va me chercher le fouet, mon garçon.

Une cohue s'était formée avec l'arrivée d'un train à la voie 8. Lorsque Eric eut contrôlé le dernier voyageur et qu'il releva les yeux, le banc était inoccupé. Mr. Jacks avait disparu.

C'était la troisième fois qu'Eric apercevait, ou *croyait* apercevoir son ancien professeur. La première fois, alors qu'il se

dirigeait vers le quai 9, il aurait juré le voir, debout, les bras croisés comme lorsqu'il attendait devant la porte de la classe. Une silhouette longue et d'une maigreur cadavérique, dont les mains semblaient d'une taille démesurée par rapport à son corps. Il avait aussitôt détourné les yeux de l'apparition vaguement éclairée par la lumière grise qui tombait du toit de la gare. Mais, sentant encore posé sur lui le regard implacable du revenant, il avait fait demi-tour. « Je deviens toqué, s'était-il dit. Aussi toqué que ce type qui vient tous les jours arpenter le hall de la gare et qui regarde autour de lui d'un air effrayé. »

La deuxième fois... Celle-là c'était la pire. Mon Dieu, quelle horreur ! C'est depuis ce jour-là qu'il était convaincu d'être victime de surmenage. A midi et demi, au bout du quai 9, il se dirigeait vers la rampe d'accès conduisant à la sortie. Tadger et Davey Robbins l'attendaient sans doute déjà, pour aller prendre un sandwich et une bière au pub d'en face. Il mourait de soif.

Il avançait tranquillement sur le quai, admirant une jolie femme en robe rouge qui venait dans sa direction. « Regardez-moi cette démarche d'aristocrate ! Et ce corps, bon Dieu ! Celle-là, je parie qu'on peut à peine la tenir, quand elle se déchaîne entre les draps... » Il s'était retourné sur son passage.

Soudain, quelque chose l'avait saisi à la cheville. Une main osseuse et munie de griffes. Il s'était étalé de tout son long sur le bitume, sans même avoir le temps de retirer ses mains de ses poches. Il avait tout de même eu le réflexe de tourner la tête pour éviter de se casser le nez. Et là, à quelques centimètres de ses yeux, un visage avait surgi, dépassant à peine le bord du quai. Un sourire grimaçant qu'il ne connaissait que trop bien.

Je t'y prends, à avoir des pensées lubriques. Va me chercher le fouet, mon garçon, puisque c'est le seul moyen de t'apprendre les bonnes manières.

Avec une agilité surprenante chez ce petit homme rondelet, Eric avait bondi sur ses pieds et filé en courant, au grand étonnement des voyageurs qui se précipitaient pour l'aider. Il avait bredouillé des mots inintelligibles. Quelques mètres plus loin, il avait jeté un regard par-dessus son épaule : le visage grimaçant avait disparu. Et personne d'autre que lui ne l'avait vu, personne n'avait entendu les mots soufflés à son oreille.

Il s'était alors enfui sans se retourner. Sur la passerelle qui enjambait les voies, il haletait, la main crispée sur sa poitrine, sous les yeux ébahis des témoins. Et pendant le déjeuner, Tadger et Davey Robbins s'étaient poussés du coude : ce vieux Morpeth devenait alcoolique...

« Du repos, c'est tout ce dont j'ai besoin, se répétait Eric en longeant la voie ferrée qui s'éloignait du centre de la ville. Et de l'exercice. » Il se laissait vraiment aller depuis quelques années. Peut-être ferait-il bien de se remettre au football. Il était fameux joueur dans le temps.

Il approchait de chez lui. Encore trois cents mètres, après la brèche dans le mur qui bordait le talus. Il se remémorait ses anciens matches, l'excitation de la victoire, sa joie lorsqu'il marquait un but et qu'il courait vers ses coéquipiers...

Bavarde moins, et travaille plus, dit une voix de l'autre côté du mur. Eric s'arrêta net, paralysé par une peur qui répandait un fluide glacé dans ses membres. *Tu mérites le fouet mon garçon*. Une silhouette familière et terrifiante se tenait debout dans les hautes herbes du talus.

« Mon Dieu, qu'il est grand ! » Eric se croyait revenu dans la salle de classe, petit écolier grassouillet qui tremblait devant la colère d'un demi-dieu vengeur. Il demeura figé, hypnotisé par l'abominable forme grimaçante qui approchait de lui. Deux mains blanches et squelettiques se tendaient vers son cou. Le visage déformé de Mr. Jacks, le rictus qui entrouvrait ses lèvres avaient perdu tout aspect humain. Il n'y avait plus que deux yeux méchants, brillants comme deux billes vertes, et une rangée de dents étincelantes.

Oui, le fouet, mon garçon, le fouet.

Le visage au front barré de deux épais sourcils noirs qui se penchait sur lui obstruait le ciel. Il s'en échappait une écœurante odeur de tabac, celle qui flottait toujours dans la salle de classe et donnait mal à la tête au jeune garçon. Un goût de sang emplissait la bouche d'Eric qui, dans sa frayeur, s'était mordu la langue. Une peur panique lui tordait les entrailles. Les mains avaient entouré son cou et serraient, serraient. Il sentit que ses yeux lui sortaient des orbites, il était sur le point de s'évanouir. Il eut conscience d'être porté, traîné de l'autre côté

du mur, sur l'herbe glissante du talus. Etendu sur le sol, il se mit à gémir doucement. La silhouette sombre de Mr. Jacks éclipsait le soleil, deux jambes démesurément longues s'étiraient jusqu'au ciel, et, dans cette vision déformée, un fouet rigide et noir dont l'extrémité brillait comme la pointe d'un couteau s'éleva. Le visage menaçant s'approcha encore, s'élargit jusqu'à occuper le ciel tout entier. Eric ouvrit la bouche pour crier.

Le visage du revenant s'abattit sur lui. Tout devint noir. Une douleur cuisante lui déchirait la gorge. Une douleur si forte qu'elle déferlait en vagues pourpres devant ses yeux, et qu'elle lui arracha enfin le cri qui s'enflait en lui. Il hurla, hurla, hurla. Mais son cri ne franchissait pas les limites de son esprit. Et Eric mourut sans proférer un son.

Aynsley se redressa, arracha la barre de fer enfoncee dans la gorge du contrôleur. Le Maître serait content.

Viens, avait ordonné le Maître. Et Aynsley, quittant le wagon abandonné, le refuge, avait suivi le battement d'ailes le long de la voie ferrée. La nuit tombait. Avançant parmi les ombres, sans aucune notion du temps, il ne pensait qu'à obéir à Celui qui le guidait vers sa destination. Une envolée noire et soudaine lui indiqua le talus. Il grimpa la pente à quatre pattes, s'accrochant aux hautes herbes pour ne pas glisser. Parvenu au sommet, il s'arrêta près du mur dans lequel s'ouvrait une brèche.

Regarde, dit le Maître. Et Aynsley arracha une barre à la palissade de fer rouillé. Puis, tapi dans les hautes herbes, il écouta les instructions.

Attends, dit le Maître. Et Aynsley avait attendu, en silence, longtemps. Comme dans le wagon. Lorsque l'Elu était arrivé, il l'avait tué ainsi que le lui avait ordonné le Maître. Et le Banquet de la peur avait été succulent.

Aynsley se laissa tomber près du cadavre, les jambes croisées. Il inclina la tête comme un enfant docile qui attend de recevoir d'autres directives. Ou comme une marionnette aux fils coupés. Il avait obéi, et il obéirait encore à la Voix, à son seul et unique Maître. Il ne désirait rien d'autre que de se soumettre à sa volonté.

Bien, dit le Maître. *Le Banquet était bon. L'Heure de ma Venue est proche maintenant, grâce aux trois que j'ai choisis. Mes Catalyseurs. Mais il me faut d'abord goûter Celui qui, par deux fois déjà, m'a échappé.*

Aynsley secoua vigoureusement la tête en signe d'acquiescement. *Va*, ordonna le Maître. L'écho de sa voix puissante résonna dans les oreilles d'Aynsley. Il se leva en chancelant. Un grand battement d'ailes passa devant ses yeux

lorsqu'il tourna la tête vers la voie ferrée. Soudain il comprit : dans les rails vivait et palpait une force qu'il était le seul à voir. Les rails lui montreraient la direction. Et lorsqu'ils ne pourraient pas aller plus loin, les ailes le guideraient. Vers son devoir. Et le Banquet serait délicieux.

– Davies... marmonna-t-il en redescendant le talus.

Son pied se prit dans une racine. Il dévala la pente jusqu'à la voie ferrée. Là, à plat ventre, il approcha son visage des rails. Oui, ils étaient vivants. Un flux battait dans ces artères de métal, la vie d'un être infiniment puissant. Aynsley agrippa le rail à deux mains pour laisser la force couler en lui.

Par là... Va...

Il se mit à rire. C'était un ricanement caverneux, une convulsion qui n'avait rien d'humain. Il se releva et disparut dans l'ombre.

« Davies... »

Mark parlait depuis plus d'une heure.

Le soleil se noyait à l'horizon et une lueur rougeoyante teintait les murs de la pièce. Les cris des hirondelles qui tournoyaient contre le ciel assombri dominaient le grondement sourd des voitures, à l'heure où chacun rentre chez soi.

Chadderton écoutait, un doigt appuyé contre la tempe. Sur la table, la bouteille de whisky était presque vide, mais il ne ressentait pas les effets de l'alcool. Depuis ces derniers mois, il lui fallait ingurgiter des quantités autrement plus importantes pour décoller de la réalité. A mesure que Davies s'ouvrait à lui, le flot de ses paroles, le récit détaillé de ses rêves confirmaient Chadderton dans son opinion.

Davies était malade.

Tous ces cauchemars présentaient les mêmes éléments : pierres levées, sculptures préhistoriques, chambres mortuaires, sacrifices. Autant de produits d'un esprit dérangé. Il était clair que Davies perdait pied. S'agissait-il de troubles mentaux résultant de son accident ? Ou bien, et dans ce cas l'affaire était d'une importance capitale, souffrait-il de la « maladie » contractée par toutes les autres victimes du train de King's Cross ? Davies, lui, était en vie. Et bien que l'enquête ait été retirée à Chadderton, on l'écouteraient s'il apportait une preuve tangible. L'équipe avait commis une grossière erreur en abandonnant le dossier Davies, sous prétexte que son amnésie en faisait un témoin inutilisable. Au contraire, on aurait dû le soumettre à des examens intensifs, dès sa sortie du coma. Au diable les restrictions financières et le manque d'effectifs. Et les médias qu'il fallait à tout prix maintenir dans l'ignorance. Le psychiatre de Davies – comment s'appelait-il déjà ? Ah oui, Aynsley – aurait dû être mis au courant de l'enquête.

Davies avait peut-être attrapé ce « virus mental », cet étrange syndrome, au contact de son meurtrier. Le virus aurait-

il mûri pendant son coma, pour ne laisser à son réveil qu'une simple lésion, une cicatrice psychique ? Peut-être... Tout n'était qu'hypothèses. En tout cas, il fallait absolument persuader Davies de consulter des spécialistes.

Mark racontait un autre rêve. Encore des pierres levées, et la vision saisissante d'une jeune fille aux lèvres cousues. Chadderton se souvint de l'horreur dont lui-même avait été témoin... Il remplit son verre de whisky, le vida d'un trait, et caressa pensivement la cicatrice qu'il gardait au bras.

Mark relatait maintenant une poursuite cauchemardesque, dans un site antique érigé au bord d'un fleuve. Un être mystérieux l'avait rattrapé...

– Oh, mon Dieu... souffla-t-il.

Il se tut. Son visage était d'une pâleur mortelle.

– Qu'y a-t-il ?

– Je me suis réveillé, je suis allé dans la salle de bains. C'est alors que j'ai entendu ma fille gémir dans son sommeil. Je l'ai réveillée, et elle m'a raconté que Robbie venait souvent la voir. Elle savait qu'il était mort, qu'il obéissait à l'Homme du Train Fantôme...

– Vous avez dû en faire mention devant elle. Les enfants sont très impressionnables.

– Non ! coupa Mark avec véhémence. Vous ne comprenez donc pas ? Je n'ai jamais parlé à ma fille, ni à ma femme, de ce rêve-là. Mais Helen rêvait de Robbie ! Bon sang, comment est-ce...

Il se passa la main dans les cheveux.

– Si mes hallucinations sont les symptômes d'une affection mentale inconnue, celle-ci peut être contagieuse, n'est-ce pas ? Si Helen l'avait attrapée, à cause de moi...

– Calmez-vous...

– Chadderton, il faut que vous me rameniez chez moi. J'ai un affreux pressentiment.

– Vous m'avez promis de m'aider dans mes recherches.

– Oui, mais d'abord il faut absolument que je rentre chez moi.

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

– Jo doit s'inquiéter. J'ai été absent toute la journée.

– Acceptez-vous de vous soumettre à des examens médicaux approfondis ?

– Oui, oui, tout ce que vous voudrez. Mais pour l'amour du ciel, ramenez-moi chez moi !

– Bien.

Mark enfilait déjà sa veste. Chadderton termina tranquillement son verre.

– Inutile d'avertir votre femme, ajouta-t-il.

L'idée lui vint tout à coup que, s'il s'agissait d'une maladie contagieuse, il se trouvait lui-même en danger. Il avait soutenu Mark contre lui, l'avait ramené en voiture dans sa chambre d'hôtel où ils venaient de passer plusieurs heures l'un en face de l'autre. Mais il s'en moquait éperdument. Il était déjà mort depuis longtemps...

– Nous vous mettrons en observation surveillée, reprit-il. Le plus tôt sera le mieux. Ne vous inquiétez pas, je m'occuperai aussi de faire examiner votre femme et votre gosse.

– Vous ?

– Oui, enfin, l'équipe. Encore un peu ? demanda-t-il en désignant le verre vide de Mark.

– Non merci. Je vous en prie, dépêchons-nous. Je suis terriblement inquiet...

Chadderton mit son manteau, se dirigea vers la porte. Avant d'ouvrir, il dévisagea Mark d'un air hostile. « D'accord, l'ami, je te ramène. Mais ensuite, nous partons pour Londres tous les deux. Même si je dois t'y obliger en te collant un flingue contre la tempe. »

Joanne ne pouvait plus attendre. Elle chercha le numéro du Dr Aynsley dans le petit carnet près du téléphone, décrocha le combiné. Depuis le salon lui parvenaient les paroles du dessin animé qu'Helen, assise sur le tapis, regardait au magnétoscope.

- Le cabinet du Dr Aynsley, j'écoute ? répondit une voix.
- Bonjour, c'est Mrs. Davies à l'appareil. Savez-vous si le Dr Aynsley a reçu mon mari aujourd'hui ?
- Le Dr Aynsley n'est pas venu de la journée. Mais je peux vérifier son carnet de rendez-vous, si vous voulez,...
- Oui, s'il vous plaît.

Joanne patienta, de plus en plus inquiète. Le visage de Mark la hantait depuis le matin, sa pâleur, la détresse qui se lisait dans ses yeux. Le découragement l'avait envahie. Combien de temps tiendrait-elle encore ? Cette question revenait de plus en plus souvent. Chaque fois, elle refusait d'y répondre. Mark avait besoin d'elle, maintenant plus que jamais. Et elle aussi avait besoin de lui. « Je sais ce que je dois faire », avait-il déclaré. Il avait alors quitté la maison, sans aucune explication. Il était près de quatre heures et demie, et Joanne se reprochait de l'avoir laissé partir dans un tel état.

- Allô ? Mrs. Davies ?
- Oui.

Le cœur de Joanne cognait dans sa poitrine.

- Mr. Davies n'avait pas rendez-vous aujourd'hui.
- Ah bon, je croyais...
- Sa prochaine visite est prévue pour mercredi prochain, à dix heures. J'espère que ce n'est pas urgent. Le Dr Aynsley n'a pas encore téléphoné, et nous n'avons aucun moyen de le joindre. Nous sommes assez perturbés ici... Il y a eu un cambriolage la nuit dernière et...

- Non, ce n'est pas grave. Merci.

En reposant le combiné, Joanne eut une idée subite. La gare. Il était sans doute retourné à la gare. Elle verrouilla la porte de la cuisine, et entra dans le salon où Helen regardait l'écran, fascinée par les gesticulations de Donald Duck sur le toit d'un train lancé à toute vitesse.

- Viens, chérie, nous allons faire un petit tour en voiture.
- Où allons-nous ? demanda l'enfant.
- A la gare.
- Pour chercher papa ?
- Oui.

La fillette éteignit la télévision, se leva, et courut prendre son manteau dans le vestibule. L'émotion serra la gorge de Joanne lorsqu'elle la vit grimper sur une chaise pour atteindre la patère.

– Pourquoi papa est-il à la gare ? interrogea Helen en serrant sa poupée, Looby-Lu, contre elle.

Joanne donna un tour de clé à la porte d'entrée.

« Je ne sais pas, ma chérie, pensa-t-elle. Mais nous devons l'aider. »

– Il a pris le train ce matin, répondit-elle, et je crois qu'il comptait sur nous pour aller l'accueillir.

La voiture était garée le long de la haie, dans l'allée. Tout était si paisible, ce soir. Dans ce quartier loin du centre de la ville, les maisons s'entouraient de grands jardins et de prés verdoyants. La voisine la plus proche des Davies, Mrs. Frederickson, habitait à cinq cents mètres de chez eux, de l'autre côté d'une petite colline.

Joanne se demanda quelle serait sa réaction si elle trouvait Mark assis sur un banc dans le hall de la gare, ou devant une tasse de café au buffet. Essayerait-elle de le réconforter ? Ou bien le mettrait-elle devant un ultimatum ?

Et s'il n'était pas à la gare ? S'il ne rentrait pas à la maison cette nuit, ni le jour suivant ? Comment pourrait-elle le retrouver ? Non... Il y serait. Elle s'accrocha à cet espoir.

– Helen, me promets-tu d'être sage ? Sinon je serai obligée d'attacher la ceinture de sécurité.

– Oui maman.

L'enfant monta à l'arrière, installa confortablement sa poupée à côté d'elle et lui croisa les bras. Après avoir actionné les essuie-glaces pour nettoyer le pare-brise, Joanne démarra. Elle fit marche arrière sur le gravier, surveillant derrière elle les deux piliers qui se dressaient au bout de l'allée. Un jour, elle avait mal évalué la distance, et elle avait éraflé l'aile de la voiture. Elle se rappelait sa conversation avec Mark lorsqu'elle l'avait appelé au bureau pour lui annoncer la nouvelle. Il s'était aussitôt alarmé.

– Un accident, mon Dieu ! Tu n'as rien ?

– Non... Non... J'ai juste un peu enfoncé la carrosserie contre le pilier de l'allée.

De soulagement, il avait éclaté de rire.

– Devant la maison ! Mais tu devais faire au moins du cinq à l'heure !

Et Joanne s'était laissé gagner par son fou rire.

Tout en reculant lentement dans l'allée, elle songea avec tristesse à leur bonheur. Avant...

Helen poussa un cri strident.

– Maman, maman ! Il y a un homme, là !

La haie s'agitait furieusement devant la voiture. Un objet dur frappa le capot. Le moteur toussota, et cala lorsque Joanne, prise de panique, releva le pied de l'embrayage. Avant qu'elle ait pu comprendre ce qui se passait, le pare-brise s'étoila devant ses yeux.

– Helen ! Baisse-toi !

Il y eut un autre coup. Le verre explosa dans la voiture. Joanne se protégea les yeux d'un geste instinctif. Ses joues, ses mains reçurent une grêle de verre brisé. Helen hurlait de peur. Alors seulement, Joanne aperçut l'homme, hirsute, le visage strié de boue, la veste en lambeaux. Il s'approcha de la portière en brandissant une barre de fer, et elle vit le regard de dément qui brillait dans ses yeux. Les secondes qui suivirent lui parurent une éternité.

Elle remit le moteur en marche, passa en première. Une main ensanglantée l'attrapa par le col de son manteau, un visage menaçant s'avança vers elle. Elle écrasa la pédale de l'accélérateur, releva le pied de l'embrayage. La voiture fit un

bond, traînant sur plusieurs mètres l'agresseur qui s'accrochait à la portière. Joanne frappa ses doigts de toutes ses forces pour lui faire lâcher prise. Helen hurlait toujours :

– Maaaaman !

Enfin, l'homme roula sur l'herbe. Joanne, désespérément agrippée à son volant, tenta de redresser, freina... La voiture heurta violemment les marches du perron. Projetée en avant par le choc, Helen tomba de la banquette.

Joanne arracha les clés du contact, descendit de voiture. L'homme gisait dans l'herbe, étourdi. Elle se rua sur la portière arrière et prit dans ses bras Helen qui sanglotait. L'enfant lâcha sa poupée. Tout en courant vers la porte d'entrée, Joanne vit l'homme se relever, chanceler, ramasser la barre de fer. Elle enfonce la clé dans la serrure avec un gémississement angoissé. Son cœur cognait à grands coups dans sa poitrine, ses mains tremblaient tellement qu'elle ne parvint pas tout de suite à déverrouiller la porte. Helen s'accrochait au cou de sa mère en pleurant. Soudain elle hurla :

– Maman, il arrive ! Maman...

En moins d'une seconde, Joanne avait ouvert et refermé la porte, tiré le verrou. Appuyée contre le battant, elle reprit son souffle. Un coup sourd la fit tressaillir. Les yeux fixés sur le téléphone, elle calculait mentalement les gestes qu'il lui faudrait accomplir. Un deuxième coup ébranla la porte. Puis un autre, frappé avec une telle férocité que la jeune femme se raidit contre le battant.

Au moment où elle posait sa fille à terre, le bois céda. La barre de fer surgit à quelques centimètres de sa tête. Attrapant Helen qui s'était remise à hurler, elle se précipita vers le téléphone. Les assauts de l'homme redoublèrent de violence ; bientôt une planche vola en éclats, et Joanne distingua un bras qui brandissait la barre métallique.

– Allô ? Vite, passez-moi la police... Oh mon Dieu !

L'homme avait introduit sa main par l'ouverture et cherchait le verrou en tâtonnant.

– Maman ! hurla Helen. Il entre !

Une voix masculine s'éleva-à l'autre bout du fil. Trop tard. La porte s'ouvrit avec fracas et Joanne n'eut pas le temps de

communiquer son adresse. Sans prendre la peine de raccrocher, elle lâcha le combiné, souleva sa fille dans ses bras, et s'enfuit dans la cuisine. Elle claqua la porte derrière elle.

L'homme pénétra dans le vestibule. Il respirait bruyamment et traînait les pieds sur le sol jonché de débris de bois.

« La cuisine ne ferme pas à clé ! » songea soudain Joanne, glacée d'horreur.

L'homme s'approcha du téléphone. Il soufflait et maugréait comme un dément. Joanne entendit le claquement sec du fil brutalement arraché de la prise. Le téléphone lancé à travers le hall retomba avec bruit.

Elle balaya d'un geste la vaisselle posée sur la table, renversa le meuble avec une énergie que le désespoir décuplait, et le poussa contre la porte dont la poignée s'agitait déjà. L'homme éclata d'un rire démoniaque. Il savait que l'obstacle ne lui résisterait pas longtemps. Joanne se précipita vers l'évier, attrapa un gros couteau dans l'égouttoir, et fit face à la porte.

L'homme ricanait toujours. Il tourna la poignée, le battant s'entrebâilla sous sa poussée, la table glissa lentement sur le sol. Rassemblant tout son courage, Joanne poussa Helen dans un coin, et s'avança en brandissant son couteau. Une main qui ressemblait à une grosse araignée velue s'insinuait par l'ouverture... Joanne enfonça le couteau de toutes ses forces dans le bras de l'homme qui poussa un hurlement sauvage. Elle retira vivement la lame, referma la porte d'un coup d'épaule et repoussa la table. Haletante, elle attendit. L'homme gémissait en émettant des sons inarticulés. Le bruit de ses pas s'éloigna, jusqu'à la porte d'entrée. Puis, plus rien.

« Il s'en va... Il s'en va... », pensa Joanne.

Mais elle savait qu'il reviendrait. Elle vivait un cauchemar, et les cauchemars se terminaient toujours mal. S'il décidait de faire le tour de la maison, il n'y aurait aucun moyen de l'empêcher de pénétrer dans la cuisine par la fenêtre. Elle n'entendait plus que sa propre respiration précipitée. Résistant à l'envie folle de se ruer à l'étage, vers le deuxième téléphone, elle s'accroupit près d'Helen. Et elle s'obligea à écouter. Peut-être attendait-il qu'elle sorte dans le vestibule ? Elle entoura sa fille d'un bras serrant toujours le couteau dans son autre main.

Tout était silencieux. Si seulement un signe trahissait sa présence, un bruit de pas... Alors elle se précipiterait vers l'escalier.

Un gémissement rauque lui parvint depuis le jardin plongé dans la semi-obscurité. Oui, c'était lui.

« Vas-y, fonce ! »

Elle courut à la porte, tira la table, entrouvrit le battant. Lorsqu'elle se retourna vers Helen, elle étouffa un cri en apercevant la forme sombre derrière la fenêtre. Une pluie de verre brisé se répandit dans la pièce, deux bras armés de doigts crochus empoignèrent Helen par ses longs cheveux blonds. L'enfant tomba au sol.

Joanne bondit comme une furie. Elle enfonça son couteau dans le bras de l'homme, plusieurs fois, avec une rage frénétique. Une des mains lâcha prise, mais l'autre serrait toujours la chevelure d'Helen qui se débattait en hurlant. Joanne leva le couteau, visa le front de l'homme. Il tomba en arrière, les doigts encore crispés sur les cheveux d'Helen soulevée de terre. Alors Joanne, réprimant un sanglot, attrapa à son tour les cheveux de sa fille et trancha la mèche blonde. La main de l'homme disparut derrière la fenêtre, emportant le reste des cheveux.

Helen demeurait figée. Son visage était d'une pâleur de cire. « Mon Dieu, pensa Joanne, elle est en état de choc. Elle entraîna l'enfant dans le vestibule. Déjà l'homme escaladait la fenêtre avec des grognements rauques.

A l'étage, Joanne s'engouffra dans sa chambre et ferma la porte. Après avoir déposé Helen sur le lit, elle avisa l'armoire, la poussa contre la porte. Elle avait mis près d'un quart d'heure à la déplacer avec Mark lorsqu'ils avaient retapissé la chambre... « Oh Mark, où es-tu quand j'ai tant besoin de toi ? » Les pas de l'homme montaient l'escalier, son souffle se rapprochait. Joanne s'appuya de tout son poids contre l'armoire. De l'autre côté de la porte, l'homme poussait aussi. Il trépignait et grognait comme un animal furieux.

Helen s'assit sur le lit. Très calme, elle décrocha le téléphone sur la table de nuit.

– Fais le 999, chérie, vite ! souffla Joanne. Donne notre adresse...

L'enfant tourna vers sa mère des yeux noyés de larmes.

– Le téléphone est cassé, maman.

Joanne comprit avec horreur combien elle avait été stupide. Avec le fil arraché en bas, comment le poste de l'étage aurait-il pu rester branché !

L'armoire reculait lentement. Joanne voulut ordonner à sa fille de se cacher dans l'un des placards, mais elle n'en eut pas le temps. Un coup d'une force surhumaine la projeta en arrière. Elle s'effondra sur le lit, l'armoire s'abattit au sol avec un bruit assourdissant, et la porte s'ouvrit brusquement. « Ce n'est pas possible, pensa Joanne. Aucun être humain ne peut posséder tant de force... »

Elle se redressa péniblement. Quelque chose qui ressemblait pourtant à un homme s'avancait vers elle. La barre de fer retomba, mais elle ne ressentit aucune douleur. La chambre s'était mise à tanguer, le plafond s'inclinait dangereusement. Effondrée sur le lit, Joanne vit un être immense, des épaules voûtées, un sourire démoniaque. Et une frêle silhouette blonde qui, campée devant lui, levait son visage innocent.

– Vous avez fait mal à ma mère, dit Helen.

Dans sa voix perçait une accusation pleine de colère. Joanne poussa un hurlement, elle tenta désespérément de se mettre debout, pour empêcher... Une douleur lancinante lui martelait les tempes. Et Helen, immobile, fixait sur son agresseur un regard où tremblait une détermination enfantine. La barre de fer s'éleva...

Soudain ce fut le chaos. L'homme vacilla, quelqu'un s'était jeté sur lui et le tenait à bras-le-corps. Il se débattait avec des cris et des halètements sauvages. Mais Joanne avait perdu tout espoir : elle vivait un cauchemar, Helen était étendue morte sur le tapis... Convaincue de ce terrible dénouement, elle sombra dans une douleur sans fond.

– Oh non... murmura Mark lorsque la voiture s'engagea dans l'allée.

Chadderton aperçut la Morris Marina dont l'avant avait heurté le perron et les éclats de verre qui scintillaient sur l'herbe. Il réprima un frisson. Comme le jour où sa femme...

La porte d'entrée avait été défoncée.

– Vite, vite... souffla Mark.

Il sauta de voiture avant même qu'elle se soit complètement arrêtée. Chadderton le suivit dans le vestibule jonché de fragments de bois. Par la porte ouverte de la cuisine, il vit que la fenêtre avait été brisée. Tandis que Mark se précipitait dans la cuisine, il examina le salon.

– Joanne ! s'écria Mark au désespoir.

Ils entendirent ensemble le fracas à l'étage, et le hurlement. Chadderton atteignit l'escalier avant Mark, grimpa les marches deux par deux, parvint sur le seuil de la chambre. Une voix faible, brisée par les larmes, répéta plusieurs fois : « Oh non, non... »

Chadderton aperçut d'un coup d'œil la haute silhouette au milieu de la pièce, l'enfant debout, et la femme sur le lit qui tendait désespérément la main vers eux. L'homme brandissait une barre de fer. Chadderton se jeta sur lui, arrêta son geste, et le fit pivoter sur lui-même. Une lutte féroce s'engagea. Au moment où les deux hommes heurtèrent le mur de la chambre, Chadderton entrevit le visage strié de sang de son adversaire, ses yeux vitreux, sa tignasse emmêlée. Il grognait comme un chien prêt à mordre. Chadderton parvint à le plaquer contre le mur, et Mark qui bondissait à la rescouisse arracha la barre métallique de sa main. Ce fut comme si une prise avait été débranchée, un contact coupé. L'homme s'affaissa lentement. Les yeux fermés, il respirait avec effort.

Mark se précipita vers sa femme, s'agenouilla près du lit. Il essuya le filet de sang qui coulait sur la tempe de Joanne.

– Je crois que ce n'est pas grave, dit-il à Chadderton.

La petite fille se tenait toujours debout au centre de la pièce, hypnotisée par la masse effondrée contre le mur. La haine crispait ses traits. Soudain elle courut se blottir dans les bras de son père et se mit à pleurer.

Chadderton s'approcha du téléphone, souleva le combiné. La ligne était coupée. Sur le lit, la femme revenait lentement à elle.

– Mark, oh Mark... gémit-elle.

La gorge de Chadderton se serra à la vue de cette émouvante scène de famille. Il se revit, seul devant une tombe, par une matinée pluvieuse d'été, ayant perdu toute raison de vivre... Il se détourna douloureusement, et s'approcha de l'épave humaine affalée dans le coin de la pièce.

Un râle s'échappait des lèvres entrouvertes. Intrigué Chadderton examina le visage ensanglé, les cheveux en bataille. L'homme ne ressemblait pas à un vagabond. Malgré le tissu déchiré, sa veste gardait les traces de son ancienne élégance. Sa chemise était de la meilleure confection, et des boucles brillaient encore sur ses chaussures maculées de boue.

– Aynsley... ? Aynsley ? fit la voix de Mark, tout près.

– Quoi ? demanda Chadderton en se tournant vers le visage stupéfait de son compagnon.

– C'est Aynsley, expliqua Mark. Mon psychiatre. J'en suis certain ! Mon Dieu... souffla-t-il en s'agenouillant devant le vagabond. Oui, c'est bien lui.

– Ce n'est pas possible !

– Je vous dis que c'est lui. Je le croyais mort.

– Mort ? Comment cela, mort ? Davies... Bon sang que se passe-t-il ? s'exclama Chadderton gagné par la colère.

Ainsi, Mark lui avait caché un détail d'importance.

– Il est mort ? demanda doucement Joanne qui s'était approchée.

– Non, Mrs. Davies, répliqua Chadderton entre ses dents. Il n'est pas mort. Mais votre mari semble au courant de quelque

chose que nous ignorons. Je pense qu'il est temps qu'il s'explique.

— Mark, que se passe-t-il ? demanda Joanne. Pour l'amour du ciel que nous arrive-t-il ? Je ne comprends plus rien...

La chambre avait un aspect dévasté, tragique. Soudain Chadderton se crut transporté au premier jour de son cauchemar ; une odeur lourde flottait dans l'air, comme celle qui s'était dégagée de l'horrible tas fumant sur la pelouse de son jardin. Sans se réveiller, il passait d'un cauchemar à un autre, de sa vision de lui-même, plongeant dans le bassin d'eau glacée pour éteindre les flammes qui consumaient sa chemise, à l'image de cet homme à l'air sauvage, effondré sur la moquette d'une maison de banlieue. Il lutta contre l'angoisse, essaya de réagir comme il en avait pris l'habitude dans sa profession : la femme de Davies était blessée, commotionnée peut-être, et la fillette au visage très pâle gardait un silence inquiétant. Il fallait les conduire à l'hôpital. Il fallait ligoter ce fou furieux, qui ressemblait à peine à un être humain, avec les cordons des rideaux, avant que son délire ne le reprenne. Et prévenir la police. On aurait dit qu'un avion venait de s'écraser dans le jardin... Mais il était incapable d'agir, pétrifié par le souvenir de sa propre expérience. Il demeura immobile, tandis que Mark se penchait sur le visage au front tailladé, sur les yeux troubles, comme pour y chercher l'explication d'un terrible secret.

— Aynsley... dit Mark en le secouant avec force. Que s'est-il passé à la clinique ? Ce matin, vous vous rappelez ? Répondez-moi, vous vous rappelez, n'est-ce pas ?

L'homme, affaissé comme un épouvantail, continuait de regarder dans le vague. Un mince filet de salive coulait à la commissure de ses lèvres et se balançait à son menton, tel un léger fil d'araignée. Mark le saisit par le col de sa veste pour le pousser sans ménagement contre le mur. Chadderton leva le bras, il voulut intervenir :

— Davies...

Sa voix lui sembla lointaine et empreinte de lassitude.

— Nom d'un chien, Aynsley ! Que s'est-il passé ce matin ? Vous vous rappelez, je vous ai téléphoné, très tard dans la nuit,

nous nous sommes retrouvés à la clinique. Vous m'avez hypnotisé... Vous vous rappelez ? Aynsley, faites un effort !

L'homme-épouvantail posa sur Mark un regard vide.

– Vous vouliez me faire passer sur le quai... Aynsley, pour l'amour du ciel, que vous est-il arrivé ? Et *moi*, que m'est-il arrivé ?

Aynsley ricana. C'était un son guttural, un rire qui ne se communiquait pas à ses yeux morts.

– Alors, c'est vous qui posez les questions maintenant, docteur ? articula-t-il lentement.

Au son de cette voix, Joanne s'approcha du lit où la fillette était assise et, serrant contre elle la tête blonde de l'enfant, lui couvrit les oreilles comme pour la protéger d'un danger. Davies secoua encore l'épouvantail ; le rire cessa. Chadderton s'approcha, déterminé à prendre une part active à ce cauchemar. Mais quelque chose en lui l'en empêchait, l'avertissait que le rêve ne ferait qu'empirer s'il tentait d'agir. Il vit alors qu'Aynsley tenait quelque chose dans ses mains souillées de sang. Lorsque Mark le lui arracha, il se mit à se balancer d'avant en arrière en geignant faiblement. Tout à coup il leva le bras pour récupérer l'objet. Une peur panique figeait ses traits.

– Rendez-moi la cassette ! jeta-t-il en essayant de se relever.

Chadderton s'avança, le força à se rasseoir.

– Davies, dit-il, il faut l'emmener à l'hôpital. Votre femme et votre gosse aussi.

– Non, attendez ! coupa Mark avec violence.

Il se pencha sur l'homme recroqueillé au sol.

– Racontez-moi tout, Aynsley, sinon... j'écoute l'enregistrement.

Aynsley s'agita, gémit. Ses yeux que la terreur agrandissait restaient braqués sur la cassette.

– Je ne peux rien dire... articula-t-il avec effort. S'il découvre que je l'ai trahi...

– Qui, Aynsley ?

– Je ne peux pas vous le dire !

– Joanne, va chercher le magnétophone dans mon bureau, ordonna immédiatement Mark.

Joanne jeta un regard hésitant à son mari, et ne bougea pas.

Joanne ! répéta durement Mark.

La jeune femme s'exécuta. Aynsley la suivit des yeux, une expression horrifiée se peignit sur ses traits. Il implora Chadderton du regard, mais le policier, aux prises avec son propre cauchemar, était incapable d'aucune réaction. Sur le lit, la fillette au visage très blanc observait la scène d'un air impitoyable.

– Très bien... dit-il précipitamment. Mais promettez-moi que vous détruirez la cassette.

– Parlez !

– Ce matin... (Il eut un haut-le-cœur, et s'essuya la bouche d'une main tremblante.) Je vous ai demandé ce qui s'était passé dans le train, le jour où vous êtes tombé... Vous avez revécu l'accident... Vous m'avez dit...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge.

– Je ne peux pas ! Je ne peux pas !

Joanne entra avec un petit magnétophone. Sur un signe de son mari, elle le posa au sol, le brancha sur la prise du mur. Aynsley, tremblant de tous ses membres, recommença à geindre.

– Parlez, ordonna Mark, sinon j'écoute la cassette.

– Vous êtes passé sur le quai.... Vous êtes monté dans le train... Je vous en supplie, ne m'obligez pas à continuer ! Vous ne comprenez pas, il est parti maintenant. Il a été vaincu, il est retourné se nourrir, prendre des forces. Si vous écoutez la cassette...

Mark inséra la bande dans le magnétophone.

Aynsley reprit d'une voix entrecoupée :

– Je vous ai questionné... Vous m'avez tout raconté... C'était comme si j'avais soulevé une grosse pierre dans votre esprit, ouvert une porte dans votre mémoire... Il attendait, tapi dans le coin. Pas lui tout entier, seulement une petite portion de lui laissée là pour vous empêcher de vous libérer.

De nouveau le ricanement caverneux s'échappa de sa gorge.

– Il ? Qui, Aynsley ? interrogea Mark.

– Je vous en prie...

– Qui ? répéta Mark en appuyant sur la touche « marche arrière ».

– Azimuth, souffla Aynsley d'une voix à peine audible. Ses yeux... Ses ailes... Mon Dieu ! En me voyant il est sorti, et il a essayé d'entrer en moi. Je ne pouvais pas l'arrêter...

Il porta ses mains à son visage. Ses doigts effleurèrent doucereusement les traces de griffes sur son front, ses paupières, ses joues.

– Je ne pouvais pas... Vous ne comprenez donc pas ? Il était trop fort, il venait de se gaver de votre peur !

– Qui est Azimuth ?

– Vous avez réussi à vous enfuir, mais il a laissé sa marque en vous. Aujourd'hui, vous lui avez obéi, il me l'a dit. Et vous lui avez échappé... Grâce à cet homme. (Il désigna Chadderton.) Votre esprit est libre maintenant... Il n'y a pas eu de Grand Banquet... Il *fallait* que je vous tue, Davies. Vous et les êtres qui vous sont chers...

Sa voix se brisa en une plainte désespérée.

– Il me l'ordonnait.

– Ainsi, j'étais... possédé ?

– Non... Pas complètement... Mais il vous hantait.

Aynsley retomba dans le silence. Il respirait avec peine, et levait vers Mark un regard implorant. Il ne voulait plus parler. Ses yeux s'agrandirent d'horreur lorsque Mark tendit la main vers le magnétophone.

– Non ! Vous allez l'appeler ! Il est dans la cassette !

Mark mit l'appareil en marche.

La chambre s'était évanouie. Au lieu d'être agenouillé sur le sol, Mark flottait dans des limbes insondables, plus noires que la nuit. Joanne et Helen, Aynsley, Chadderton avaient disparu. Mais la cassette tournait toujours, et Mark gémissait doucement en écoutant. Car le brouillard qui s'infiltrait peu à peu dans les ténèbres était celui de ses cauchemars les plus atroces.

Le Train Fantôme s'arrêta brusquement, avec un cri suraigu. Les lumières s'éteignirent, et le tunnel plongé dans l'obscurité devint le territoire de l'angoisse.

Mark voulait fuir. Mais il tombait dans le vide, et roulait, roulait toujours plus bas dans l'abîme sans fond.

– Que se passe-t-il, Mark ? demanda une petite voix dans la pénombre. Je me suis cogné la tête.

Mark tendit la main vers Robbie, assis près de lui. Le front de son ami était chaud et humide sous ses doigts.

– Une coupure de courant, je crois.

– Qu'est-ce qu'on fait ?

– Ne t'inquiète pas. Quelqu'un va venir.

Quelqu'un va venir.

L'estomac de Mark se crispa sous l'effet de la peur. Mais il comprit en même temps que ce cauchemar-là serait différent, que, pour la première fois, il était libre de lui échapper.

– Viens, Robbie, partons !

La petite silhouette en uniforme d'écolier le suivit dans le tunnel. Mark se répétait : « Tu n'es plus un enfant, tu n'es plus un enfant. Ce cauchemar sera différent... »

Quelqu'un va venir.

Tirant Robbie par la manche de sa veste, Mark se mit à courir sur les rails. Le tunnel avait changé. Des mannequins de cire se cachaient toujours au fond d'immenses cavernes noires, mais il n'y avait plus de plafond, ni de chauves-souris en caoutchouc ; et les rails du Train Fantôme, épais et brillants,

étaient ceux d'une vraie voie ferrée, profondément enfouie dans les entrailles de la terre.

Quelque part derrière eux, le sifflot lointain d'un train retentit.

Le Train Fantôme approchait. C'était le train peint sur le panneau de la foire ; le train qui, aujourd'hui, était entré en hurlant dans Central Station alors que la Voix lui ordonnait de sauter.

Il continua à courir, suivi du petit Robbie. Ils n'avaient nulle part où se cacher. Les grottes obscures qui s'ouvraient le long de la voie leur réservaient un enfer éternel. Déjà le grondement menaçant du Train Fantôme secouait le tunnel... Mais Robbie ne courait pas assez vite.

Mark s'arrêta, attendit l'enfant qui tendait les mains vers lui. Lorsqu'il se pencha pour le prendre dans ses bras, un frisson d'horreur le saisit, et il sentit que ses cheveux se hérissaient sur sa tête.

Des vers grouillaient dans les orbites vides de Robbie ; à ses bras de squelette s'accrochaient encore les lambeaux de son uniforme d'écolier. Sa mâchoire pendante articula une prière :

– Aide-moi, Mark...

Mark recula, horrifié. « Je ne peux pas t'aider, Robbie, cria-t-il en pensée. Parce que tu es mort. »

Mort, mort, mort, MORT, MORT !

Les rails bourdonnaient, les murs tremblaient à l'approche de l'express cauchemardesque. Mark se remit à courir. Tournant la tête, il vit que Robbie s'engouffrait dans l'une des cavités. Le Train Fantôme n'était plus qu'à quelques mètres. Dans le son strident du sifflot, une voix, la Voix qui lui avait parlé dans les haut-parleurs de la gare, s'adressa à lui.

Je suis content de te voir, Mark...

Le tunnel s'illumina. Toutes les créatures dissimulées dans les cavités sortirent en rampant pour assister au spectacle.

– Oh non... gémit Mark entre deux sanglots.

Dans son dos il sentait déjà l'haleine chaude et fétide du monstre à la gueule béante, prête à l'engloutir. Il imaginait les dents acérées, la langue de feu qui se tordait comme un reptile. Le nuage de fumée noire, les voyageurs penchés aux fenêtres

qui riaient, riaient... Un être bien pire encore l'attendait dans le train.

Ses jambes se dérobèrent sous lui, il s'effondra sur le gravier. Il comprit qu'il était la proie d'une puissance occulte plus effrayante que la mort. Le hurlement sauvage s'abattit sur lui.

Puis plus rien.

Il se releva en vacillant, se retourna. Le Train Fantôme avait disparu. Les rails étaient froids, immobiles. Mais des traînées de fumée flottaient encore dans l'air et, très loin dans le tunnel, Mark crut entendre le sifflet lugubre d'une locomotive.

Il fallait fuir, vite... Car le cauchemar n'était pas terminé.

Et alors, qu'est-ce qui vous a pris de tout bousiller, les mômes ? Tout ça parce que j'ai voulu vous faire une petite farce...

Mark reconnaissait la voix, les mots qu'il avait si souvent entendus. Une longue silhouette mince se tenait debout devant l'une des cavités. Tellement grande... Aucun être humain ne pouvait atteindre cette taille. L'homme avança. Ses cheveux noirs luisaient dans la lumière.

Tu as payé pour avoir peur, non ?

A la place des cavités creusées dans le mur du tunnel se dressait maintenant une rangée de pierres levées. Encore les pierres. Que signifiaient-elles ?

« Ce n'est qu'un rêve... Un affreux cauchemar, se répétait Mark en se remettant à courir. Tu vas te réveiller... »

Comme ça, on fait l'école buissonnière ? chuchota la voix toute proche.

Mark poussa un cri déchirant. Comme dans son enfance, lorsqu'il se réveillait la nuit. La bouche démesurément étirée dans un sourire étincelant, l'Homme du Train Fantôme lui barrait le passage. Ses bras écartés étaient deux larges ailes noires qui le prirent à la gorge. Plaquée contre le mur, Mark étouffait et sombrait lentement dans un brouillard mauve. C'était en 1963, il avait onze ans, et l'Homme l'avait rattrapé...

On ne t'a jamais dit que tu ressemblais à une fille ?

Et Robbie était mort, prisonnier dans le tunnel. Cette fois il ne viendrait pas sauver Mark.

Lorsque Davies pressa la touche du magnétophone, Chadderton plongea au cœur des ténèbres. La réalité faisait place au cauchemar, à un néant qui peut-être l'engloutirait à jamais. « N'est-ce pas ce que je souhaite ? se demanda-t-il. Tout oublier... »

Soudain il était debout sur sa pelouse, dans une aveuglante clarté. Le col de sa chemise était ouvert, sa cravate desserrée. Il venait de rentrer chez lui, de pendre sa veste au dossier d'une chaise, de boire une bière... Et de voir la voiture de sa femme dans le garage où flottait une terrible odeur de brûlé.

Mais il n'y avait aucun tas fumant dans le jardin. Rien qu'un cercle noirâtre sur l'herbe. Et Trafford, l'inspecteur en chef, qui le dévisageait avec un sourire ironique. Pourtant l'odeur âcre traînait encore dans l'air, et Chadderton avait envie de vomir.

– Nous vous retirons la charge de l'enquête, Les, dit Trafford en jetant sur lui un regard plein de condescendance. Vous comprenez pourquoi, je pense. Vous avez reçu un choc terrible... Bien sûr, il ne s'agit que d'une décision temporaire, et j'espère que vous vous remettrez de cette tragédie. Il me semble qu'un peu de repos vous ferait le plus grand bien. N'est-ce pas ?

Un éclair maléfique traversa ses yeux.

– Emmenez donc votre femme en vacances, ajouta-t-il en désignant le garage du doigt.

Elle n'est pas morte, songea Chadderton. Elle n'est pas allée voir sa sœur, elle n'a pas pris le train. Elle buvait un café chez la voisine, c'est tout. »

Il fit quelques pas mal assurés. C'est alors qu'il remarqua les traces noirâtres sur l'herbe, qui conduisaient au garage.

Et il se souvint qu'il vivait un cauchemar. Les cauchemars se terminaient toujours mal, même si l'on reprenait parfois espoir.

Une forme sombre sortit du garage et s'avança en pleine lumière. Chadderton tomba à genoux. Il se couvrit le visage de ses mains, pour ne plus voir les doigts calcinés qui se tendaient vers lui, l'alliance étincelante...

Lorsqu'il retira ses mains, il se trouvait dans le hall d'une immense gare. Des pigeons voletaient sous la voûte, entre les

poutres métalliques. Central Station, Newcastle. L'endroit était désert. Un journal traînait sur le sol.

Il se mit à courir droit devant lui, pour échapper au cauchemar, à ce qu'il ne voulait pas voir. Mais la sortie avait été murée. Affolé, tournoyant sur lui-même, il chercha une autre issue. Un grand rire moqueur éclata au-dessus de sa tête, roula longuement sous la voûte. C'était le rire de Trafford.

– Salaud ! hurla Chadderton de toutes ses forces.

Le son de sa voix résonna douloureusement à ses oreilles, pareil au grincement d'un diamant sur le verre.

Et tandis que l'écho lui renvoyait ce mot à l'infini, la gare se transforma sous ses yeux en un musée où des mannequins de cire vêtus de costumes étaient exposés dans des vitrines. Il s'approcha de l'un d'eux. Une créature à deux têtes, les poignets attachés par des chaînes, le regardait de ses yeux exorbités. « Le Monstre à Deux Têtes », indiquait un carton au coin de la vitrine. Chadderton recula, troublé par les prunelles de verre qui semblaient se tourner vers lui. Il fit un tour rapide de la galerie. Partout des monstres immobiles posaient sur lui un regard vitreux.

Il se rappela qu'il existait une deuxième sortie, derrière le buffet. Mais pour l'atteindre, il devait passer devant une haute paroi de verre fermée par un rideau. À mesure qu'il avançait, son angoisse grandissait. Il sentait que le cauchemar lui réservait une terrible surprise. Et qu'il ne pourrait pas ne pas voir ce qui l'attendait.

« Non... Il faut que je me réveille. IL FAUT QUE JE ME RÉVEILLE ! »

Brusquement le rideau s'écarta. Sa femme lui apparut allongée sur un socle de marbre. Elle avait brûlé, et puis quelqu'un était venu l'enlever pour l'exposer ici... Joyce ouvrit les yeux : elle était vivante.

Aux cris de Chadderton, les pigeons nichés sous les poutres du toit s'envolèrent. Joyce, assise, lui tendait désespérément les bras. Et à côté de lui, Trafford riait, riait, riait...

Aveuglé par la fureur, Chadderton le saisit à la gorge et serra, serra de toutes ses forces pour le faire taire.

« Je vais te tuer, je vais te tuer, je vais te tuer... » répétait-il en pleurant de rage.

Et plus il serrait, plus Trafford riait.

Joanne venait de trouver le message de Mark : « Impossible de dormir. Suis parti me promener. Ne t'inquiète pas, je reviens bientôt. »

Il pleuvait à verse. Le vent de novembre faisait rage contre les vitres. « Il n'aurait pas dû sortir par un temps pareil, songeait-elle. Pourvu qu'il ne soit pas retourné à la gare ! »

Au bruit de la porte d'entrée qui se refermait, elle se précipita sur le palier. En bas, dans son imperméable dégoulinant de pluie, Mark levait vers elle un visage aux traits tirés. Sa cicatrice se détachait sur son front pâle, comme si la blessure venait à peine de se refermer.

« Non, pensa Joanne. Ce n'est pas comme ça que cela s'est passé. »

Elle descendit les escaliers.

– Où étais-tu ?

– Je me promenais...

– On dirait que tu as rencontré le diable en personne.

Le diable en personne. Les mots demeurèrent suspendus en l'air. Joanne prit son mari par le bras ; il semblait à peine tenir sur ses jambes.

– Aide-moi à monter dans la chambre, Joanne, murmura-t-il. Il faut que tu m'aides...

« Non, cela ne s'est pas passé ainsi », songea encore Joanne.

Mark s'appuya sur elle pour grimper les marches. Ses cheveux mouillés lui collaient au front, il tremblait de tous ses membres dans ses vêtements trempés. Joanne se dit qu'il serait dans le même état s'il avait sauté dans le canal. « Tu dois le déshabiller immédiatement, le sécher, et le mettre au lit. Et appeler le médecin. » Lui qui était déjà si mal en point, s'il attrapait une pneumonie en plus ! Jamais elle n'aurait la force morale de le soigner.

– Aide-moi, Joanne, répéta-t-il en fermant les yeux.

Dans la chambre, elle le guida vers le fauteuil.

Elle était au lit maintenant, et Mark, nu devant elle, la regardait. Une large cicatrice lui barrait la hanche, comme un sceau indélébile apposé par l'accident.

– Joanne, murmura-t-il d'une voix où perçait une douleur infinie.

Elle lui tendit les bras et il la rejoignit sous les couvertures, se blottit contre elle. Comme il grelottait ! Joanne lui caressait les cheveux. Elle désirait de toutes ses forces lui communiquer sa chaleur.

Ils firent l'amour. Lorsque Mark entra en elle, ce fut comme si un fluide glacé la transperçait. Elle le serra plus fort contre elle. Oui, elle parviendrait à le réchauffer, à le guérir...

Le visage enfoncé dans le cou de sa femme, Mark se mit à rire doucement. Un drôle de rire qui sonnait creux dans sa gorge. Et Joanne sentit soudain que toute chaleur s'était retirée d'elle.

– Oh, mon Dieu, souffla Mark. Que m'arrive-t-il ?

Il s'assit d'un bond. Recroquevillée sur le bord du lit, Joanne fut prise d'un terrible pressentiment.

– C'est à cause de l'accident, Joanne. Ce n'est pas de ma faute. Je t'assure que je lutte, pourtant... (Il enfouit son visage dans ses mains.) Je ne comprends plus rien...

Lorsqu'il releva la tête, Joanne ouvrit la bouche pour crier. Mais l'horreur la rendait muette.

L'œil droit de Mark roula sur le drap. De ses doigts en sang se détachaient des fragments de chair. Il sauta du lit, épouvanté. Ses jambes ne le soutenaient plus, il tomba à genoux. D'une main il essaya de remettre en place sa mâchoire inférieure que le choc avait décrochée. Son œil gauche éclata dans l'orbite. Alors seulement, Joanne vit que son pénis avait été arraché. Comprenant d'un coup la cause du froid qui glaçait ses entrailles, elle poussa un hurlement. Mais le cauchemar continuait. Mark se désintégrait sous ses yeux, et sa mâchoire béante articulait encore, silencieusement : « Je ne comprends plus rien... plus rien... »

Lorsque la chambre disparut, Helen comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Assise sur le bord du lit, elle avait vu entrer son père et l'homme qui l'accompagnait. Elle savait que son papa viendrait les sauver du Méchant Homme, cela se terminait toujours ainsi dans les contes. « Et voilà la cavalerie ! » disait souvent son papa lorsqu'ils regardaient ensemble un feuilleton à la télévision. Elle savait aussi qu'elle n'allait pas très bien depuis que le Méchant Homme l'avait tirée par les cheveux dans la cuisine. C'était sans doute cela que les adultes appelaient « choc ». Sa mère lui avait expliqué, au moment de l'accident de son père, que « l'état de choc » se produisait parfois lorsqu'il vous arrivait quelque chose de très désagréable. Helen avait toujours cru que l'on se mettait alors à crier, que les yeux vous sortaient des orbites, que vos cheveux se dressaient sur votre tête, comme dans les bandes dessinées. Mais elle comprenait maintenant, et elle attendait patiemment que la lumière se rallume dans son esprit.

Son papa avait appuyé sur la touche du magnétophone (elle ne comprenait pas pourquoi il avait tant insisté, mais visiblement, c'était important) et tout était devenu noir. L'obscurité lui rappelait le jour où, dans le bureau de son papa, elle avait renversé l'encrier sur le buvard. La tache s'étalait, s'étalait, tellement qu'elle avait absorbé toute la chambre, le magnétophone, ses parents, et l'ami de son papa.

Il n'y avait plus qu'elle, Helen, assise sur le lit. Et là-bas, le Méchant Homme effondré sur lui-même comme parfois sa poupée, Looby-Lu. De longues ficelles d'argent attachées à ses mains, à ses pieds et à sa tête s'élevaient dans la nuit. C'était comme une grosse marionnette qui soudain s'animait, la regardait, et se redressait avec des mouvements saccadés. Et

puis elle se mit à danser, lentement, maladroitement. Sa bouche toute noire souriait.

« Viens danser, petite fille, et nous danserons comme tu n'as jamais dansé... Nous danserons pour toujours. Je serai à toi, et toi à moi... »

Helen ne voulait pas danser avec l'horrible marionnette. Elle n'avait pas peur d'elle, mais de celui qui tirait les fils : le Maître de la Marionnette. Il aimait faire peur aux gens, et elle le détestait pour cela. Elle darda un regard chargé de haine sur la marionnette. Aussitôt, le Méchant Homme s'affaissa sur ses jambes molles.

– Bravo, petite fille, bravo ! On coupe les ficelles, et la marionnette retombe.

Helen tourna la tête au son de cette voix mielleuse, semblable au ronronnement d'un chat satisfait. Le rideau d'ombre s'écarta, et un homme apparut. Il était jeune, plus jeune que son papa même, vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon noir. Un chapeau pointu était posé sur ses cheveux lustrés, et sur ses épaules brillaient des serpentins. Ses yeux noirs étincelaient dans son visage blanc, très blanc. Il souriait largement, mais Helen ne distinguait pas ses traits qui flottaient et se dérobaient dans un éclairage mauve. Il lui rappelait les vieilles photos jaunies de son grand-père que sa maman rangeait dans le grenier. Une en particulier, celle qui était floue parce que son grand-père avait bougé...

Cet homme ne plaisait pas du tout à Helen. Elle le trouvait même très vilain. Surtout, elle n'aimait pas l'alignement parfait de ses dents blanches.

– C'est pour mieux te manger, ma chérie, dit l'homme avec un sourire de loup.

Il s'approcha de la marionnette et la poussa dédaigneusement du pied.

– Comment savez-vous ce que je pense ? s'étonna Helen.

– Je sais tout, mon enfant.

– Où sont mon papa et ma maman ? demanda-t-elle avec colère.

– Mettons que... Je les ai invités à une petite représentation.

– Je vous interdis de leur faire du mal !

- Comment les rêves pourraient-ils faire mal, petite ?
- Est-ce que je rêve, maintenant ?
- Qui sait ? répondit l'inconnu d'un air mystérieux.

Il fit une pirouette et disparut dans une spirale mauve. Mais il resurgit aussitôt près d'Helen.

- Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

L'homme parut réfléchir.

– Je suis... Le Maître de la Marionnette... Le Prince des Rêves Noirs... Oui, c'est cela, conclut-il satisfait de cette réponse. Tout ce que tu vois, tout ce que tu entends c'est moi. Je suis le Maître de ce Royaume, et bientôt peut-être, le Maître de l'Univers.

Helen comprit qu'il s'adressait à elle en ces termes parce qu'il savait qu'elle lisait beaucoup de contes. On parlait souvent de cette manière dans les contes.

Il se mit à rire. Sans se laisser décontenancer, Helen interrogea encore :

- Où sont mon papa et ma maman ?
- Tu me fatigues, mon enfant, tu me fatigues. Enfin, puisque tu y tiens...

Helen survolait un champ de foire illuminé dans la nuit. Un bourdonnement confus de voix et de musiques montait vers elle. Tout en haut des Montagnes Russes, dans un wagonnet, elle aperçut ses parents et l'ami de son papa. Ils étaient les seuls passagers, et ils semblaient attendre, comme immobilisés dans le temps, avec leurs yeux fixes et leurs mains crispées sur le rebord. Une tache rouge s'étalait sur la tempe de maman, là où le Méchant Homme l'avait frappée. Helen vit que les rails, au lieu de remonter la pente suivante, plongeaient dans un trou noir qui s'ouvrait dans la terre. Avant qu'elle n'ait eu le temps de crier, le chariot amorça sa descente vertigineuse et disparut dans l'abîme avec un fracas assourdissant. Helen, penchée sur les ténèbres, écouta le bruit qui décroissait peu à peu. Elle se préparait déjà à suivre ses parents.

– Où allons-nous ? demanda-t-elle lorsque le silence se fut installé.

– Où vont-ils ? corrigea l'Homme de sa voix de félin. Au pays de leurs pires cauchemars.

– Arrêtez-les, tout de suite ! Et ramenez-nous à la maison.

– Petite Helen, gronda-t-il. Ce sont des adultes. Les adultes savent se débrouiller tout seuls. Ils croient toujours avoir raison, n'est-ce pas ? Ils donnent des ordres, à l'école, à la maison. En fait, ils ne savent rien, et ils font beaucoup de bêtises. Ton papa, par exemple... Ne devrait-il pas s'occuper plus de toi ? Il te délaisse, et je sais qu'il te manque, n'essaye pas de me mentir. Car je vois tout ce qui se passe dans ta tête.

– Pauvre papa... Il a eu un accident, et il a failli mourir à l'hôpital.

– Oui, mais crois-tu qu'il t'aime autant depuis qu'il est guéri ?

– Bien sûr qu'il m'aime ! Vous n'avez pas le droit de dire ça !

– N'est-ce pas ce que tu t'es demandé toi-même, pourtant ? Les adultes n'ont jamais assez de temps à accorder aux petits enfants. Mais les enfants sont importants, non ? Ton papa ne t'aime plus, Helen, je t'assure. Et je lis dans les esprits.

Les larmes se pressaient contre les paupières de la petite fille. Elle luttait contre son chagrin. Ce méchant homme faisait remonter à la surface ce qu'elle avait refusé de s'avouer. S'il savait lire dans les pensées, il avait certainement lu dans celles de son papa.

Ils étaient revenus dans la chambre baignée de lumière pourpre. Helen avait repris sa place sur le lit, et la marionnette gisait toujours à terre. Les voiles d'ombre s'écartèrent. Debout, les bras croisés, l'homme au visage flou la regardait d'un air apitoyé. Helen refoula ses larmes. Pleurer ne servirait à rien contre le Prince des Rêves Noirs.

– Ton papa ne veut plus de toi, Helen. S'il t'aimait, il serait avec toi en ce moment, non ? Et je ne pourrais rien contre lui. Mais il est parti là où je l'ai envoyé, il ne mérite pas ton amour. Moi je t'aimerai, Helen, tant que tu m'obéiras. Je te garderai toujours près de moi, je te le promets. Et je t'aimerai jusque dans la mort.

Une fillette venait d'apparaître près de lui ; il la poussa doucement vers Helen. Sa légère robe violette flottait autour d'elle comme un voile de fumée. Elle regarda l'Homme d'un air intimidé. Ses cheveux étaient noirs, ses yeux d'un bleu profond.

Ses lèvres esquissèrent un sourire. Helen décida qu'elle était à peine plus âgée qu'elle.

— Voici quelqu'un qui te ressemble beaucoup, Helen continua l'Homme. Angelina sait bien que je dis la vérité.

La petite fille interrogea son compagnon du regard. Voyant qu'il hochait la tête, elle prit la parole :

— C'est vrai, dit-elle. Il voit tout. Il connaît tes peurs secrètes. Mon papa ne m'aimait pas, comme le tien. Ma maman non plus ne m'aimait pas. Maintenant, j'appartiens au Prince, il me gardera avec lui pour toujours. Les adultes ne savent rien, Helen. Ils n'ont pas le droit de te donner des ordres. Moi, je peux faire tout ce que je veux. Et toi aussi. Un jour, tout va changer. Nous serons les Maîtres...

Elle parlait avec véhémence maintenant. Sa bouche prit un pli rageur.

— Ce sera bien fait pour les adultes. Viens avec nous, Helen. Il te suffit d'aimer le Prince. Tu verras, c'est merveilleux. Puisque ton père ne t'aime plus, mérite-t-il ton amour ?

Elle recula pour reprendre sa place près de l'Homme, et leva les yeux vers lui. Comme il lui souriait avec bienveillance, son visage rayonna de plaisir.

— La vérité sort de la bouche des enfants ! dit l'Homme en ouvrant les bras.

Helen réfléchissait. Son père lui avait paru changé, en effet, il passait beaucoup moins de temps avec elle depuis l'accident. Pourtant, elle refusait de croire les insinuations de cet homme qui ne lui plaisait décidément pas. « Il lit dans les esprits, se dit-elle soudain, mais il est aussi capable de mentir. » Elle s'efforça aussitôt de cacher cette pensée. Il devait bien exister un moyen pour empêcher l'Homme de lire en elle. Il devina qu'elle cherchait à lui échapper, car son sourire étincelant s'évanouit. La colère assombrit ses yeux, son visage commença à se dissoudre.

— Helen ! Tu ne dois rien me cacher, fit-il d'un ton menaçant.

Angelina le regarda d'un air apeuré. Sa robe violette se désagrégait, emportée par la brise. A la vue de la fillette qui reculait lentement, Helen pensa aux fantômes de ses livres

d'images. C'étaient des créatures diaboliques qui prenaient des formes humaines pour attirer les héros dans leurs pièges. Des sorcières qui se faisaient passer pour d'innocentes petites filles. Mais elles étaient laides et méchantes. « Tu es laide et méchante ! » pensa-t-elle de toutes ses forces. Angelina disparut.

– Helen ! gronda l'Homme.

Sa voix résonna comme celles que l'on entend parfois dans les cauchemars, lorsqu'un être menaçant vous appelle par la porte de la chambre, et que l'on sait qu'il s'apprête à entrer...

– Je t'interdis de te cacher de moi, Helen.

Helen détourna les yeux. Elle ne voulait pas le regarder, elle craignait qu'il ne se transforme en une créature abominable... Elle résistait, sans comprendre ce qui empêchait l'Homme de pénétrer ses pensées. Et parce qu'elle ne comprenait pas, elle avait conscience d'être très vulnérable. La voix d'Angelina retentit à ses oreilles : « Il voit tout, il connaît tes peurs secrètes. » Alors elle se rappela l'émotion qu'elle avait ressentie lorsque la marionnette dansait devant elle. C'était une haine instinctive, violente, envers un être qui prenait plaisir à faire peur aux gens...

– Helen...

La voix de l'Homme se brisa, sa menace resta suspendue en l'air, comme dans un disque qui s'arrête. Car Helen lui fermait son esprit. Combien de temps réussirait-elle à le tenir à distance ? Et qu'arriverait-il ensuite ? La punirait-il de lui avoir désobéi lorsqu'il serait parvenu à forcer ses pensées ?

« Il voit tout. Il connaît tes peurs secrètes... »

Helen était dans son lit maintenant, et elle ne pouvait pas dormir, parce que l'armoire dans le coin de la chambre la regardait de ses gros yeux, attendant qu'elle s'assoupisse pour rejeter son déguisement d'armoire. Quand elle appelait son papa, il venait la rassurer. Il riait en disant que ce n'était qu'une armoire, il drapait une serviette sur les deux poignées pour aveugler le meuble. Et puis il l'embrassait, éteignait la lumière et lui souhaitait bonne nuit. Et Helen n'avait plus peur.

Mais son papa n'était pas là. Il était parti au pays de ses cauchemars. Et il n'y avait personne pour jeter une serviette sur les poignées.

... quelqu'un qui prenait plaisir à faire peur aux gens...

— Je sais qui vous êtes ! cria Helen. C'est vous qui provoquez les cauchemars de mon papa. C'est à cause de vous qu'il ne va pas bien !

A peine eut-elle prononcé ces paroles qu'elle se sentit envahie par une émotion très forte, celle-là même qui lui permettait d'éloigner l'Homme. La chambre fit place à un endroit lumineux et vide. Helen comprit que l'Homme ne pouvait pas la suivre ici. Mais elle savait aussi qu'elle devait absolument trouver le moyen de se protéger contre lui.

Il y avait quelqu'un avec elle. Quelqu'un qu'elle avait déjà vu en rêve. Elle se souvenait même en avoir parlé à son papa. C'était le petit garçon qui venait lui rendre visite, celui que son père connaissait autrefois. Debout devant elle dans l'espace gris, il détournait la tête. Car Robbie était mort, et il ne voulait pas lui montrer son vilain visage.

Il s'approcha. Une tristesse immense serra la gorge d'Helen. Elle avait envie de l'aider, de le consoler, parce qu'il était si seul.

— Ne sois pas triste, murmura-t-il. Rien n'est réel ici même pas moi.

Il parlait lentement, en détachant ses mots.

— Mais si, tu es réel, répliqua Helen. Tu es... un ami de mon papa, tu me l'as dit dans mon rêve.

— Oui, j'étais son ami. Mais je ne suis pas réel. Je n'existe pas. Cet ami-là, ce petit garçon, a été tué dans un accident. Moi je n'existe que dans la mémoire de ton papa. L'Homme m'a créé pour que j'apparaisse dans ses cauchemars. Méfie-toi, Helen, tu ne pourras pas lui résister très longtemps. Mais surtout, rappelle-toi que *rien* n'est réel. Même l'Homme. Il prend parfois l'apparence d'un homme, c'est tout. Son vrai nom est Azimuth. Et il utilise ta peur contre toi.

Azimuth... C'était le mot que Robbie répétait dans ses rêves, mais qu'elle n'avait jamais réussi à comprendre.

— Tu dois retourner avertir les autres. Explique-leur ce que tu *ressens*. Explique-le à ton papa. Il a déjà échappé deux fois à

Azimuth, il comprendra, lui, parce que son esprit a été marqué. Dis-lui ce que tu ressens, et il saura ce qu'il faut faire.

– Si tu n'existes pas, sauf dans les rêves de mon papa, comment peux-tu me parler à moi aussi, dans mes rêves ? Et pourquoi me conseilles-tu de me méfier du Méchant... d'Azimuth, puisque c'est lui qui t'a créé ?

Robbie se tournait pour partir. Il soupira, et Helen fut encore plus triste.

– Pourquoi ne fais-tu pas ce qu'Azimuth te demande ? insista-t-elle doucement.

– Parce que... Parce qu'il existe un Etre encore plus puissant qu'Azimuth. Et parce que tout ce qui a été créé aspire aussi au Bien, pas seulement au Mal.

Le pâle refuge commençait à se dissiper. Dehors, l'Homme... Azimuth... attendait devant la porte qu'Helen avait fermée.

– Comment puis-je l'empêcher de m'atteindre, Robbie ? Dis-le-moi !

– Tu dois le découvrir toi-même. C'est en toi, Helen. C'est quelque chose que tu sens.

Déjà la porte s'entrebâillait...

– Comment, Robbie ? répéta Helen.

– Cherche... Tu le sens... Helen, toi seule es capable...

Le battant s'ouvrit tout grand, éclipsant d'un coup le cocon de lumière pâle. Helen tombait, tombait dans les ténèbres pourpres.

Elle était allongée dans son lit. Son papa avait éteint la lumière, et la chambre était plongée dans une obscurité violacée.

« Il voit tout, il connaît tes peurs secrètes... »

Papa avait oublié de cacher les yeux de l'armoire avec la serviette. Il ne pouvait pas lui venir en aide. Et la vengeance d'Azimuth serait terrible. Parce qu'elle avait refusé de l'aimer, comme la petite fille...

Helen appuya ses petits poings sur ses yeux de toutes ses forces. Le meuble se traînait lentement vers elle en produisant un son étouffé.

– Je sais qui vous êtes ! Vous êtes l'Homme du Train Fantôme ! Vous n'êtes pas réel !

C'est vrai... souffla une voix dans le coin de la chambre. Mais je le suis pour ton papa. Et je peux le devenir pour toi aussi, Helen. Plus réel que la réalité.

Helen plongea en elle-même, à la recherche de l'arme secrète, cette émotion enfouie qui, si elle savait l'utiliser, la sauverait. Mais elle avait si peur ! Et plus sa peur grandissait, plus l'Homme du Train Fantôme gagnait en force, et plus il devenait difficile de lutter. L'armoire glissait lentement sur le parquet. Comme le jour où son papa et sa maman l'avaient changée de place. Son papa et sa maman. Où étaient-ils ?

Helen pensa très fort à ses parents. Elle se cramponna à son amour d'enfant, attisa la flamme fragile qui venait de s'allumer en elle. C'était comme si une clairière s'ouvrait dans une forêt obscure, et que, apeurées par la clarté de plus en plus vive, des ombres reculaient derrière les arbres. Vibrante d'une émotion qu'elle ne comprenait pas, mais qu'elle laissait flamber en elle dans toute sa pureté, Helen vit la chambre, et le monstre, disparaître. Elle devina que son papa, sa maman, l'ami de son papa étaient réunis dans un seul et même rêve. Une vision surgit devant ses yeux...

... Joanne, pétrifiée sur le lit, voyait Mark s'effondrer, se dissoudre, comme un vampire devant lequel on brandit un crucifix dans les films d'horreur. Mais ce n'était pas un film. Elle regardait, hypnotisée et terrifiée à la fois, Mark se désintégrer sous ses yeux. Il était à genoux, un de ses bras avait été arraché, la peau de son crâne nu s'effritait comme de la peinture sur un mur. Et son visage... Mon Dieu, son visage ! Sa cage thoracique irradiée par un feu intérieur explosa, son corps entier se ratatina sur lui-même. Il voulut se redresser, mais sa nuque disloquée se brisa. Sa tête roula au sol telle une coquille vide, et se décomposa lentement.

... *Il faut payer maintenant*, disait la voix dans le brouillard pourpre. Et Mark, sous la pression accrue qui lui serrait la gorge, suffoquait... Il entendait confusément un bruit de vêtements froissés...

... Et Chadderton serrait, serrait pour faire taire le rire moqueur qui s'échappait de la bouche de Trafford. Sa femme avait brûlé, et pourtant elle était encore vivante quelque part. C'était de la faute de Trafford, Trafford avait tout manigancé et il était enchanté de la plaisanterie. « Trafford, salaud, je vais te tuer, te tuer, te tuer... »

... Et Joanne vit Helen debout sur le seuil de la chambre. L'enfant avait fait un cauchemar, elle voulait dormir avec sa mère. Soudain ce qui restait du corps de Mark disparut. A sa place se redressait le Dr Aynsley, le Fou. Ses yeux luisaient dans son visage strié de peinture bleue ; ses dents acérées, ses cheveux en broussaille, son corps recouvert de fourrure n'avaient rien d'humain. Il était en érection. Il s'avança sournoisement vers Helen. Mais Helen, les paupières lourdes de sommeil, ne voyait rien. « Helen, attention ! cria mentalement Joanne. Oh non, non, non, non... »

Elle aperçut la barre de fer à côté du lit, épaisse et noire. Retrouvant d'un coup la force d'agir, elle se jeta en travers du lit, empoigna l'arme. Aynsley n'était plus qu'à un mètre d'Helen. Mais pourquoi, pourquoi Helen ne le voyait-elle pas ? Pourquoi restait-elle là à se frotter les yeux comme pour chasser les images d'un mauvais rêve ? Joanne courait vers Aynsley maintenant. La chambre était devenue une longue plaine, démesurément étirée. Aynsley leva une main immense... Joanne brandit la barre de métal.

« Non, ne la touchez pas ! »

... Helen savait que les adultes étaient emprisonnés dans le même cauchemar. Qu'elle seule pouvait opposer au royaume des ombres sa force incandescente d'enfant. Une émotion très pure fleurissait en elle, chassait peu à peu les nuages noirs pour laisser le soleil se déverser. Elle comprenait ce qui se passait en elle, comme une petite fille de sept ans est capable de comprendre, à sa manière. Peu importait maintenant que son papa ne soit pas là pour draper une serviette sur les poignées de l'armoire... Elle saurait, toute seule, utiliser son arme secrète. Un gémissement rauque, où se mêlait douleur, colère et désespoir planait sur la scène. Oh ! comme elle détestait cette

choose qui faisait si peur aux gens, comme elle voulait la détruire...

... Le magnétophone était devant elle. Elle l'ouvrit brusquement, s'empara de la cassette, et déchira la bande, déchira la puissance maléfique qu'elle contenait. Le silence tomba d'un coup.

Joanne lâcha la barre de fer en vacillant. L'inconnu qui s'acharnait sur la silhouette prostrée de Mark roula au sol. « Il était en train d'étrangler Mark, et moi, j'ai failli le tuer », songea Joanne. Les murs de la chambre se mirent à tangier dangereusement. Elle ferma les yeux, et s'effondra sur le tapis, inconsciente.

La gorge convulsée, Mark toussa plusieurs fois. Le brouillard rouge avait disparu, l'Homme du Train Fantôme aussi. Il était allongé dans sa chambre, près du magnétophone. Chadderton se relevait à côté de lui. « Est-ce seulement la suite du cauchemar ? » se demanda Mark. Son angoisse ne dura pas longtemps. Non, il était bien chez lui, tout éveillé.

Lorsque les traits de Mark remplacèrent ceux de Trafford, Chadderton laissa retomber ses mains. Le rire odieux, le rire qui le rendait fou de rage, s'était tu. Plié en deux sur le tapis, Davies hoquetait et toussait.

– Bon sang, que se...

Les mots s'arrêtèrent sur les lèvres de Chadderton. Il aperçut alors la petite fille debout près du magnétophone. Elle serrait dans ses mains la cassette mise en pièces. Il y avait du sang sur ses doigts, et son visage était d'une pâleur mortelle.

Lorsque le silence succéda aux cris de douleur, Helen comprit qu'elle avait trouvé le secret. Elle avait réussi à chasser Azimuth. Mais il n'était pas mort. Il ne pouvait pas mourir. Un rire méchant résonna dans sa tête : c'était celui de la vilaine petite fille. Elle savait, elle, que la victoire d'Helen n'empêcherait pas Azimuth de réaliser son plan.

J'ai trouvé mes Catalyseurs, Helen, fit la voix de l'Homme du Train Fantôme. Le Grand Banquet aura lieu. Et tu ne pourras plus aider ton papa.

Car Helen était en état de choc, enfermée au plus profond de son esprit. Là seulement, elle pourrait se reposer et se

remettre de son traumatisme. Elle aurait tant voulu tout raconter à son papa, lui expliquer comment vaincre Azimuth. Mais elle ne pouvait pas parler, pour l'avertir du plan de cet être diabolique... Azimuth avait déjà oublié son échec, sa colère. Helen l'avait empêché de s'installer dans l'esprit des adultes, comme il le souhaitait. Elle détenait une arme contre lui, et elle savait l'utiliser. Mais l'Élu qui s'était échappé ne découvrira jamais cette arme secrète. Car Helen s'était réfugiée derrière de grands rideaux blancs, pour que son esprit d'enfant guérisse de sa blessure. Et Azimuth riait. L'Heure de son Arrivée était proche ; personne ne parviendrait à le détourner de son projet.

Mark se leva en se frottant le cou. Il s'approcha de sa femme, étendue sur le sol. Elle gémit lorsqu'il la prit dans ses bras :

– Oh, Mark... J'ai fait un terrible cauchemar !

Aynsley gisait toujours, inconscient, comme une poupée de chiffons qu'un enfant insouciant aurait jetée dans un coin.

– Bon sang, que s'est-il passé ? grommela Chadderton en se passant la main sur le front.

Mark déposa Joanne sur le lit. Puis il se tourna vers sa fille, immobile devant le magnétophone. Les doigts d'Helen se crispaienr encore sur les lambeaux de la bande. Il la souleva dans ses bras, la serra contre lui. Elle s'endormit aussitôt. Alors Mark se mit à pleurer. Il ne comprenait pas les événements qui venaient de se dérouler, mais il savait qu'Helen les avait sauvés d'un danger auprès duquel la folie n'était rien.

Le train de King's Cross à destination de Newcastle était en retard.

Mais pour une fois, Grace ne faisait pas de reproches à Philip. Les voyageurs qui se pressaient comme chaque jour sur le quai de la gare ne prenaient aucune attention à l'homme brun et mince au sourire rayonnant, ni à sa femme aux cheveux bouffants, ni à sa petite fille bouclée. Leurs visages ne différaient pas des milliers de visages anonymes. Et personne ne soupçonnait ce qui se cachait derrière ces trois masques.

Les Gascoyne marchaient lentement, contrairement aux autres voyageurs qui se bousculaient vers la sortie. Le même sourire s'épanouissait sur leurs faces, ils partageaient le même secret, poursuivaient le même but. Philip et Grace portaient chacun une valise, Angelina un petit sac en plastique. Et tout en montant sur la passerelle, ils souriaient, souriaient, souriaient.

Eric Morpeth n'était pas venu travailler, et Tadger Wright, l'employé qui le remplaçait au contrôle des voyageurs, ruminait sa hargne. Depuis une semaine que ce râleur fatiguait les oreilles de tout le monde avec ses jérémiades sous prétexte qu'il ne se sentait pas bien, il avait fini par se décider à paresser au lit. Sans prévenir, avec ça.

Tadger ne remarqua pas la famille radieuse et chargée de bagages qui s'approchait de lui. Mais lorsque l'homme lui tendit les billets, un terrible souvenir, une scène qu'il avait oubliée depuis longtemps, lui revint à l'esprit.

Il était alors âgé de douze ans, et avait accompagné sa mère chez sa grand-tante Freda, gravement malade. Tandis que sa mère vaquait à la cuisine, il était resté assis au chevet de la vieille dame. Il s'ennuyait, et il n'aimait pas l'odeur de renfermé qui régnait dans la chambre. Soudain la vieille s'était mise à râler. Pris de panique, il avait voulu se lever pour appeler sa

mère. Mais une grosse main blanche, surgissant de dessous les draps comme un tentacule, l'avait saisi par le poignet. Et sa mère, alertée par ses hurlements, avait dû détacher un à un les doigts de tante Freda, morte, qui s'accrochaient à lui.

Au moment où sa main se refermait sur les billets, Tadger éprouva la même terreur, celle qui avait hanté ses rêves d'enfant. L'estomac convulsé, il leva les yeux, s'attendant à voir l'énorme visage tout blanc de la vieille tante. Mais il n'y avait que le sourire grimaçant d'un homme brun, et deux yeux qui semblaient fouiller en lui, jusqu'à cet enfant de douze ans qui hurlait de peur dans une chambre nauséabonde. Il poinçonna les billets en toute hâte, et les rendit à son propriétaire comme s'ils étaient contaminés. Alors seulement il aperçut les trois sourires braqués sur lui, trois rictus identiques. « On dirait que Morpeth n'est pas le seul à avoir besoin de repos », songea-t-il.

Matt Jackson était chauffeur de taxi depuis quinze ans. Ce travail lui plaisait. Pas de patron sur le dos, un horaire flexible. La nuit, le jour, on choisissait ce qu'on préférait. Et le salaire suffisait largement à payer les factures du mois, plus une soirée au pub de temps en temps.

Il n'avait pas eu beaucoup de clients ce matin. Deux petites courses de rien du tout qui lui avaient à peine rapporté de quoi s'acheter un sandwich. Une pluie fine tombait, et la neige sur le sol se transformait déjà en une gadoue grisâtre. En attendant son tour dans la file de taxis arrêtés devant la gare, Matt se demanda comment les autres s'en tiraient. Il reconnut Jack Fisher dans la voiture qui le précédait. Sa femme s'envoyait en l'air avec un propriétaire de boîte de nuit...

Une jeune fille en manteau de fourrure monta avec Jack. Bon, c'était à lui maintenant. Pourvu qu'il ne se ramasse pas une poupée pareille ! Ces filles-là étaient les pires. Ça s'habillait comme une princesse, mais ça n'avait pas même de quoi payer la course. Un jour il en avait rattrapé une qui essayait de se défiler (après avoir vomi sur le siège arrière en plus). Malgré les cris et les coups de pied de cette morveuse, il lui avait arraché son petit sac à main et s'était servi lui-même. Sans blague...

Matt était un robuste gaillard, qui n'hésitait pas à en venir aux mains lorsqu'il le fallait. Mais le meilleur moyen d'éviter les ennuis, c'était de ne pas prendre de mauvais clients. Et ceux-là, il avait appris à les flairer, depuis le temps.

Quelques coups furent frappés à la vitre.

– Vous êtes libre ? demanda un homme au visage souriant.

Une femme et une petite fille l'accompagnaient. « Avec les familles, on est tranquille », songea Matt.

– Bien sûr ! Montez, la porte n'est pas fermée.

– Nous avons des bagages.

Matt descendit de voiture pour ouvrir le coffre, pendant que la femme et la fillette s'installaient à l'arrière.

– J'espère que nos valises tiendront, dit l'homme avec un large sourire.

– Sans problème, fit Matt en empoignant la plus grosse.

Il regagna ensuite sa place au volant. L'homme monta à côté de lui.

– Vous allez où comme ça ? demanda Matt.

– A Jesmond, Osborne Road, répondit l'homme en souriant toujours.

Avant de démarrer, Matt annonça sa destination par la radio du tableau de bord.

– Vous êtes en vacances ? demanda-t-il au bout de quelques minutes.

Il avait envie de bavarder. Ça ne réussissait pas toujours, il y avait des clients qui ne desserraient pas les dents de tout le trajet. Mais il s'ennuyait tellement depuis ce matin... Rien de tel qu'un brin de causette pour faire passer le temps.

– En vacances ? Oui... répondit l'homme en lui adressant un large sourire.

Enfin quelqu'un d'aimable. Pour une fois... Avec ce mauvais temps, les gens vous tiraient de ces grimaces !

– Je me disais bien, une famille avec des valises... Vous allez retrouver des amis, ou de la famille ?

– Les deux, répondit une voix derrière lui.

Il aperçut le visage souriant de la femme dans le rétroviseur. La petite fille pouffa dans sa main. « Eh bien, en voilà trois qui sont vraiment heureux de vivre », se dit-il. La femme avait un air sévère pourtant, avec les deux rides profondes qui lui marquaient les coins de la bouche. « Un visage qui ne rit pas beaucoup », songea-t-il soudain. Mais elle lui souriait. Et Matt, de bonne humeur, prit la direction de Jesmond.

– Oh... J'ai failli oublier ! jeta l'homme. Je dois acheter... des chocolats. Pour offrir à la famille. Il me semble que j'ai vu une confiserie là-bas, dans cette petite rue. Pourriez-vous faire un crochet ?

– Sans problème, dit Matt en quittant la rue principale.

En effet, il apercevait une enseigne, un peu plus loin. Mais le magasin était fermé, et semblait à l'abandon. Un bulldozer était garé devant le bâtiment voisin, à demi démolie. Matt voulu faire demi-tour. Il connaissait une boutique, sur la route... Soudain, deux petits bras enserrèrent son cou.

– Mais, qu'est-ce que... commença-t-il.

Un objet dur le frappa à la tête. Le sourire rayonnant de l'homme flotta un instant devant ses yeux.

– Sans problème, chuchota une voix tout près de son oreille.
Matt sombra dans l'inconscience.

Chadderton ressentait plus que jamais le besoin d'avaler un grand verre de whisky. Le sortilège qui depuis quelques minutes l'empêchait de réagir semblait brisé.

— Vous aviez raison, Davies... Vous êtes porteur. Et vous m'avez refilé votre foutue maladie mentale !

Un silence terrible planait sur la pièce. Mark, le visage inondé de larmes, serrait sa fille dans ses bras.

— Mark, que s'est-il passé ? murmura Joanne en se redressant péniblement sur le lit. J'ai cru que je devenais folle !

— C'est faux, répondit Mark à Chadderton. Vous avez peur de l'admettre, mais vous savez pertinemment qu'il ne s'agit pas d'un virus mental, mais de...

Sa phrase resta suspendue. Il cherchait ses mots. Comment désigner le phénomène qui avait bouleversé leurs esprits, et auquel Helen venait de mettre fin ? Comment expliquer ce qui, à trois reprises, avait tenté de prendre possession de lui, et échoué ? C'était...

— C'est le Mal, fit la voix d'Aynsley. Il est vieux comme le monde, et son nom est Azimuth.

— Non, c'était un cauchemar, souffla Joanne. Un terrible cauchemar.

— Je vous avais prévenus de ne pas écouter la cassette, poursuivit Aynsley.

Sa voix, qui avait retrouvé son intonation habituelle, contrastait avec l'aspect désordonné de sa personne. La lueur sauvage de ses yeux avait fait place à un voile de lassitude.

— Azimuth était dans la cassette. Vous l'avez invoqué en mettant le magnétophone en marche.

— Allez vous faire foutre ! explosa Chadderton qui tituba sous l'effet de la colère. Où rangez-vous vos alcools, Davies ?

Joanne saisit l'occasion au vol. Elle avait désespérément besoin de sortir de la pièce, de bouger, de retrouver des

sensations normales. Pour nier le cauchemar, les fous qui pénétraient chez vous et saccageaient, outre votre voiture et votre maison, votre réalité.

– Dans le salon, dit-elle en se levant. J'y vais.

Mark regarda sa femme quitter la pièce d'un pas mal assuré. Il se rappela le jour où, pour fêter leur anniversaire de mariage, ils avaient débouché une bouteille de champagne. Il y avait deux ans déjà. L'année suivante, il était dans le coma, et Joanne et Helen priaient au chevet de son lit d'hôpital. Helen... Il déposa doucement l'enfant sur le lit. Elle dormait profondément, comme s'il ne s'était rien passé.

– C'est un virus, insista Chadderton avec un geste d'impatience. Et nous l'avons tous attrapé.

– Il a pénétré dans mon esprit, Mark, expliqua Aynsley. Je n'ai rien pu faire, lorsqu'il est entré, j'ai été contraint de lui obéir.

– Où est-il maintenant ? demanda Mark.

– Il a été expulsé, une fois de plus. Mais il est plus puissant que jamais. Il faut agir avant qu'il ne soit trop tard. Les rails le retiennent prisonnier, il ne peut guère s'en éloigner car c'est là qu'il trouve sa nourriture, mais il devient chaque jour plus fort. Bientôt il sera libre d'aller où bon lui semble. Mark... Il est encore temps...

Aynsley eut un haut-le-cœur. Il reprit pourtant :

– Il s'est servi de moi. Il est entré en moi. Il s'est inscrit sur la cassette... Il dévore ses victimes, sur la ligne de chemin de fer, et lorsqu'il sera repu, et fort, il s'échappera...

Chadderton se passa la main dans les cheveux.

– Il faut amener ce dingue à l'hôpital, soupira-t-il. Votre femme et votre fille aussi.

Aynsley eut encore un hoquet. Il haletait, sa respiration était sifflante comme celle d'un mourant, les yeux lui sortaient des orbites.

– Donnez-moi la main, Mark, articula-t-il péniblement. Je vous en prie...

Mark tressaillit. Un frisson insidieux remontait le long de sa colonne vertébrale, il reconnaissait la peur viscérale... « Et si

cette chose était restée en lui ? Et qu'il veuille me toucher afin qu'elle s'empare de moi de nouveau ? »

– Mark, il est parti, insista Aynsley. Je ne lui sers plus à rien. Prenez ma main, vite... Nous n'avons plus beaucoup de temps. Azimuth a utilisé ma substance, il m'a consumé tout entier pour créer vos cauchemars...

Chadderton haussa les épaules. Tout cela était absurde.

– Allons prévenir la police, dit-il fermement.

– Ne l'écoutez pas, Mark ! Il refuse de me croire parce qu'il a peur. Vous devez me faire confiance, et prendre ma main. J'ai vu vos cauchemars, vos cauchemars à tous. J'ai vu sa femme enfermée dans une vitrine de musée. Je l'ai vu essayer de vous tuer, Mark, pensant que vous étiez l'inspecteur en chef Trafford. C'est ce qu'Azimuth voulait !

– Taisez-vous ! cria Chadderton. Vous êtes complètement cinglé.

Il persistait à chercher une explication rationnelle. Maintenant qu'il avait repris pied dans la réalité, il ne la laisserait pas se dérober une nouvelle fois. C'était trop insupportable... Cet homme était un fou dangereux, victime d'hallucinations...

Mark s'approcha d'Aynsley. Son visage exprimait une détermination farouche. Quelles que puissent être les conséquences, il prendrait cette main tendue. Chadderton fit un pas vers lui, poussé par un instinct qui n'obéissait pas à la raison. Mark saisit la main d'Aynsley.

A ce moment-là, Chadderton posa la main sur l'épaule de Mark. Ce fut comme si une décharge électrique l'avait traversé. Son bras raidi transmettait un flux magnétique. Il lui fallut toute sa volonté pour parvenir à retirer sa main. Mark s'agenouilla devant Aynsley. Et tandis que Chadderton retournait s'asseoir sur le lit, les deux hommes demeurèrent immobiles et graves, les yeux dans les yeux.

Joanne entra avec une bouteille de whisky, et prit place à côté de Chadderton. Sans cesser d'observer Mark et Aynsley, il dévissa le bouchon, avala une longue gorgée. Davies était très pâle, des gouttes de sueur perlaient à son front ; le regard d'Aynsley semblait perdu dans le vague. Joanne caressait

doucement le visage de sa fille. Enfin elle remarqua la scène. Alarmée, elle esquissa un mouvement pour se lever, mais Chadderton la tint par le bras. Helen marmonna quelques mots dans son sommeil. Joanne se pencha sur l'enfant, et Chadderton eut l'impression que celle-ci appelait son père. Il porta de nouveau la bouteille à ses lèvres. « On dirait que j'attends quelque chose, songea-t-il. Quelque chose qui doit s'accomplir. » Dans le silence qui se prolongeait, alors que Mark et Aynsley restaient figés comme des statues, l'un en face de l'autre, il entendit Joanne qui pleurait doucement. Il continua à boire.

Et il attendit.

Lorsque Matt se réveilla, il mit quelque temps à sortir de sa torpeur. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait, de ce qui lui était arrivé. Il ne pouvait pas bouger les jambes, ni les bras. Il finit par comprendre qu'il était allongé sur le plancher d'une voiture... à l'arrière de son propre taxi. Le moteur ronronnait doucement. Près de son visage, il distingua une jambe de femme. Il essaya de remuer ; aussitôt un objet pointu s'enfonça brutalement dans son cou. Il voulut protester, mais le talon lui meurtrissait la gorge. Il demeura donc parfaitement immobile. C'est seulement lorsqu'il entendit un rire de petite fille qu'il se rappela la famille souriante, à Central Station. La rue déserte où l'homme cherchait une confiserie... Ils l'avaient ligoté (il reconnut la corde dont il se servait pour attacher les bagages sur la galerie), après l'avoir assommé. Sa tête lui faisait mal, et il sentait sur son cou quelque chose qui ne pouvait être qu'une croûte de sang séché.

La voiture cahota dans une ornière. Matt accusa douloureusement la secousse. Depuis combien de temps roulaient-ils ? La radio grésilla, et il reconnut la voix de Sylvia, la standardiste.

– Matt ? Où êtes-vous passé, bon sang ?

Silence. Matt imaginait Sylvia en train de mâcher du chewing-gum devant son standard et de feuilleter son éternel magazine féminin.

– Matt ! Vous avez un client à prendre à deux heures trente. Appelez-moi d'urgence pour confirmer.

Donc il n'était pas loin de deux heures trente. Il avait signalé son départ de Central Station à onze heures et demie. Bon Dieu, ils roulaient depuis plusieurs heures. Mais où l'emmenaient-ils ? Il recommença à s'agiter. Aussitôt le talon faillit lui percer la gorge.

– Matt ! rugit la voix de Sylvia. Vous allez vous attirer des ennuis si vous ne répondez pas ! ... Je parie qu'il s'est garé quelque part et qu'il est en train de se balader, continua-t-elle à l'adresse de quelqu'un dans le bureau.

Une voix d'homme que Matt ne reconnut pas marmonna une réponse indistincte :

– ... bien son genre... ... au pub...

« Mais non, idiote ! eut-il envie de crier. Je ne suis pas au pub, ni en train de me balader ! J'ai été kidnappé par trois dingues ! »

Le talon pressé contre son cou le contraignit au silence. Il y eut un bref déclic : l'homme avait éteint la radio.

La voiture ralentissait. Par un coin de la vitre, Mattaperçut la pancarte d'une station Texaco. « Ils vont prendre de l'essence ! » Oubliant le danger, il essaya de se redresser. Une main l'agrippa par les cheveux, et le talon s'enfonça si fort dans sa chair qu'il sentit le sang couler sur son cou. « Elle va me tuer ! »

La portière du conducteur s'ouvrit, l'homme descendit. Le cœur battant, Matt entendit une série de chocs sourds contre la voiture, et le bruit du liquide qui se déversait dans le réservoir. « Un self-service ! comprit-il, au désespoir. Personne ne va me voir... » Déjà l'homme replaçait le tuyau sur la pompe. Puis ce fut le silence. En un éclair, Matt imagina la scène : l'homme payerait tranquillement au bureau, l'employé jetterait un coup d'œil à la femme et à la petite fille qui attendaient dans le taxi, sans se douter qu'un pauvre chauffeur gisait à l'arrière...

– Ça marche, les affaires ? demanderait l'employé.

– Pas trop mal, répondrait l'Homme au Sourire.

– Le compteur tourne toujours ? ajouterait alors l'employé avec un clin d'œil.

– Cette radine ne le quitte pas des yeux. Et la gosse va me salir ma banquette avec ses doigts pleins de chocolat !

L'Homme au Sourire récupérerait sa monnaie. En souriant... Et l'autre lui souhaiterait une bonne journée.

Des pas s'approchèrent de la voiture. La portière claqua. Une seconde plus tard, le moteur démarrait, et le véhicule

repartait vers sa mystérieuse destination. Pour la première fois de sa vie, Matt, Matt le costaud, s'évanouit.

Mark s'arracha à l'étreinte d'Aynsley avec une violence telle que Chadderton sursauta. Avec ses cheveux que la sueur collait à son front, il ressemblait à un pêcheur de perles qui refait surface. Il recula, les mains toujours tendues vers Aynsley. Joanne murmura son nom, comme pour le rappeler à elle. Aynsley ne bougeait pas, le bras levé ; ses yeux révulsés brillaient, deux taches blanches dans son visage ravagé.

– Les pierres levées... articula Mark d'une voix rauque que Chadderton reconnut à peine.

Un sourire las passa sur le visage d'Aynsley. Sa main retomba mollement.

– Je vous ai dit tout ce que je savais, souffla-t-il. Il m'a tout pris...

Mark alla s'asseoir sur le lit, et serra sa femme dans ses bras. Mais ses yeux ne quittaient pas Aynsley, recroqueillé sur lui-même comme une poupée de chiffons. Et Chadderton comprit qu'un événement terrible se préparait, qu'une fois de plus la réalité allait basculer devant eux. Sa main qui avait touché Mark envoyait une douleur lancinante jusqu'à son épaule. Mark dut éprouver le même sentiment, car il serra Joanne plus fort contre lui.

Le sourire d'Aynsley s'était mué en une grimace hideuse qui découvrait des dents jaunies dans son visage ridé. Il baissa la tête. Un souffle imperceptible agitait sa chemise en lambeaux, une fumée noirâtre s'échappait de ses vêtements comme des serpents déroulant leurs anneaux. Dans la chambre qu'envahissait une odeur d'ozone, l'air se mit à trembler, teinté d'une lumière bleutée qui jetait des ombres sur les murs, et illuminait trois visages pétrifiés, bleus comme des cadavres de noyés. Chadderton pensa à la chambre de cet hôtel miteux où il avait passé une nuit après s'être soûlé ; le néon de l'autre côté de la rue baignait la pièce d'une pâle lueur bleue, froide et sans

âme. Une lumière semblable se diffusait dans la chambre, montait à l'assaut des murs, accentuait les angles des meubles. Elle émanait d'Aynsley. Son visage s'éclaira d'un bleu sombre, et de son corps irradié s'éleva une flamme brillante.

– Oh non... gémit Joanne.

Un brasier bleuté pétillait maintenant autour d'Aynsley. Mais les flammes qui léchaient les rideaux de la chambre ne provoquaient aucun incendie. En quelques secondes, la silhouette du médecin perdit toute forme humaine. Dans les épaisses volutes de fumée noire, il ne subsista plus qu'un tas de cendres, et une chaussure calcinée. Une substance jaunâtre suintait du mur où Aynsley s'était appuyé. Et puis, plus rien. Dans la pénombre de la pièce, trois êtres émergèrent d'un cauchemar, reprurent pied dans la réalité. Avec un sursaut, Chadderton tendit le bras vers le commutateur électrique. La lumière chassa les ombres.

Pourtant, en examinant la chambre où flottait encore une odeur de fumée, Chadderton comprit que le cauchemar final, celui qui annulerait tous les autres, n'avait pas encore commencé.

Il faisait nuit lorsque Matt s'éveilla. La voiture cahotait sur une route semée d'ornières. Non, ce n'était pas un rêve. Une main l'agrippait toujours par les cheveux. Ses lèvres desséchées émirent un grognement plaintif. Dans l'obscurité il entendit le bruit métallique du compteur. « Dis donc, la course va leur coûter cher ! » fit en lui une petite voix qui essayait bravement de plaisanter.

– Écoutez... articula-t-il avec effort. Si c'est de l'argent que vous voulez, prenez mon portefeuille. Je n'ai pas grand-chose, mais laissez-moi...

La petite fille se mit à rire. Mais l'homme et la femme ne répondirent pas.

– C'est un enlèvement ? essaya encore Matt. Mais pourquoi ? Je ne suis qu'un pauvre chauffeur de taxi. Je n'ai rien d'autre que ce que l'on me donne en échange de mon travail. Personne ne voudra payer une rançon... D'ailleurs, je ne

connais personne qui en aurait les moyens... Je vous en prie, laissez-moi partir... Gardez la voiture...

La petite fille rit encore. Puis le silence retomba.

Soudain la voiture s'arrêta. Mark se débattit, mais la main qui le tenait par les cheveux plaqua brutalement sa tête contre le plancher de la voiture. La douleur lui arracha un gémissement, et la rage le gagna. Il voulut se redresser. Au même instant, la portière arrière s'ouvrit et il reçut un coup contre la tempe. Un millier d'étoiles dansèrent devant ses yeux. Comme dans un rêve, il sentit qu'on le traînait au-dehors. L'air frais de la nuit lui caressait le visage. En tombant sur le sol, il remarqua vaguement que l'herbe était sèche et jaunie. On le tirait par les jambes, quelqu'un essayait maladroitement de le soulever par les épaules. La lune tangua dangereusement dans le ciel. Et tout disparut.

Philip et Grace avaient soigneusement examiné la carte, dans le train. Emble Cottage se trouvait à trois kilomètres de Bamburgh, un petit village perdu dans la campagne, mais d'accès facile. Ils n'avaient pas parlé pendant le voyage. Les mots étaient devenus inutiles. Tout avait déjà été dit, ils obéissaient aux ordres reçus. Ils ne formaient plus qu'un, et le même sourire radieux s'étalait sur leurs visages lorsqu'ils atteignirent la maison nichée parmi les arbres, au flanc d'une colline.

Philip sortit la clé de sa poche pour ouvrir la porte. L'électricité était branchée. La brochure l'avait promis : tout serait prêt pour leur arrivée. Angelina entra la première. Elle exécuta un pas de danse ravi au milieu de la pièce. Tout était parfait... Les poutres sombres qui soutenaient le plafond bas, le mobilier rustique... Papa et maman traînèrent à l'intérieur l'homme qui recommençait à gémir. Puis, pendant que papa retourna chercher les bagages dans la voiture, maman alluma les radiateurs.

Lorsque Philip revint, Angelina courut se jeter dans ses bras. Il répondit à son regard interrogateur et brillant d'excitation par un sourire bienveillant. Oui, le moment était arrivé. Angelina se précipita dans la cuisine où sa mère

s'affairait déjà. Ensemble, elles choisirent deux couteaux-scies, un gros couteau à découper la viande, un couperet, et une brochette. Grace sortit l'outil essentiel de son sac : une aiguille et une bobine de fil de nylon.

Elles retournèrent dans la pièce principale. Radieuses. Papa retirait son manteau. A ses pieds, le chauffeur de taxi reprenait conscience. Parfait...

Azimuth leur parlait maintenant. Il avait faim, il lui fallait se nourrir de la peur de l'homme. Ensuite il leur communiquerait ses instructions, pour qu'ils préparent son Avènement.

« Cette fois ce ne sera pas un simple repas, songea Angelina. Mais un long festin. »

Matt s'éveilla complètement.

L'horreur commença.

Il mit deux jours à mourir.

Mark, Chadderton et Joanne n'échangèrent pas une parole dans la voiture en route vers l'hôpital. Joanne fredonnait doucement à l'arrière, serrant dans ses bras Helen qui dormait toujours. L'enfant ne s'était pas réveillée pendant qu'Aynsley brûlait. A l'hôpital, elle fut déclarée en état de choc.

Chadderton se chargea de fournir les explications. La mère et la fille avaient eu un accident de voiture ; la mère s'était cogné la tête contre le pare-brise, la petite avait été très secouée. Pendant que l'on recousait la blessure de son front, Joanne protesta. Elle n'avait rien de grave... Mais lorsqu'on emmena Helen, elle s'effondra. Il fallut l'hospitaliser elle aussi.

Mark et Chadderton retournèrent sans un mot à la voiture. Dans le parking, Mark éclata soudain en sanglots. Il se couvrit le visage de ses mains, et pleura comme il n'avait pas pleuré depuis longtemps, depuis ses larmes d'enfant. Chadderton, assis dans la voiture, attendait qu'il se calme. Il alluma une cigarette d'une main tremblante.

Ils ne parlèrent pas non plus sur le chemin du retour. La pluie avait commencé à tomber et, dans l'obscurité, la lumière fugitive des phares jetait des reflets sur leurs visages. Chadderton arrêta le véhicule devant la maison de Mark. La lune éclairait la Marina emboutie de Joanne et la fontaine au milieu du jardin. Ils remontèrent l'allée en silence. La brise nocturne agitait légèrement la porte défoncée qui grinçait sur ses gonds.

– Occupez-vous de la porte, dit Chadderton.

C'étaient les premières paroles qu'ils échangeaient depuis leur départ pour l'hôpital deux heures plus tôt.

Pendant que Mark clouait un panneau de bois sur le battant, Chadderton repoussa la voiture de Joanne dans l'allée. Puis ils montèrent dans la chambre qu'imprégnait encore une forte odeur d'ozone. Mark tourna le commutateur.

Ils contemplèrent le tas de cendres sans bouger. Chacun s'était attendu à retrouver cette preuve que leur cauchemar avait réellement eu lieu.

– Pourquoi la pièce n'a-t-elle pas pris feu ? demanda Chadderton comme s'il se parlait à lui-même. Et pourquoi étions-nous incapables de faire un mouvement ?

Mark voulut répondre : « Je ne sais pas. Et pourquoi tout le reste ? » Mais il demeura muet.

– Il est temps que nous ayons une petite conversation, dit Chadderton.

– Oui.

– Que s'est-il passé entre vous et Aynsley ?

– Ne restons pas ici. Venez...

Dans le salon, la réalité reprenait le dessus. Il n'y avait pas de porte enfoncée, de verre brisé, ni de restes calcinés de ce qui avait été un être humain. Après avoir allumé le poêle, Mark se laissa tomber sur le sofa. Et il raconta tout à Chadderton : le rêve, le rendez-vous avec Aynsley à la clinique, la séance d'hypnose, la disparition d'Aynsley.

– Et la cassette ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de cassette ? demanda Chadderton.

– Vous avez entendu Aynsley. Il m'a fait parler, cette chose diabolique qui m'avait attaqué dans le train est sortie de mon esprit où elle se nourrissait de ma peur, et s'est installée dans le sien.

Chadderton baissa la tête. Il serrait et desserrait les poings avec nervosité.

– Tout a été enregistré, continua Mark, y compris cette force maléfique, ce parasite. Nous avons réussi, Dieu sait comment, à nous en débarrasser en maîtrisant Aynsley, mais je l'ai rappelé en passant la bande. Et il a repris possession de nos esprits.

– Donc il doit toujours y être, caché comme il se cachait en vous.

– Non... Quelque chose l'a chassé. Helen, je crois, mais je ne sais pas de quelle manière. Chadderton... Ce Mal me possédait lorsque vous m'avez empêché de me jeter sous le train. Mais il a été... (Il cherchait ses mots.) J'ai senti alors... que ce parasite

s'échappait. (Il se frappa le front.) Il était là, en moi, et cette présence prolongée a ouvert une brèche dans ma conscience... Je ne sais pas quelle est sa nature, mais je comprends comment il agit. Aynsley a essayé de m'aider, il était déjà trop tard. Je sais seulement que c'est une force, une puissance très ancienne qui remonte sans doute aux débuts de la création. Aynsley l'a appelée Azimuth. Elle se nourrit de nos peurs, Chadderton, de nos terreurs les plus profondes. Elle les attise... Elle se déplace sur la ligne de King's Cross. Et à mesure qu'elle gagne en force, elle se rapproche de son but.

– Je ne comprends pas. Vous dites que ce Mal est dans la ligne de chemin de fer, puis qu'il est en vous, en Aynsley, et aussi dans la cassette...

– Vous avez entendu Aynsley comme moi. Ce Mal est prisonnier de la voie ferrée, depuis des années. Mais il a laissé une trace de son passage en moi, en Aynsley, sur la bande. Comme en chacune des victimes qui ont commis des actes atroces en descendant du train. Vous ne voyez donc pas ? Cette chose se sert d'êtres humains, pour s'alimenter. Elle provoque leur peur, et plus leur peur augmente, mieux elle se nourrit. Elle les marque de son sceau, ce qui explique leur comportement psychotique. Et à leur tour, ils sèment la terreur autour d'eux. Mais une fois repu, le Mal doit toujours retourner sur la ligne de chemin de fer.

– Vous dites « la ligne ». Ce n'est donc pas un train particulier, un wagon ?

– Non. Il s'agit de la voie ferrée.

– Très bien. Donc, si je résume, la ligne est « possédée » par une force très ancienne et maléfique. Une puissance inhumaine qui se nourrit de la peur comme un vampire de sang. Et qui fait naître cette peur, à chacun la sienne. C'est ce qui nous est arrivé, à nous aussi ?

– Oui. Lorsque Aynsley a pris ma main, il a réussi à me faire comprendre quelque chose. J'ai compris parce que je possède une sorte d'instinct, du fait du passage d'Azimuth en moi.

– Mais comment ce Mal s'y est-il installé ? La ligne qui relie King's Cross et Edimbourg fonctionne depuis 1850. Cela fait plus de cent trente ans. Pourquoi y est-il prisonnier ? S'il est

aussi vieux que vous le prétendez, où existait-il avant ? Et pourquoi cette ligne-là et pas une autre ? Pourquoi pas l'ensemble du réseau ?

– Je ne sais pas encore. Quelque chose m'empêche de percer le secret. J'ignore aussi ce qui m'est arrivé dans le train, ce qui a provoqué mon accident. J'entrevois seulement certains traits caractéristiques de cet être. Aynsley ne m'a pas tout révélé.

– Pourquoi avez-vous parlé de pierres levées ?

– Quoi ?

– En lâchant la main d'Aynsley, vous avez dit « les pierres levées ».

– Ah oui ? Mon Dieu... Aynsley a essayé de me guider, je crois...

– Vos rêves doivent avoir une signification particulière.

Mark se souvint de sa vision, lorsqu'il s'enfuyait avec Robbie dans le tunnel du Train Fantôme. Les pierres avaient surgi le long des rails... Il ouvrit la bouche pour parler. Mais Chadderton fixait avec insistance la rangée d'étagères auxquelles Mark tournait le dos.

– Sacrée bibliothèque que vous avez là, murmura-t-il.

– Oui, je lis beaucoup depuis l'accident. C'est à peu près tout ce que je suis capable de faire.

– Je parie que vous avez un bouquin sur les sites préhistoriques...

Le cœur de Mark fit un bond, sans qu'il puisse s'expliquer pourquoi.

– C'est vrai... J'en ai acheté un, avant l'accident.

« Avant l'accident... Pourquoi mens-tu ? » se demanda-t-il.

– Vous ne l'avez jamais parcouru pour voir si les endroits dont vous rêvez existent réellement ?

Mark sentit sa gorge se serrer. Il faillit répliquer que cette idée était absurde. Que les rêves des pierres levées avaient été créés de toutes pièces par le Mal, pour jeter le trouble dans son esprit. « Non ! pensa-t-il tout à coup. Les pierres, les sculptures, les chambres mortuaires, tout a un sens. » C'est parce qu'il le devinait qu'il avait acheté le livre. Mais la crainte de percer le secret, de pénétrer la nature de ce Mal l'avait empêché de le lire.

Parce qu'il redoutait trop les conséquences d'une telle découverte.

– Non, je ne l'ai jamais ouvert. Je crois que je cherchais à me cacher l'importance de mes cauchemars, à leur dénier une quelconque signification... Prenez-le, Chadderton. Sur la troisième étagère, à droite.

Chadderton s'approcha des rayons. Quelques secondes plus tard, il déposait un volume sur la table basse, devant Mark.

– Je dois vous faire un aveu... commença-t-il en hésitant. Je n'arrive pas à vous croire. C'est plus fort que moi. Pourtant je ne peux pas non plus nier ce qui nous est arrivé, ce que j'ai vu, même si je suis incapable de l'expliquer. Ce serait admettre que je suis fou...

Il tourna les premières pages d'une main tremblante.

– Si vous reconnaisssez un endroit, arrêtez-moi.

Dès la première photo, Mark reconnut un site de menhirs, sur la lande déserte de ses cauchemars.

Pendant ce temps, à trois kilomètres de Bamburgh, dans une petite maison isolée, les Catalyseurs entraient en communion avec leur Maître.

Une heure plus tard, Mark releva enfin les yeux du livre et se renversa sur le divan. Sa chemise était trempée de sueur ; la peur irraisonnée qui ne l'avait pas quitté depuis que Chadderton tournait les pages fit place à une immense lassitude.

Chadderton avait déplié une carte d'Angleterre sur la table. Chaque fois que Mark avait reconnu un site de pierres levées, un tertre funéraire, il avait tracé une croix rouge sur la carte, et écrit le nom du lieu. La carte était maintenant couverte de croix.

Après avoir longuement contemplé le résultat obtenu, Chadderton griffonna quelques mots sur une feuille de papier. Mark, épuisé, luttait contre la fatigue. Il craignait que le sommeil ne ramène les cauchemars. Pourtant, il avait maintenant la conviction que la... chose, en désertant son esprit, avait entraîné les rêves avec elle.

– Vous avez une idée ? souffla-t-il.

Ses yeux se fermaient malgré lui. Il sombra dans un sommeil sans rêve. La dernière image qu'il emporta fut celle de

Chadderton, le livre ouvert sur ses genoux, penché sur la carte étalée sur la table.

Lorsqu'il s'éveilla, la lumière entrait à flots par les fenêtres du salon. Pour la première fois depuis des mois, il se sentit l'esprit frais et dispos, délivré du persistant brouillard pourpre, des scènes d'horreur et des landes désertes où se dressait la forme inquiétante des pierres antiques.

Chadderton dormait dans le fauteuil, la carte froissée sur ses genoux. Une barbe sombre teintait ses joues, ses cheveux étaient plus ébouriffés que jamais. Mark eut l'impression de le connaître depuis longtemps. Il étira ses membres raidis, ce corps qui s'était miraculeusement remis d'un terrible accident. Cette guérison « miraculeuse » était-elle due à l'influence maléfique d'un être qui voulait vivre en lui ?

Chadderton avait souligné certains paragraphes du livre ouvert sur la table. A côté, sur une feuille de papier, il avait inscrit des numéros de pages. Mark se reporta aux passages indiqués.

1. *The Merry Maidens* (Boleigh). On prétend que les pierres possèdent encore suffisamment de leur « ancien pouvoir » pour provoquer un choc chez ceux qui s'appuient sur elles. Conjurer l'influence païenne du site est peut-être à l'origine des croix de pierre érigées à proximité.

Un frisson parcourut l'échine de Mark. L'image de la pierre, de son réseau de veines palpitantes, lui revint à l'esprit. Et celle de la jeune fille sacrifiée, aux lèvres cousues, allongée sur une dalle au milieu de silhouettes encapuchonnées. Résistant à l'envie de reposer le livre, il consulta la liste dressée par Chadderton.

2. *Chysauster*. Village de l'Age du fer. Il s'agissait peut-être d'une « université » préhistorique, ou bien d'un habitat réservé à des astronomes et adeptes de la géomancie. Certains pensent que la chambre souterraine était destinées à stocker une forme d'énergie cosmique.

3. *Boscawen-Un Stone Circle*. Considéré par beaucoup comme le centre le plus important du pouvoir mégalithique en Cornouailles. Les

pierres forment un cercle parfait entre Catchall et St Buryans. Les orientations astronomiques y sont multiples.

4. *The Fogou* (Carn Euny, près de Sancreed). Autre village de l'Age du fer, dont la structure à demi enterrée est cernée par un fossé... Un fossé profond conduisant à une chambre ronde à usages multiples. Bien que sa fonction primitive demeure un mystère, c'est l'un des plus remarquables monuments préhistoriques d'Angleterre.

Mark savait à quel usage étaient réservés la chambre ronde et le fossé. Il s'obligea à continuer sa lecture.

5. *Bowerman's Nose*.

6. *The Nine Maidens*.

7. *The Hell Stone*. Tertre de forme allongée et chambre funéraire couronnant une colline près de Portesham. Ancien site druidique et centre de divination où se déroulaient des sacrifices sanglants.

8. *Stonehenge*. Le plus célèbre cercle de pierres levées en Grande-Bretagne. Situé à mi-chemin entre l'abbaye de Glastonbury et la cathédrale de Canterbury, il s'élève au centre d'un tracé géométrique marqué par un grand nombre de sites.

9. *Stanton Drew*.

10. *Silbury Hill*.

11. *West Kennet Long Barrow*.

12. *The Rollright Stones*. Soixante-seize pierres entre Oxford et Stratford-upon-Avon. Selon la légende, un roi et son armée en campagne furent changés en pierre par une sorcière, sur la colline dominant Long Compton. On raconte que, parfois, les blocs dévalent la colline, à minuit, pour s'abreuver à la source, et tuent quiconque croise leur chemin. Certains disent que chaque année, le roi et ses guerriers se réunissent une nuit, au pied de la colline, pour une fête à la gloire du jour où ils retrouveront leur forme de chair et de sang et s'élanceront à nouveau à la conquête de l'Angleterre. Un examen radiesthésique des pierres a fait apparaître entre elles un réseau de transmission d'énergie ; ce flux d'énergie s'échapperait en deux endroits et traverserait la campagne en droite ligne, à peu de distance du sol... Le site est laissé sans surveillance, et d'aucuns rapportent que certains rites de magie noire s'y déroulent. En 1975, la police, appelée d'urgence sur les lieux un soir d'été trouva le cadavre d'un chiot qui aurait été victime d'un sacrifice... Le diamètre du cercle formé par ces pierres est de trente-cinq mètres, comme celui de Stonehenge.

13. *Heydon Ditch*. Cet ancien rempart en terre d'un mètre cinquante de hauteur s'étend sur plusieurs kilomètres. Les fouilles archéologiques ont mis au jour des fosses renfermant des squelettes décapités.

14. *Royston Caves*. Cette chambre en forme de cloche creusée dans le sol calcaire a été découverte par des cantonniers il y a plus de deux cent cinquante ans. On n'y a retrouvé jusqu'à présent que des fragments d'os et de tissu. Mais certains pensent que l'origine de la cavité remonte à l'époque préhistorique, et que des rites de magie s'y déroulaient.

15. *Arbor Low*. Cercle de pierres à entrée double, situé au centre d'un bassin naturel à sept kilomètres au sud de Bakewell. Le site comporte par ailleurs un tumulus entouré de dalles plates.

16. *The Giants' Hills* (Skendlebury). Tertres allongés et chambres funéraires mégalithiques. Lieu de sacrifice semble-t-il, à en juger par les cadavres étendus sur des lits de craie.

Mark avala sa salive avec peine. Il se rappelait l'Homme Bleu, sa cruauté de tortionnaire, et l'angoisse d'être enterré vivant...

17. *The Twelve Apostles/The Hanging Stones/The Death's Head Stone/The Panorama Stone*. Les sculptures de ces pierres haut perchées au-dessus d'Ilkley semblent constituer un ensemble de signes codés établissant une mystérieuse correspondance avec des pierres semblables érigées sur les collines avoisinantes, à Baildon et Snowden Moor.

18. *The Devil's Arrows*. Trois mégalithes de taille imposante, considérés comme des « points de repère », indiquant un lieu de croisement de deux lignes d'énergie. On rapporte que les pierres émettent des sons étranges comparables à ceux d'une flûte.

19. *The Rudston Monolith*. La plus haute pierre levée d'Angleterre. Quinze mètres de haut, quarante tonnes. Situé à l'ouest de Bridlington, près de l'église de Rudston, elle daterait de 1600 avant J. C. L'église aurait été érigée en ce lieu pour affirmer la suprématie catholique sur les rites païens, et pour dénier à la pierre sa signification mystique.

20. *Danby Rigg*. Tumulus autrefois constitué de quatre dalles, dont une seule subsiste. Les archéologues y ont découvert une urne contenant des os calcinés et du charbon.

21. *Roughtinglinn and Duddo* (Northumberland). A dix kilomètres au nord de Wooler. Cinq monolithes érigés dans un sol de grès, dont les sculptures s'apparentent à celles de nombreuses pierres levées d'Angleterre.

22. *Arthur's Seat*. Cette colline de forme conique, à Édimbourg, serait située au croisement de quatre lignes d'énergie, et constituerait ainsi un point d'importance capitale selon les théories de la géomancie.

23. *The Callanish Stones*. Le village de Callanish est situé à vingt-cinq kilomètres de Stornoway, sur la côte ouest. Le cercle de pierres levées se dresse sur un promontoire peu élevé au-dessus du niveau de la

mer, à l'extrémité de Loch Roag. Jusqu'à une époque récente, on distinguait encore certaines familles de Callanish par l'appellation « famille des pierres ». On prétend que les habitants du village se réunissent en secret au centre de ce site, le premier jour du printemps et la nuit de la Saint-Jean, et que, lors de ces rassemblements, une déité mystérieuse erre entre les pierres, annoncée par le chant du coucou.

Le livre se transforma soudain entre les mains de Mark en un objet répugnant et dangereux. Il se revit, fuyant dans son cauchemar pour échapper à une hideuse créature. Il avait menti à Chadderton : il avait acheté le livre quatre mois plus tôt seulement, déterminé à se débarrasser de ses cauchemars une fois pour toutes. Il avait compté le lire le soir, pendant que Joanne et Helen dormaient, mais il n'avait jamais pu s'y résoudre et l'avait replacé sur l'étagère. Inconsciemment, il craignait sans doute que la folie ne le gagne s'il reconnaissait les images de ses rêves dans des photographies de lieux existants.

Il tourna la page d'une main tremblante. La photographie en couleurs des pierres de Callanish ressemblait de façon frappante au décor de son affreux cauchemar.

Chadderton avait corné deux pages, un peu plus loin. Mark lut :

Les pierres levées, outre qu'elles sont les monuments les plus anciens du monde, sont aussi sans doute les plus fascinants. Les préhistoriens ne cessent de s'interroger sur les milliers de monolithes isolés ou disposés en cercle qui parsèment, apparemment sans aucune logique, les îles Britanniques. Les théories occultes s'opposent à l'archéologie traditionnelle en affirmant que les pierres sont érigées sur des lignes d'énergie réparties sur le territoire selon un schéma précis. L'homme primitif, conscient de cette énergie, cherchait à l'exploiter en élevant des lieux de culte sur son parcours. Certains rapportent avoir reçu des décharges en touchant ces pierres autrefois sacrées. Ce réseau de lignes constituerait donc le chemin invisible emprunté par une force très ancienne qui se serait inscrit à la surface de la terre au moment de son refroidissement. Les pierres elles-mêmes émettraient certaines « radiations ». Alfred Watkins, auteur du *Chemin Perdu*, ouvrage publié en 1925, fut le premier à développer la théorie du « réseau d'énergie ». Au cours d'un voyage en Angleterre, il remarqua un mystérieux quadrillage lumineux à la surface du pays, dont les lignes se croisaient

aux églises, pierres levées, chambres funéraires et autres lieux traditionnels de culte...

... L'art antique de reconnaissance des points d'énergie situés à la surface de la terre et des lignes de flux les reliant entre eux porte le nom de « géomancie ». A l'époque de la préhistoire, on se servait de cette science pour déterminer l'endroit où seraient établis les lieux de culte, les sépultures, les puits, les emplacements de guet et les observatoires astronomiques. Les sites religieux surtout étaient érigés aux intersections des lignes de flux...

... L'image du dragon dans les légendes de la mythologie, plus qu'une simple figure allégorique, est considérée par certains comme une représentation symbolique des phénomènes résultant de la rencontre de ces flux telluriques. Ainsi, dans la géomancie chinoise, on cherchait avant tout à éviter la ligne droite, par fidélité à la croyance selon laquelle les influences néfastes empruntaient de telles lignes...

... Certains suggèrent que les crimes et les suicides se produiraient plus fréquemment sur les lignes de flux, à cause de leur action électromagnétique sur le cerveau. Il a été dit que certains phénomènes spirituels et les manifestations de forces non humaines tireraient leur existence de courants telluriques et apparaîtraient aux êtres humains sous des formes variées, élaborées par les schémas inconscients de chacun...

... Qui étaient les druides ? Nous connaissons très peu de leur histoire. Le druidisme, pratiqué par les Celtes, serait à son origine un culte du Soleil et de la Nature. Cette religion transmise par tradition orale n'a laissé aucune trace écrite. A son arrivée en Grande-Bretagne, mille cinq cents ans environ après la construction de Stonehenge, Jules César écrivit : « Ils discutent des étoiles et de leur mouvement, de la taille de l'univers et de la terre, de l'ordre naturel, du pouvoir des dieux immortels, et ils communiquent leur savoir à de jeunes hommes... Les prêtres druidiques apprennent un grand nombre de vers par cœur ; ils se consacrent à cette occupation pendant des années. Car leur statut leur interdit d'écrire, afin de soustraire leurs mystères à la connaissance du commun des mortels. » Les Romains, scandalisés par les pratiques sacrificielles des druides, entreprirent de détruire leurs superstitions, mais en vain.

... Certains occultistes affirment que la culture et les pratiques religieuses des druides étaient dérivées d'une religion beaucoup plus ancienne, datant de l'époque de Stonehenge. Les druides auraient vu dans ce site le symbole d'un savoir oublié. Beaucoup soutiennent qu'ils héritèrent d'un système religieux remontant à l'Age du bronze, de pratiques magiques et de connaissances astronomiques, autant de secrets antiques qu'ils tentaient de préserver dans une résistance désespérée à l'envahisseur romain.

– Alors ?

Mark sursauta en entendant la voix de Chadderton. Celui-ci, le menton dans la main, le regardait d'un air las.

– Alors quoi ? répliqua Mark en cachant de son mieux son trouble.

La lecture qu'il venait de faire des passages soulignés par Chadderton le glaçait. Le livre lui parut soudain très lourd, si lourd qu'il était incapable de le replacer sur la table.

– Que pensez-vous de tout cela ? demanda Chadderton. Ou plutôt, qu'en pense votre nouvel instinct ?

– Qu'il y a beaucoup de vrai dans ces théories. Je crois que le réseau de mégalithes et de chambres funéraires qui couvre le paysage anglais a bien été conçu dans un but déterminé...

Sa voix lui parut lointaine, comme si quelqu'un d'autre parlait par sa bouche.

– ... Mais c'est une erreur d'affirmer que les druides ne faisaient qu'honorer un savoir oublié. Ils savaient parfaitement que...

– Oui ? demanda Chadderton en se penchant en avant, les yeux brillants.

– Que...

Une immense lassitude s'empara de Mark ; un grand vide se substitua, dans son esprit, à l'intuition qui dictait ses paroles.

– J'ai oublié ce que je voulais dire... balbutia-t-il.

Il laissa échapper le livre. Lorsqu'il se pencha pour le ramasser, une douleur fulgurante dans le dos l'arrêta.

Chadderton se leva, saisit le volume et le reposa sur la table. Puis il reprit sa place dans le fauteuil. Il posait sur Mark un regard qui semblait dire : « Vous êtes fou à lier. » Soudain, l'expression méfiante de Chadderton, le tas de cendres dans la chambre, l'hospitalisation de Joanne et d'Helen, les rêves, sa propre frustration devant un secret qui lui échappait, tout cela provoqua chez Mark une rage furieuse.

– Ne me regardez pas comme ça, petit salopard ! Vous avez vu comme moi ce qui s'est passé dans la chambre, vous aussi vous étiez prisonnier de vos cauchemars. Ça vous avance à quoi, de jouer les sceptiques ?

Chadderton parut ébranlé par cette attaque soudaine. Son visage prit une expression soucieuse.

— Vous avez lu les passages que j'ai soulignés ? demanda-t-il en se carrant dans son fauteuil.

— Oui, grommela Mark.

— J'ai passé toute la nuit sur ce bouquin, et je ne sais pas ce qui m'a retenu de tout envoyer au diable et de monter chercher cette bouteille de whisky, dans la chambre... Pour boire jusqu'à ce que j'en crève. Mais j'ai tout lu, page après page. Parce qu'il doit bien y avoir une explication à tout ça, une logique, bon sang ! Eh bien, écoutez la conclusion à laquelle je suis parvenu. Après, vous me direz ce qu'en pense votre instinct...

« Supposons que, tout au long de l'Age du bronze, les hommes aient érigé des pierres levées et entrepris la construction de sites religieux dans le but d'invoquer une force mystérieuse, un pouvoir très ancien. Et que cette croyance se soit transmise aux druides. Peu importe la nature de cette force, ou le résultat final que ce réseau de lignes d'énergie devait atteindre. L'essentiel, c'est que l'arrivée des Romains, et plus tard celle des chrétiens, a bouleversé la structure existante. Ils ont construit des églises sur les sites, abattu des pierres... En bref, ils auraient rompu les maillons de cette chaîne, et par conséquent empêché l'avènement de cette entité mystique, de cet être maléfique que vous appelez Azimuth. Mais dans ce cas, comment expliquerions-nous l'apparition du phénomène qui nous préoccupe, hein ? Et le fait qu'il soit lié à la ligne de King's Cross ? Vous devinez où je veux en venir ?

Mark acquiesça. Il était atterré par la découverte de Chadderton.

— Au XIX^e siècle, reprit Chadderton, l'industrie du chemin de fer a fait un bond considérable. De nouvelles lignes ont été construites dans tout le pays. Celle qui relie King's Cross et Édimbourg a été achevée en 1852. Voici donc ma conclusion : sans le savoir, les ingénieurs ont apporté une pièce fondamentale au réseau de lignes établies entre tous les sites mégalithiques et les tertres funéraires. Ils ont fermé le circuit.

Il étala la carte sur la table, invitant du geste Mark à s'approcher.

– J'ai inscrit tous les sites que vous avez identifiés à partir de vos rêves. J'ai cherché à comprendre la logique de l'ensemble. Et regardez ce que j'ai trouvé...

Il feuilleta rapidement les dernières pages du volume et désigna une photographie d'un geste triomphant. Mark reconnut immédiatement la pierre entourée de grilles ornementales qui apparaissait au début de ses rêves.

– C'est bien la pierre dont vous m'avez parlé, n'est-ce pas ? demanda Chadderton.

Mark hocha la tête d'un air sombre. Sous la photo, il lut :

La pierre de Londres. Cette intéressante relique fut découverte dans les soubassements de l'Overseas Chinese Banking Corporation, en face de la station de métro de Cannon Street. La légende rapporte que Brutus, fondateur semi-mythique de Londres, fit de la pierre un autel sacré, et décréta que Londres serait en sécurité tant que le lieu de son ensevelissement resterait inviolé. Les archéologues y voient l'une des bornes utilisées par les Romains pour mesurer les distances, mais certains lui prêtent une signification occulte. La pierre a été déplacée trois fois depuis deux cent cinquante ans.

– Ce n'est pas fini, continua Chadderton en tournant quelques pages. Ecoutez ça...

« ... Boadicée, dernière reine païenne à affronter les Romains en 61 avant J. C., s'empoisonna avec l'aide du druide Sywedydd. Bien que le lieu de sa sépulture demeure ignoré, certains prétendent que son corps et ceux de ses prêtres seraient enterrés sous le quai 10 de la gare de Kings' Cross, où se déroula cette tragique bataille.

– King's Cross, en plein Londres ?

– Pourquoi pas ? Le livre explique que Londres était un puissant centre « magique », et qu'un grand nombre de sites anciens sont enfouis sous des constructions plus récentes. Ainsi Westminster serait bâtie sur un site de rassemblement druidique. On a mis au jour les restes d'un temple pas très loin de la cathédrale Saint-Paul. Tenez, encore autre chose... A propos de Arthur's Seat, à Édimbourg, le livre raconte comment deux enfants, en poursuivant un lapin dans un terrain vague,

ont découvert dix-sept cercueils miniatures contenant des petites figurines de bois.

La pierre. Le quai. Les cercueils...

— Donc... continua Chadderton en gribouillant furieusement sur la carte, ici, nous avons la pierre de Londres, là, King's Cross. J'ai déjà inscrit Arthur's Seat. Nous posons comme hypothèse que les sites dont vous avez rêvé ont une signification particulière, d'accord ? Maintenant, regardez bien...

Il relia tous les sites marqués sur la carte par un épais trait noir, et obtint ainsi une ligne en zigzag s'étendant sur toute la longueur du pays.

— Vous ne remarquez rien ? interrogea-t-il.

— La ligne de King's Cross coupe toutes les lignes que vous venez de tracer.

— Et voilà ! conclut Chadderton. (Il enchaîna avec une excitation manifeste.) La voie ferrée complète le réseau. Par accident. Les autres éléments du circuit, eux, ont été posés dans un but particulier, religieux, mystique... qu'importe. Une force mystérieuse, Azimuth, a été invoquée. Mais elle est prisonnière de la voie ferrée. Vous vous rappelez, vous m'avez dit que cette puissance était « prisonnière des pierres » ? Aynsley aussi a essayé de vous le faire comprendre. Depuis cent trente ans, Azimuth se déplace sur cette portion de voie. Il est invisible, mais il choisit ses victimes parmi les passagers du train...

— Il se nourrit de leur terreur, acheva Mark, pris d'une intuition subite. Comme il se nourrissait autrefois de la terreur des victimes sacrifiées, aux lèvres cousues par des êtres sataniques. Ce n'est pas vraiment la mort qu'il réclame, ni le sang versé, c'est *la peur de la mort*. Il est chaque jour un peu plus fort. Et bientôt, les rails ne le retiendront plus...

La pièce s'était mise à danser devant ses yeux. Il avait conscience de tomber dans une sorte de transe, au bout de laquelle un secret terrible et dangereux lui serait révélé. Mais il était incapable de lutter. Chadderton se leva d'un bond, le secoua violemment par les épaules.

— Davies ! Ressaisissez-vous... !

Le vertige cessa net. Mark leva des yeux angoissés vers Chadderton qui se penchait sur lui.

– Nous arrivons trop tard, Chadderton Azimuth a délégué une partie de son pouvoir à trois personnes. Il les utilise comme catalyseurs pour le délivrer, pour déclencher son projet diabolique... Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais il est presque libre !

– De combien de temps disposons-nous ?

Mark pensa à Joanne et à Helen, allongées sur des lits d'hôpital. Il vit un fou furieux menacer son enfant avec une barre de fer. Et il frémit au souvenir de son terrible accident.

– Quelques jours, à peine murmura-t-il.

Dans la voiture qui revenait de l'hôpital, Mark et Chadderton n'échangèrent pas une parole. Helen ne s'était toujours pas réveillée. Les médecins avaient soigneusement évité de prononcer le mot « coma ». Joanne se remettait de son choc. Mark n'avait pas raconté à Chadderton son entretien avec sa femme. Pâle, les mâchoires crispées, il regardait droit devant lui.

Chadderton conduisait vite, sous la pluie qui avait recommencé à tomber. Il serrait le volant avec force pour empêcher ses mains de trembler. Depuis la nuit passée chez Davies, il était en proie à une nausée persistante, une angoisse qui lui tordait les tripes. « Le manque d'alcool, se dit-il. Je n'ai rien bu depuis quarante-huit heures. »

Il quitta brusquement la route et s'engagea sur une voie de traverse. Mark le regarda d'un air stupéfait.

– Mais ce n'est pas la direction... commença-t-il.

Avant qu'il n'ait eu le temps de terminer, Chadderton arrêta la voiture sur le bas-côté, coupa le moteur. De part et d'autre s'étendaient des champs monotones, un paysage triste sous le ciel bas et gris. Chadderton descendit de voiture, claqua la portière derrière lui, et fit quelques pas le long de la route. Mark sortit aussitôt et, appuyé sur sa canne, attendit près du véhicule. Chadderton fit demi-tour ; il grommelait quelque chose entre ses dents.

– Qu'est-ce qui vous prend ? demanda Mark.

– C'est de la folie ! hurla Chadderton. De la folie pure. Cette histoire de magie, de gens possédés par des démons invisibles qui se dissimulent dans des voies ferrées...

Un camion qui passait sur la route noya ses paroles. Furieux, Chadderton brandit le poing. Puis il se remit à arpenter le bas-côté, et à marmonner d'une voix tremblante de rage.

– ... Vous devez avoir de sacrés blocages, pour que votre propre psychiatre en perde la boule... C'est absurde, de la folie... Trafford, si vous pouviez me voir en ce moment ! Quel embrouillamini...

Après un long soupir, il cessa de s'agiter. Immobile, les épaules voûtées, il fixait le sol et faisait des efforts manifestes pour se dominer.

– Chadderton... commença Mark.

Sans le regarder, Chadderton leva la main pour lui imposer silence. Il respira profondément, plusieurs fois.

– Ça va mieux maintenant, dit-il.

Il contourna la voiture et reprit sa place au volant.

Lentement, le visage de Mark perdit son expression stupéfaite. Il se mit à rire, doucement d'abord, puis de plus en plus nerveusement. Il pensait à sa femme et à sa fille hospitalisées, à sa vie brisée, au danger qui menaçait de s'abattre sur l'humanité. Mais il continuait à rire. Il riait encore lorsque la voiture démarra, fit demi-tour, et regagna la route.

La messe du soir à l'église Saint-Christopher n'attirait guère de monde en semaine, et le père Daniels s'attristait de voir sa belle église vide dans la lumière dorée qui tombait des larges vitraux. Il n'y avait pas plus de quinze personnes dans l'assistance. La vieille Mrs. Cavendish, qui n'avait jamais reçu aucune nouvelle de ses dix enfants depuis leur départ de la maison ; son salon était un musée de photos de famille jaunies où ne venait aucun visiteur. Mr. Phillips et sa femme, qui parlaient si peu tous les deux qu'ils demeuraient des étrangers pour le prêtre.

Ébloui par les rayons du soleil couchant qui traversaient la rosace au-dessus de la grande porte, le père Daniels ne remarqua pas tout de suite les deux hommes assis dans le fond de l'église. Plus tard, il constata qu'ils ne chantaient pas avec les autres paroissiens, qu'ils ne s'agenouillaient pas pour les prières. Ils ne réciterent pas le Credo et ne vinrent pas non plus recevoir la communion. Parce que leur présence troublait sa concentration et l'empêchait de se consacrer à ses fidèles, le père Daniels décida de ne plus leur prêter attention.

A la fin de l'office, tandis que les paroissiens entonnaient l'hymne finale, il se retira dans la sacristie, précédé de ses deux enfants de chœur. En ôtant sa chasuble, il reprit sa conversation interrompue avec Johnny Fallup qui se plaignait des taux d'intérêt exorbitants et du prix auquel lui reviendrait sa nouvelle moto achetée à crédit. Mais son esprit était ailleurs. Il pensait aux deux hommes qui avaient assisté à la messe en silence, au fond de l'église.

Lorsque, vêtu de sa simple soutane, il retourna dans l'église pour s'entretenir avec les paroissiens qui le désiraient, les deux hommes étaient toujours là ; ils semblaient attendre. Mrs. Cavendish lui raconta une histoire qu'il connaissait déjà, un souvenir du temps où les enfants étaient encore à la maison... Il

écouta en souriant, cachant de son mieux sa tristesse. Mr. et Mrs. Phillips le remercièrent timidement en partant. Il décida de leur rendre visite dans le courant de la semaine, pour faire enfin leur connaissance.

Les derniers fidèles quittèrent l'église. Le père Daniels se tourna vers les deux inconnus qui s'étaient levés et s'approchaient de lui.

– Je suis le père Daniels, dit-il. En quoi puis-je vous être utile ?

– Je m'appelle Mark Davies, répondit celui qui s'appuyait sur une canne.

Il avait les yeux cernés de quelqu'un qui manque de sommeil, et une cicatrice barrait son front.

Son compagnon, un homme d'âge mûr aux cheveux gris et aux joues assombries par une barbe de plusieurs jours, se présenta à son tour.

– Les Chadderton, fit-il d'une voix tendue. Nous aimerais vous parler, mon père.

Le père Daniels jeta un coup d'œil à sa montre. Il était attendu pour dîner chez lui. Il avait peu de temps libre, et il avait promis à sa femme, Sheila, de passer cette soirée avec elle.

– Très bien, dit-il calmement, venez dans la sacristie. J'ai allumé un feu.

– Merci, dit le nommé Davies.

Au bruit de leurs pas qui résonnaient dans la haute église déserte, Mark pensa à Central Station.

Le vent s'était levé au-dehors, et les flammes crépitaient derrière la grille du poêle. La pièce avait un air confortable, avec les rangées de livres qui tapissaient l'un des murs, et la cuisinière sur laquelle était posée une bouilloire en cuivre. Le père Daniels fit asseoir les deux hommes, prépara une théière et trois tasses. « Ils ont l'air de criminels venus se confesser », songea-t-il.

– Tout ceci est bien mystérieux, dit-il en prenant place dans un large fauteuil. Je vous écoute.

Le vent gémissait contre la fenêtre. Une rafale plus forte fit trembler les vitres.

– Je ne sais pas trop par où commencer, dit Mark en jetant un coup d'œil à Chadderton.

Celui-ci, tête baissée, fixait le tapis. Il serrait et desserrait nerveusement les poings.

– Essayez tout de même, encouragea le prêtre.

– Croyez-vous au Mal, mon père ?

Le père Daniels s'appuya au dossier de son fauteuil, croisa les mains.

– Quelle entrée en matière ! fit-il en souriant. Est-ce pour débattre de cette question théologique que vous êtes venus me trouver ?

– Non.

– Je suis prêtre. Oui, bien sûr, je crois au Mal. Etes-vous anglican ?

– Non, répondit Mark.

Il ajouta aussitôt :

– Je ne parle pas du Mal en tant que concept abstrait. Mais d'une force concrète, réelle et *intelligente*.

– Ma réponse est encore oui. Mais rien n'est simple dans ce domaine. Donc vous n'êtes pas anglican... Etes-vous chrétien ?

– Oui. Je crois.

Le père Daniels interrogea Chadderton du regard.

– Non... répondit celui-ci. (Puis, s'adressant à Mark :) Davies, nous ne sommes pas venus pour discuter du Bien et du Mal, ni des anges. Inutile de tourner autour du pot.

Il tira une carte de police de sa poche et la montra au prêtre.

– Je suis inspecteur de police, mais je n'exerce plus mes fonctions depuis deux mois. Vous avez peut-être lu dans les journaux ce qui est arrivé à Mark Davies...

– Mark Davies... murmura le prêtre en réfléchissant. Ah oui, l'accident de train, n'est-ce pas ?

– Exact, dit Mark. L'inspecteur Chadderton était chargé de l'enquête, pendant que j'étais dans le coma...

Le vent secouait les vitres avec violence. Le père Daniels se leva et s'approcha de la fenêtre.

– Je me souviens, oui... Quelle terrible malchance ! Mais je vois que vous vous êtes bien remis, ajouta-t-il en fermant les rideaux.

Au même instant, les vitres explosèrent. Une pluie de verre brisé et de morceaux de bois se répandit dans la sacristie. Mark leva instinctivement la main pour se protéger le visage. Le vent qui gonflait les rideaux comme deux immenses ailes projeta le père Daniels contre le mur, délogea Chadderton de son fauteuil et le fit rouler à terre. Les livres volèrent, des pages arrachées tourbillonnèrent dans la pièce. Et un long hurlement strident déchira l'espace.

Mark comprit immédiatement ce qui venait de pénétrer dans la sacristie. C'était le mystérieux parasite, l'être hideux avec lequel il avait vécu quatorze mois en étroite symbiose. Des visions de cauchemar traversaient son esprit, des serpents grouillants, la tête de la Gorgone reflétée dans un miroir... L'horreur le guettait de nouveau.

– Au secours, aidez-moi ! cria-t-il avec désespoir dans la tourmente qui déferlait.

Aveuglé, désorienté, il frappait l'air de sa canne. Autour de lui bourdonnait un essaim d'insectes invisibles aux cris aigus et assourdissants. Il tomba à genoux. Sa main tâtonnante sur le sol rencontra celle de Chadderton. Agrippés l'un à l'autre, ils se relevèrent, vacillant sous l'assaut d'une force qui menaçait de les emporter. Un gémissement plaintif s'éleva dans le coin de la pièce. Ils s'approchèrent en trébuchant pour aider le père Daniels à se relever. Il leva vers eux des yeux agrandis par l'épouvante. Mark devina qu'il se débattait avec les images d'un cauchemar que lui seul pouvait voir. Il se pencha et attrapa le prêtre à bras-le-corps. Chadderton, cramponné à lui, hurla :

– Qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qu'on fait ?

Dans son affolement, Mark aperçut la porte qui communiquait avec l'église. Elle lui sembla immense, rassurante. Il se jeta sur la poignée, réprima un sanglot horrifié lorsque le battant ne s'ouvrit pas. Azimuth les avait-il enfermés ? Une phrase de Chadderton résonna à ses oreilles : « Ils ont détruit les sites, abattu les pierres levées. Ils ont construit des églises partout... »

« Oh, mon Dieu, cette église se trouve-t-elle sur l'une des lignes du réseau ? »

Chadderton le rejoignit, soutenant le prêtre à demi inconscient. Mark tira furieusement sur la poignée. La porte rabattue par le vent s'ouvrit, lentement.

Quelques secondes plus tard, les trois hommes étaient projetés sur les dalles froides de l'église. Le père Daniels s'affaissa sur les jambes de Mark qui accusa douloureusement le choc. Il se traîna sur le sol, tirant le prêtre par sa soutane pour l'éloigner de la porte de la sacristie. Enfin ils se relevèrent péniblement. Tout était calme ici, paisible. Mais dans la sacristie, le vent poursuivait en hurlant son œuvre dévastatrice. Les rideaux claquaient comme des voiles dans une tempête, les pages arrachées aux livres tournoyaient en tous sens. Les étagères s'effondrèrent avec un grand fracas.

Azimuth se déchaînait. Mais il n'osait pas franchir le seuil de l'église. Mark se tourna vers Chadderton qui, allongé sur le sol glacé, enfonçait son visage dans ses mains. Il avait déjà fait l'expérience de l'Enfer, il ne voulait plus voir.

– Ne regardez pas, souffla Mark au père Daniels qui ne pouvait détacher les yeux du spectacle de la sacristie.

Soudain le vent s'en retourna comme il était venu. Il ne resta plus que les fenêtres aux carreaux cassés par lesquelles entrait l'air de la nuit ; les dernières feuilles de papier retombèrent. Le père Daniels s'évanouit contre l'épaule de Mark.

La force sauvage et destructrice que les Catalyseurs, dans leur réclusion, avaient si bien nourrie s'enfuit en poussant son hurlement maléfique dans les couloirs de la nuit. L'espace d'un bref instant, elle avait goûté une liberté qui lui était interdite dans les rails. Elle s'était alimentée, en secret, grâce à une Nourriture qui ignorait tout de son existence. Mais deux Rebelles qui en savaient trop et fomentaient contre lui étaient allés trouver le saint homme. Alors Azimuth, grisé par sa puissance nouvelle et par le souvenir de son orgie, s'attaqua à eux. C'était une erreur, il le reconnaissait. Il manquait encore de force. Il fallait attendre l'Avènement, si proche maintenant, à l'heure où les Catalyseurs quittaient le lieu secret de leur Communion pour obéir aux ordres reçus et se rendre sur la voie

ferrée. Alors, lorsque leur objectif final serait atteint, il serait libre pour toujours. Que pouvaient deux hommes et un prêtre contre lui ? Le Banquet serait savoureux. Et ce Mark Davies, celui qui par trois fois déjà avait osé lui échapper, lui appartiendrait pour l'éternité.

Bientôt... Bientôt...

– Que s'est-il passé ? demanda enfin le père Daniels.

Sa voix mal assurée tremblait dans le silence de l'église. Chadderton l'avait fait asseoir sur un banc. Sa soutane était en désordre, et des mèches de cheveux blancs tombaient sur son front.

– Je... Nous pensons qu'il s'agit d'une sorte de démon, murmura Mark. Azimuth. Avez-vous déjà entendu ce nom, mon père ? Possède-t-il une signification religieuse ?

– Je ne sais pas... souffla le prêtre de l'air de quelqu'un qui vient de perdre toute certitude.

Il croisa les mains et, tête baissée, soupira profondément. Chadderton, debout devant la porte de la sacristie, contemplait les dégâts. Il n'osait pas entrer. Mark s'approcha de lui en s'appuyant sur sa canne.

– Vous n'avez plus rien à craindre, maintenant. Il est parti.

Chadderton hésitait encore, comme si les paroles de Mark ne suffisaient pas à le convaincre. Enfin il se décida à franchir le seuil. Ses pieds crissèrent sur le sol jonché de débris de verre.

– Il est de plus en plus fort, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

– Oui. Bientôt rien ne pourra plus l'arrêter.

– Où est-il parti ?

– Il est retourné se nourrir sur la voie ferrée. Il était encore trop faible contre nous.

Il y eut un léger bruit derrière eux. Persuadés tous deux que la sacristie saccagée allait se transformer d'un instant à l'autre en une prison infernale, ils firent volte-face. Mark faillit perdre l'équilibre, Chadderton le rattrapa par le bras. Le père Daniels, appuyé contre le chambranle, prit une inspiration profonde.

Chadderton s'avança aussitôt vers lui pour le soutenir. Mais le prêtre l'arrêta d'un geste.

– Cela va mieux maintenant, je vous remercie.

La scène prit soudain pour Mark l'aspect d'un tableau. Trois hommes, figés dans des positions différentes : Chadderton, voûté, les poings serrés ; le père Daniels qui vacillait contre la porte ; et lui-même, appuyé sur sa canne.

– Vous avez parlé d'un démon ? murmura le père Daniels.

– Azimuth, répéta Mark. Il savait que nous venions vous demander de l'aide, il a essayé de nous en empêcher.

Le prêtre serra ses bras autour de lui en frissonnant.

– C'était une chose si puissante... Ce Mal...

– La prochaine fois, il nous tuera tous, dit Mark.

– Mais il n'est pas aussi intelligent qu'il le croit, poursuivit Chadderton. Son intervention d'aujourd'hui, par exemple, n'a fait que nous faciliter la tâche. Sans elle, nous n'aurions peut-être pas réussi à vous convaincre de son existence. Vous nous auriez pris pour deux fous.

– Comment puis-je vous aider ? demanda le père Daniels en posant sur eux un regard vide.

Mark se rappela les visages égarés de Joanne et d'Helen, lorsqu'il les avait quittées à l'hôpital.

– Nous devons procéder à une tentative d'exorcisme, mon père, répondit-il d'une voix empreinte de gravité. Dans l'un des trains qui circulent sur la ligne de King's Cross, peu importe lequel, et dans n'importe quel wagon. Azimuth existe grâce à cette ligne, et grâce aux voyageurs dont il fait ses victimes. C'est le seul moyen que nous avons de l'arrêter, avant qu'il ne parvienne à se libérer.

Le père Daniels contempla Mark d'un air incrédule.

– Dans un train ? Je... Je ne comprends pas...

Une nausée le plia en deux. Chadderton se précipita, et l'entraîna vers le fauteuil le plus proche.

– Pourquoi moi ? demanda faiblement le prêtre. Pourquoi avez-vous choisi mon église ?

– Parce que saint Christophe est le patron des voyageurs, répliqua Mark.

– Non, non... corrigea vivement le père Daniels. Il a été supprimé du calendrier religieux, officiellement ce n'est plus un saint... Cette église garde son nom uniquement parce que...

– Père ! coupa Mark. Cela n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est que ce soit une église chrétienne.

– Pardonnez-moi... C'est tellement affreux...

Le prêtre s'essuya la bouche d'une main tremblante.

– Mais que s'est-il passé ? demanda-t-il d'une voix épouvantée. Quel est ce Mal terrifiant ?

– Un être qui suscite en nous la peur, expliqua Mark, au moyen d'hallucinations. Et qui s'en nourrit... Azimuth.

– Il prend possession des esprits, continua Chadderton. Cela nous est déjà arrivé, à tous les deux. Quand il nous a attaqués, aujourd'hui, il a essayé de nous replonger dans notre cauchemar. Si nous étions restés plus longtemps dans la sacristie, je suis sûr qu'il aurait réussi. J'ai lutté, je n'ai rien vu. Et vous, Davies ?

– Non, cette fois encore il a échoué, répondit Mark. Il a déjà essayé de m'anéantir, ajouta-t-il à l'adresse du père Daniels, à trois reprises. Je ne sais pas pourquoi, j'ai l'impression que je suis immunisé maintenant. Il ne parvient pas à forcer mon esprit. Mais il est de plus en plus fort, bientôt personne ne sera capable de lui résister, même pas moi. Mon père... Avez-vous vu quelque chose, dans la sacristie ? Il faut que vous compreniez, tout ce que vous avez pu apercevoir n'existe pas. Ce n'était qu'une hallucination, un stratagème auquel Azimuth a eu recours pour vous terroriser.

Le prêtre ne répondit pas. Il gardait les yeux perdus dans le vague, et semblait ne rien entendre, ne rien comprendre.

– Répondez-moi, mon père ! lança Mark d'une voix forte.

Le père Daniels ferma les yeux.

– Non... Je n'ai rien vu ! dit-il en serrant les dents. Rien !

Mark avait la conviction qu'il mentait.

– Ecoutez-nous, dit Chadderton. Commencez, Davies, je compléterai si nécessaire.

Le prêtre inspira profondément, ouvrit les yeux. Il était prêt.

– Tout a débuté il y a quatorze mois, expliqua Mark. Juste après l'accident...

Lentement, Chadderton vit la terreur s'installer dans les prunelles du prêtre. Lui qui les avait accueillis avec tant de sérénité, il perdait pied, comme eux, dans le tissu inextricable

de la réalité infiltrée par le cauchemar. Chadderton savait maintenant que le seul moyen de combattre ce cauchemar était justement d'accepter sa réalité. Et de le haïr... Azimuth... Seule la haine, la haine pure pourrait en venir à bout.

Dans la voiture qui filait vers Newcastle, trois passagers silencieux contemplaient le pare-brise balayé par les essuie-glaces. Ils laissaient derrière eux une maison déserte où ils s'étaient enfermés pendant deux semaines dans une réclusion totale. Lorsque l'on découvrirait l'horrible spectacle, il serait déjà trop tard. Car l'Avènement était proche. Et plus rien n'aurait d'importance ensuite.

Ils savaient que leur Maître était satisfait du Banquet. Sa colère, depuis que la petite fille l'avait empêché de s'emparer des trois Rebelles, était apaisée. Pourtant Celui qui par trois fois déjà s'était échappé avait senti leur présence, et il complotait contre eux. Mais rien ne pourrait arrêter les trois Catalyseurs : ils accompliraient leur devoir. Un même sourire spectral s'étalait sur leurs visages.

Et la voiture filait vers Newcastle.

Le père Daniels raccrocha le téléphone d'une main tremblante, se leva avec effort, et retourna dans le salon du presbytère. Par chance, sa femme était allée jouer au bridge chez des amis ce soir-là, elle ne serait pas de retour avant plusieurs heures. Il n'aurait pas eu la force de lui dissimuler son angoisse, comme il s'y obligeait depuis deux jours. Elle se doutait de quelque chose pourtant et, intriguée par la brusquerie avec laquelle il avait refusé de répondre à ses questions, elle n'avait cru qu'à demi à son histoire de sacristie saccagée par des voyous.

Incapable de maîtriser le tremblement de ses mains, il ouvrit un placard et prit une carafe contenant le sherry qu'ils offraient à leurs invités. Il n'y avait pas d'autre alcool dans la maison et, pour la première fois, le père Daniels ressentit le besoin d'un remontant plus fort. Il remplit un verre à ras bords,

renversant dans sa nervosité un peu de liquide sur le plateau d'argent. Il avait vu... Oh mon Dieu...

Après deux jours de délibération, l'évêque venait de donner son accord : la tentative d'exorcisme aurait lieu. Il avait auparavant interrogé Mark Davies et Les Chadderton. Le père Daniels avait espéré qu'il refuserait. C'était insensé, avait-il argumenté. D'ailleurs pourquoi Monseigneur ne choisirait-il pas un prêtre plus expérimenté ? Mais l'évêque avait répliqué que le témoin d'un tel phénomène était certainement la personne la plus apte à le combattre. Le père Daniels n'avait donc plus qu'à s'incliner.

Il avait toujours affiché des vues résolument modernes, et considérait la religion comme l'instrument d'une prise de conscience sociale. Le meurtre, la famine, la haine et la cupidité constituaient pour lui le véritable Mal. Par comparaison, les menus péchés répréhensibles qu'il absolvait dans le confessionnal de sa paisible église, même s'ils nécessitaient le pardon de Dieu, lui apparaissaient comme le résultat inévitable de circonstances sociales ardues : le chômage, le divorce... et bien d'autres encore.

Enfant, il croyait en un Enfer mythique, de type médiéval, tel qu'il le voyait représenté par les tableaux de Gustave Doré. Un lieu où régnait la laideur et la cruauté, où les pires tortures attendaient les pécheurs non repentis, et que hantait un Diable cornu, avec des pieds fourchus et une longue queue. L'enfant était devenu adulte maintenant, et le prêtre qu'il avait choisi d'être écartait ces terreurs enfantines (bien qu'elles resurgissent de temps en temps dans ses cauchemars) pour employer sa sagesse à l'interprétation du symbole. Le véritable Enfer résidait en l'homme, imposé à l'homme par ses semblables. Plus personne ne croyait à la réalité de l'Enfer.

Affalé dans un fauteuil, il termina son sherry, tendit de nouveau la main vers la carafe. Le souvenir de ce qu'il avait aperçu, debout sur le seuil de la sacristie, lui arracha un soupir. Car ses convictions avaient été bouleversées, sa foi totalement remise en question.

Ses terreurs d'enfant se réalisaient : *l'Enfer existait.*

Pour la première fois de sa vie, le père Daniels se trouvait confronté au Mal véritable. En proie à une peur panique, il remplit de nouveau son verre. Comment parviendrait-il jamais à vaincre ce qu'il avait vu ? Il continua à boire.

– Pourquoi toi, Mark ? Ne trouves-tu pas que tu as déjà assez souffert ? Et nous aussi ?

– Je suis le seul à savoir de quoi il s'agit, à comprendre comment cette chose fonctionne. Ils ont besoin de moi.

– Nous aussi, nous avons besoin de toi.

– Joanne, l'humanité entière est menacée. Tu ne comprends donc pas ? Dès qu'il sera libre, dès que la voie ferrée ne le retiendra plus, rien ne pourra arrêter Azimuth. Moi seul je le connais. Je suis peut-être capable de déjouer ses plans, et de le détruire.

– Lui aussi te connaît, Mark. Il a essayé de te tuer. Qu'arrivera-t-il la prochaine fois ? Tu m'as dit qu'il était de plus en plus fort...

– Je suis prêt à courir le risque. Je ne peux pas rester à attendre la fin du monde sans rien faire.

– Pourquoi toi, Mark. Pourquoi toi ?

– Je ne sais pas, Joanne. Mais je n'ai pas le choix.

– Si tu y vas, je sens que tu ne...

– Bien sûr que si, je reviendrai. Tu comprends, sans moi, les autres sont comme des aveugles...

– Chadderton est au courant de tout.

– Oui, mais il ne devine pas, comme moi, les intentions d'Azimuth.

– Que deviendrons-nous si...

– Joanne, il a déjà détruit notre vie, en partie. Mais il n'a plus aucun pouvoir sur moi. Il a échoué. S'il existe une seule personne capable de lutter contre Azimuth, je suis cette personne. Je ne crois pas que le père Daniels comprenne vraiment la nature de son adversaire.

– Sois prudent, je t'en supplie.

– Je te le promets.

– Mark, j'ai déjà failli te perdre une fois, je ne pourrais pas supporter...

– Je t'aime, Joanne.

TROISIÈME PARTIE
LE TRAIN FANTÔME

Il était trois heures de l'après-midi lorsqu'ils arrivèrent à la gare. En choisissant cette heure creuse de la journée, ils évitaient la foule.

Un trolley passa devant le bâtiment au moment où ils franchissaient l'entrée principale. Le vacarme se répercuta sous la verrière du toit. A la vue du kiosque à journaux, du buffet, du banc sous l'horloge et des pigeons qui voletaient ça et là, Mark sentit la peur lui serrer les entrailles. Mais cette peur ne ressemblait pas à la terreur d'autrefois. Il savait qu'elle ne servait pas à nourrir une créature hideuse, un parasite tapi dans son esprit.

Tout en s'approchant des guichets, il examina les voyageurs et les employés de la gare. Azimuth se dissimulait-il dans leurs esprits ? Le cerveau de ce porteur était-il déjà à demi rongé par cette force maléfique ? Et cet homme qui ployait sous le poids de deux lourdes valises, était-il possédé ?

– Vous savez à quoi je pense ? demanda Chadderton.

Mark hocha la tête.

– Oui, murmura-t-il. Moi aussi, je me demande où sont les trois qu'Azimuth a choisis.

– Vous ne sentez rien ?

– Non, pas encore. Mais je sais qu'il n'est pas loin. Et qu'il attend.

– Ouvrez l'œil. Si les trois se trouvent dans les parages et qu'ils sont avertis de notre plan, ils essaieront certainement de nous empêcher de monter dans le train.

Le père Daniels posa sa mallette à terre et se pencha vers la fenêtre du guichet. Mark éprouva une tristesse soudaine pour la silhouette voûtée et habillée de noir qui s'adressait à l'employé d'un air confidentiel.

– Vous avez réservé un compartiment entier de première classe ? s'étonna l'employé. Hier ? C'est impossible, il faut s'y prendre bien plus longtemps à l'avance...

Le père Daniels insista d'une voix tremblante.

– Si... Si... On m'a confirmé la réservation. Et j'ai bien spécifié... Un compartiment entier, en première, dans un des trains de King's Cross... N'importe lequel, du moment que ce n'est pas un des nouveaux, parce que ceux-là n'ont pas de compartiments... Et nous avons besoin d'être seuls... dans un compartiment.

Il se passa un mouchoir sur le front avec une anxiété qui n'échappa pas à l'employé.

– C'est tout à fait contraire au règlement, répéta celui-ci, imperturbable.

Chadderton s'avança.

– Dites donc, ça suffit maintenant. Ce monsieur vous réclame six billets établis au nom du père Daniels. Donnez-lui, puisqu'ils sont déjà prêts.

L'employé obéit, non sans avoir lancé un regard noir à son interlocuteur. Chadderton ne cilla pas, et Mark se dit qu'il avait dû être un sacré policier, une figure autoritaire devant laquelle tous s'inclinaient. En tout cas un homme qu'il était content d'avoir à ses côtés aujourd'hui... Ses yeux se tournèrent d'eux-mêmes vers les quais. Parviendrait-il à franchir la barrière ? Il espérait secrètement qu'il en serait incapable. Alors il n'aurait plus qu'à retourner auprès de Joanne et d'Helen...

L'employé déposa un tas de billets sur le comptoir en maugréant. Les haut-placés, les pistonnés arrivaient toujours à s'en tirer. Mais les autres, les honnêtes gens qui se contentaient de faire la queue... « Pauvre type, songea Mark. S'il se doutait seulement de ce qui risque d'arriver aux honnêtes gens si nous échouons... » Le père Daniels ramassa les billets, souleva sa valise et son précieux contenu et, flanqué de Chadderton comme d'un garde du corps, rejoignit Mark. Chadderton jeta un regard interrogateur à son compagnon.

– Toujours rien, répondit Mark.

Les trois hommes se dirigèrent vers les quais. Mark connaissait le trajet par cœur, il savait exactement où

commençait la « zone interdite ». Et il fut surpris de se retrouver sur le quai, calme, en possession de tous ses moyens. Sa volonté restait sienne, non pas annihilée comme l'autre fois par une « chose », un être qui voulait sa mort. Une joie soudaine le submergea au moment où le contrôleur leur rendit les billets poinçonnés.

– Ça va ? demanda Chadderton en lui posant une main sur le bras.

Etais-ce de la sollicitude sur son visage ? *Chadderton* ?

– Oui, grommela Mark en dissimulant de son mieux son émotion. Mais maintenant que nous avons pénétré dans son territoire, Dieu seul sait ce qui nous attend.

– Nous réussirons.

Ils s'engagèrent sur la passerelle qui permettait d'accéder à la voie 9. Les haut-parleurs annoncèrent que le train à destination de King's Cross était attendu quinze minutes plus tard. Mark se rappela la locomotive à la gueule de monstre féroce qui lui était apparue la dernière fois dans un tourbillon de fumée noire, les passagers surgis du cauchemar de son enfance, le bras squelettique du conducteur actionnant le sifflet. Il frissonna, et surprit aussitôt le coup d'œil inquiet de Chadderton.

– Ce n'est rien... souffla-t-il. Juste un mauvais souvenir.

Une trentaine de voyageurs attendaient sur le quai. Un groupe d'écoliers rassemblés autour de leurs deux instituteurs, avec leurs cartables de couleur entassés sur des chariots, quelques familles, des étudiants chargés de sacs à dos. Où étaient les trois élus d'Azimuth ? S'ils se trouvaient présents en ce moment, quelles pensées occupaient leurs esprits ? « Leurs esprits..., songea Mark. Leurs esprits ne leur appartiennent plus. Ce ne sont que des marionnettes. »

Le père Daniels se laissa tomber sur un banc. Il n'avait pas prononcé une parole depuis leur départ du presbytère. Il écoutait seulement, sans émettre d'opinion. « Peut-être croit-il vivre un rêve, pensa Chadderton, comme je le croyais moi aussi il n'y a pas si longtemps de ça. »

Il regarda Mark qui, appuyé sur sa canne derrière le banc, examinait les voyageurs. Tout le mépris et l'antipathie qu'il

éprouvait pour lui au début avaient disparu. Il comprenait le cauchemar qu'était sa vie depuis quinze mois. Il y avait de quoi vous envoyer droit à l'asile. Et il admirait la ténacité avec laquelle il n'avait jamais cessé de lutter contre cette chose terrifiante installée dans son cerveau. Aurait-il lui-même fait preuve d'un tel courage ?

– Attention, attention, fit une voix dans les haut-parleurs. Le train de King's Cross va entrer en gare dans deux minutes.

Mark se rappela la voix qui s'était adressée à lui la dernière fois, dans les haut-parleurs. La voix d'Azimuth, que lui seul avait été capable d'entendre... Le père Daniels se leva, les doigts crispés autour de la poignée de sa mallette. Chadderton lui emboîta le pas. Il surveillait attentivement les voyageurs, qui, comme eux, s'avançaient vers le bord du quai. Mark, légèrement en retrait, protégeait leurs arrières.

Une porte s'ouvrit un peu plus loin, sous les escaliers qui conduisaient à la passerelle, et deux porteurs s'approchèrent. Chadderton flaira immédiatement le danger : deux marionnettes d'Azimuth s'apprêtaient à se jeter sur eux pour les pousser sur la voie... Ils avaient l'air de deviser tranquillement. Chadderton appela Mark à voix basse et les désigna du menton.

– C'est eux ?

– Je ne sais pas. Ils devraient être trois.

Avec un regard anxieux autour de lui, Chadderton attrapa le père Daniels par le bras pour l'éloigner du bord du quai. Mark serra sa canne dans sa main comme s'il s'était agi d'une épée.

– Voilà le train ! fit une voix.

Mark continuait à inspecter les environs. Il guettait l'apparition d'un troisième porteur et retardait le moment où il lui faudrait tourner les yeux vers la voie. Y découvrira-t-il une fois de plus la machine représentée sur une affiche criarde de foire ?

– Le voilà, le voilà !

Mark tourna la tête avec appréhension. Non, il n'y avait pas de Train Fantôme, pas de gueule ouverte prête à l'engloutir, mais seulement une locomotive moderne qui le dépassa en vrombissant.

Les deux porteurs arrivaient à leur hauteur. Chadderton fit encore reculer le père Daniels, Mark rejoignit ses compagnons. Dès que le train se fut complètement arrêté, les voyageurs se précipitèrent vers les portières.

Alors tout se passa très vite.

– Attention ! cria Chadderton.

Un homme avait bondi de la foule et se ruait vers le père Daniels. Chadderton tira aussitôt le prêtre à lui, fit face à l'inconnu. Quelqu'un poussa un cri. Mark entrevit un visage de femme, hagard, aux traits déformés par la fureur, et une bouche d'où s'échappait un filet de salive. Une main aux ongles peints en rouge vif s'élança vers ses yeux, une autre le saisit par les cheveux. Se protégeant le visage de son bras, il leva sa canne, frappa à l'aveuglette. Un hurlement strident lui indiqua que son coup avait porté. Plusieurs cris jaillirent parmi la foule. Chadderton était parvenu à repousser l'agresseur du père Daniels et à le faire rouler à terre. Une fillette à peine plus âgée qu'Helen s'agrippait à lui en poussant de petits piailllements d'animal et enfonçait ses dents pointues dans sa main. Lorsque Chadderton donna un coup de poing à l'enfant et l'empoigna par les cheveux, l'un des instituteurs s'interposa.

– Laissez-la ! crie-t-il d'une voix hystérique. Ce n'est qu'une enfant !

Mais Mark savait que la fillette n'était pas une enfant comme les autres. Il assena un coup de canne sur la tête du petit démon qui s'effondra. Un porteur se jeta alors sur Chadderton et, dans la confusion, Mark ne remarqua pas que l'homme, qui un instant plus tôt gisait à terre, s'était relevé et s'approchait sournoisement du père Daniels.

– Attention ! crie quelqu'un.

Mark vit alors briller la lame dans la main de l'homme. Mais trop tard. Il ne pouvait plus intervenir. Alerté par le cri, le père Daniels leva le bras dans un geste instinctif. Le couteau qui le visait au cœur manqua son but et entailla sa paume. Avec une force dont Mark ne l'aurait jamais cru capable, le prêtre brandit sa valise et la laissa retomber sur la tête de son assaillant. L'homme s'étala de tout son long pour la deuxième fois. Déjà Chadderton entraînait le père Daniels vers la portière du wagon.

Il le poussa sans ménagements à l'intérieur et se retourna vers Mark.

– Davies ! Attention !

Pivotant sur lui-même, Mark aperçut la femme au visage déformé par une haine féroce. Elle avait ramassé le couteau sur le quai, et se jetait sur lui. Pétrifié, Mark comprit qu'il était pris au piège. Un porteur surgit soudain, attrapa la femme par les épaules. La fillette lança un cri aigu de bête au moment où Mark escaladait les marches du train. Avant que la portière ne se referme sur lui, il eut le temps de voir le porteur étendu à terre, le couteau fiché dans sa poitrine.

« Nous avons échoué ! Nous avons échoué ! » se répétait Philip, au désespoir. Le prêtre était monté dans le train, la colère du Maître serait terrible... Terrorisé, il restait allongé sans bouger sur le quai. Tout autour de lui régnait la plus grande agitation. Les gens se penchaient aux portières, les témoins de l'incident, affolés, se dispersaient en criant. Il vit Grace retirer le couteau enfoncé dans le corps du porteur.

Lève-toi, ordonna la Voix en lui. Il se mit à gémir. Vous n'avez pas échoué, continua le Maître. Le prêtre a peur ! Ce qui a été commencé s'accomplira. Montez dans le train.

Philip obéit immédiatement, transporté de bonheur devant la clémence de son Maître. Il bondit sur ses pieds, aida sa fille à se relever. Grace les rejoignit et ils s'enfuirent ensemble vers la queue du train.

– Un médecin, appelez un médecin ! cria quelqu'un au milieu de l'attroupement qui s'était formé autour du porteur.

Philip, Grace et Angelina s'engouffrèrent dans un wagon.

Tadger Wright, atterré, se penchait sur son compagnon immobile sur le sol. L'accident s'était déroulé si vite... Il discutait tranquillement avec Archie Elphick du prochain match de football lorsque, tout à coup, Archie s'était précipité. C'était un nerveux, Archie, il ne se faisait jamais prier pour prendre part à une bataille. Les trois types, dont un prêtre, avaient disparu par la portière du train, et les assaillants, un homme,

une femme et une fillette, s'enfuyaient à toutes jambes. Tadger avait le sentiment très net de les avoir déjà vus quelque part.

– Archie ! Oh non...

Archie, étendu de tout son long sur le quai, ne bougeait plus. Une flaue de sang s'étalait sur le devant de son uniforme.

Alors Tadger fut témoin d'un événement inexplicable.

Les portières du train, qui en temps normal restaient ouvertes pendant l'arrêt en gare, claquaient l'une après l'autre sur toute la longueur du convoi. Comme une rangée de dominos dont une main invisible aurait poussé la première pièce. Une femme tomba à la renverse. Derrière les portières closes, les voyageurs appelaient avec angoisse leurs compagnons demeurés sur le quai. Déjà le train s'ébranlait sous leurs yeux ahuris.

– Hé, qu'est-ce qui se passe ?

– Ma femme est dans ce train...

– Qu'est-ce qui lui prend, à ce conducteur ?

Le train prenait de la vitesse. Tadger, figé de stupeur, regarda les wagons défiler.

Chadderton avançait rapidement dans le couloir, suivi du père Daniels et de Mark qui fermait la marche. Autour d'eux les conversations allaient bon train.

– Je n'ai jamais vu ça ! Les portières se sont refermées, et le train est parti avant que la fiancée de ce monsieur n'ait eu le temps de monter ! s'indignait un homme aux cheveux grisonnants.

– C'est peut-être quelqu'un qui a voulu faire une plaisanterie...

– J'espère que ce plaisantin-là sera sévèrement puni. Quelle honte !

Un peu plus loin, Mark souffla à Chadderton :

– Où sont-ils maintenant, à votre avis ?

– Dans le train, certainement, répondit Chadderton sans se retourner.

Ils parvinrent au wagon de première classe, trouvèrent leur compartiment. Chadderton poussa le père Daniels à l'intérieur. Mark le suivit en boitant ; sa jambe recommençait à le faire souffrir. Dès qu'il fut entré, Chadderton referma la porte et se posta près de la vitre pour surveiller le couloir.

– Ils ont essayé de me tuer, dit le père Daniels en regardant sa main d'un air incrédule. Vous avez vu ? Cet homme avait un couteau...

La blessure saignait abondamment. Mark sortit son mouchoir et enveloppa la main du prêtre.

– Je ne crois pas que l'artère ait été touchée, dit-il. Mais l'entaille est profonde.

– Pourquoi ont-ils fait cela ? demanda le prêtre.

– Ils sont possédés, mon père. Par Azimuth.

Le train avait déjà quitté la gare lorsque Mark fut soudain pris d'un vertige. Il se laissa tomber sur la banquette, haletant, et il lui fallut toute sa volonté pour ne pas s'évanouir.

Chadderton s'approcha immédiatement.

– Que se passe-t-il ? Vous sentez quelque chose ?

– Non... murmura faiblement Mark. Je ne sais pas ce qui m'arrive...

– Penchez-vous en avant, ordonna Chadderton en posant sa main sur son épaule, et mettez votre tête entre vos genoux.

– Non... non. Cela va passer.

Il était d'une pâleur mortelle. Des gouttes de sueur luisaient sur son front que barrait sa cicatrice livide. Et il tremblait de tous ses membres.

– Oh, mon Dieu... gémit-il en serrant son poing contre sa bouche.

– Enfin, Davies, qu'y a-t-il ? demanda Chadderton.

Mark leva vers lui des yeux angoissés.

– Je me rappelle... parvint-il à articuler.

– Quoi ?

– Je ne suis pas tombé du train, Chadderton. Personne ne m'a poussé. *J'ai sauté.*

Joe travaillait comme aide-mécanicien depuis six mois et son stage de formation tirait bientôt à sa fin. Il aimait bien George, le conducteur. C'était un compagnon agréable, surtout sur un long trajet comme la ligne de King's Cross, entre Édimbourg et Londres. Il adorait discuter de football. Et surtout, il connaissait sacrément bien son métier. Aussi Joe s'étonna-t-il lorsque George donna le signal du départ, après deux minutes seulement, alors que les fiches horaires indiquaient un arrêt en gare de onze minutes.

– Hé, George ! s'exclama-t-il. On part beaucoup trop tôt.

– Le feu est vert, grommela George.

– Je vois bien. Mais nous sommes censés respecter l'horaire. Départ quinze heures trente-trois. Tout le trafic va être perturbé.

– Le feu est vert, répéta George d'une voix absente.

Le téléphone qui permettait de communiquer avec le chef de gare sonna. George ne réagit pas. Il regardait droit devant lui, l'air perdu dans le vague. Joe décrocha.

– Mais qu'est-ce que tu fabriques, George ! tonna Charlie Watts. Tu as démarré alors que les gens montaient encore ! Pétrifié, Joe se tourna vers George et ne répondit rien.

Mercredi 25 septembre, 8 heures du matin.

Lorsque le métro s'arrêta sous Central Station, Mark referma le dossier qu'il était en train de feuilleter. Il n'avait pas eu beaucoup de temps pour se préparer à la réunion de Doncaster. George Anderson avait téléphoné la veille en annonçant qu'il était malade, et Mark, prévenu à la dernière minute, s'était vu obligé de le remplacer.

Il enfila sans se presser les couloirs où se bousculait la foule des voyageurs. Sa place était réservée (dans un compartiment de première, il pourrait donc étudier calmement son rapport), et le train de King's Cross ne partait pas avant une demi-heure.

L'esprit encore fourmillant d'objectifs départementaux et de prévisions budgétaires, il acheta un journal au kiosque et se dirigea vers le buffet de la gare. Une fois son café avalé, il s'approcha des quais, tendit son billet au contrôleur, et gagna tranquillement la voie 9. Il n'y avait guère de monde sur le quai. Les supporters d'une équipe de football, avec des écharpes de couleur vive et des glacières contenant sans doute suffisamment de bière pour toute la durée du trajet. Des familles qui commençaient ou terminaient leurs vacances. Quelques étudiants. Et un groupe de retraités en promenade accompagnée qui, à en juger par leurs visages souriants, étaient bien décidés à jouir de chaque minute de leur journée (à York probablement, où ils visiteraient la cathédrale).

Quelques minutes plus tard, le train de King's Cross entrait en gare. « On dirait Moby Dick, la baleine blanche légendaire », songea Mark à la vue de la locomotive et de ses gros yeux de verre braqués sur son ultime destination. Cette pensée insolite le fit sourire.

Lorsque le train s'arrêta complètement, Mark avança le long des wagons jusqu'aux « première classe ». Voiture C... Il monta, et trouva son compartiment, vide. Parfait. Il pourrait prendre

ses aises. Il ôta son manteau, posa sa mallette à côté de lui sur la banquette. Cinq minutes plus tard, il était plongé dans ses papiers, et il ne releva pas les yeux avant que le train ne franchisse le pont sur la Tyne. Il ne manquait jamais d'admirer cette vue, le plan d'eau brillant qui séparait, d'un côté, de vieux quartiers aux rues encore pavées où traînaient des enfants déguenillés et des vagabonds, de l'autre, des bâtiments industriels d'une époque bien plus récente. Les couleurs et les formes disposées sur les deux rives formaient un contraste frappant. Le train traversa Gateshead, et continua vers le sud.

Mark n'avait aucun souvenir de s'être endormi. Il se réveilla en sursaut, avec le vague sentiment d'avoir fait un cauchemar. Pris de panique, il regarda sa montre. Non, il restait encore plus d'une heure avant l'arrivée à Doncaster.

Tout hébété, il se passa la main sur le visage. Comment avait-il pu s'assoupir en lisant ses notes, et ne pas s'en apercevoir ? Il avait bien dormi la nuit dernière, et ne ressentait aucune fatigue. « Je commence à me faire vieux », songea-t-il en suçant un bonbon à la menthe. Mais quel était donc ce rêve ? Pourquoi cette angoisse sourde dont il ne parvenait pas à se débarrasser ? Malgré ses efforts pour se rappeler, il ne retrouva qu'une série d'images fugitives : une voix sépulcrale qui débitait des mots obscènes dans l'obscurité ; des serpents rampant autour de lui ; et le sentiment de vouloir échapper à quelque chose. Il avait réussi à se réveiller à temps comme dans ses terribles cauchemars d'enfant. L'Homme du Train Fantôme lui revint à l'esprit, mais il chassa immédiatement ce souvenir.

Il s'étira en grognant, s'approcha de la fenêtre du compartiment. Le train traversait un paysage d'usines et d'entrepôts qu'il ne reconnaissait pas. « Un bon café me fera du bien », se dit-il. Il rangea ses papiers dans sa mallette, la plaça sur le porte-bagages au-dessus de son siège. « Si un gosse venait mettre son nez là-dedans, je serais dans un beau pétrin... Et puis non, après tout, je me débrouillerais très bien sans mes notes. Depuis le temps que je préside ce genre de réunion, les discours improvisés ne me font plus peur. Mais écoutez-moi ce prétentieux... »

Tout à ses pensées, il sortit dans le couloir, referma la porte du compartiment derrière lui, et se retourna.

La surprise le projeta contre le battant. Une substance blanche et cotonneuse envahissait le couloir. Les murs, le plafond et le sol disparaissaient sous une épaisse couche laiteuse qui s'étirait depuis son compartiment jusqu'au bout du wagon. De l'autre côté, vers l'avant du train, tout était normal. Mark fit quelques pas à reculons, jeta un coup d'œil dans le compartiment voisin. Vide. Il pensa d'abord que quelqu'un avait utilisé un extincteur d'incendie. Un des supporters de l'équipe de football, peut-être, un peu trop plein de bière... Non, le bruit l'aurait réveillé.

Les voiles blancs qui s'effilochaient lui rappelèrent un souvenir d'enfant, une peur enfouie dont il n'avait jamais réussi à se débarrasser totalement. Ils ressemblaient à une toile d'araignée tendue sur la fissure d'un mur. Un jour, il avait enfoncé une brindille dans le trou, pour déloger la bête. Et lorsqu'une énorme araignée velue en était sortie, une terreur nauséeuse l'avait envahi.

« Peut-être y a-t-il eu un accident ? » pensa-t-il. Mais il était impossible de distinguer le bout du couloir, derrière la masse blanche. Cela faisait comme un tunnel d'ombre... « Le centre de la toile, où de méchants petits yeux à facettes guettent leur proie... Tais-toi ! »

Tout cela n'était pas normal. Pourtant le train roulait, et il n'y avait pas de trace d'incendie. Rien que cette substance mystérieuse...

Mark rentra dans son compartiment et tira la sonnette d'alarme.

Aucun résultat.

Il tira encore, plusieurs fois. Le train filait toujours.

« Bravo le British Rail ! pensa-t-il. Avec un matériel pareil, si un incendie se déclenchaît dans le compartiment, je ne pourrais avertir personne ! »

Retourné dans le couloir, il dépassa à reculons le compartiment vide. Le suivant serait peut-être occupé. Il ne quittait pas des yeux la masse blanche et compacte qui,

semblable à un front de nuages, oscillait doucement avec le mouvement du train.

« ... Comme le mur dans lequel tu enfonçais ton bâton, et dont l'horrible bête sortait pour te regarder. Tu savais bien qu'elle ne pouvait pas te manger, parce que tu étais trop gros pour elle, beaucoup plus gros qu'une mouche... Oui, mais tu avais peur aussi, peur qu'elle atteigne un jour la taille d'un homme. Car alors, elle préférerait de loin... Assez ! Cesse de te comporter en enfant. »

A travers la vitre du compartiment, il distingua vaguement quelque chose qui ressemblait à une robe blanche, il fit coulisser la porte. Mais les mots s'arrêtèrent sur ses lèvres.

Près de la fenêtre, un cadavre ratatiné baignait dans une masse de coton blanc, telle une victime prise au piège de la toile. Les fils, épais et inextricables, avaient été tissés autour de la banquette, et seul le visage dépassait de ce linceul gluant. Les traits, bien que déjà décomposés, portaient encore une expression de terreur hébétée, celle d'un être paralysé et dévoré vivant.

Dévoré vivant.

Mark referma la porte. L'enfant et l'adulte s'accordaient maintenant en lui quant à la nature de ce qu'il avait sous les yeux. Lentement, hypnotisé par l'épais réseau de filaments, il fit marche arrière.

– Au secours... gémit-il.

Au son de sa voix, la masse blanche sembla s'agiter. Il y eut plusieurs secousses, et, tout au fond du trou sombre, Mark crut voir deux yeux noirs. Qui l'épiaient depuis le centre de la toile.

Il se retourna pour prendre la fuite. Un grattement se fit entendre derrière lui, le bruit de pattes velues et munies de griffes. Puis une sorte de chuintement, tout près. Il poussa un hurlement. Car il se voyait déjà prisonnier de ce gigantesque insecte, paralysé par un venin qui le condamnerait à assister à sa lente agonie, déchiqueté vivant par des crochets acérés.

Il aperçut la portière qui donnait sur la voie. *Il n'y avait pas d'autre solution.* Au moment où il se jetait sur la poignée, il sentit sur son cou la pointe d'une griffe. Il sauta. Un poteau

télégraphique passa devant ses yeux, les rails défilèrent à une vitesse vertigineuse. Un vrombissement emplit sa tête...

Et tout sombra dans l'obscurité.

George entendait vaguement la voix de Joe qui lui demandait ce qu'il fabriquait. Une autre voix, calme et rassurante répondait : « Fais-moi confiance, je fais ce métier depuis trente-cinq ans... » Il s'aperçut que c'était sa propre voix. Joe annonça que Charlie Watts, le chef de gare, était furieux, parce que le train avait démarré alors que les voyageurs montaient encore. La même voix répliqua que Charlie, cet imbécile, était daltonien, et que vert et rouge, pour lui... George essaya de se ressaisir. « Mais qu'est-ce qui te prend ? » pensa-t-il. Sa voix ne lui appartenait plus, quelqu'un d'autre parlait par sa bouche. Il savait très bien que le train était parti trop tôt. Pourquoi avait-il démarré, bon sang ? Et pourquoi restait-il immobile devant le tableau de bord, incapable de détacher les yeux des rails, tandis que cette autre voix s'efforçait d'apaiser son second ?

Philip, Grace et Angelina s'installèrent dans l'avant-dernier wagon, en queue du train. Personne n'avait remarqué l'agitation un peu plus loin sur le quai. Lorsqu'ils gagnèrent leurs places, essoufflés et haletants, plusieurs visages curieux se tournèrent vers eux.

– Nous avons failli le rater ! expliqua Philip avec un large sourire.

Grace repoussa en riant une mèche de cheveux qui lui tombait sur le front.

– Oh ! vous aviez le temps ! répondit aimablement un vieil homme aux lunettes cerclées d'écaille. Le train ne part pas avant dix minutes...

Il s'interrompit au bruit de la portière claquée avec violence. Le train s'ébranla presque aussitôt, et l'homme resta la bouche ouverte d'étonnement. Plusieurs voyageurs se penchèrent aux fenêtres en échangeant des regards interdits.

Grace dissimulait sa main sous son manteau. Après s'être assurée que personne ne la regardait, elle tira discrètement plusieurs mouchoirs en papier de son sac et essuya sa main ensanglantée.

Bientôt...

Philip, Grace et Angelina retrouvèrent leurs sourires. Angelina renifla avec soulagement. Et des larmes de gratitude emplirent les yeux de Philip. Le Maître était si bon pour eux. Il avait pardonné.

Mark ne tremblait plus. Malgré l'horreur du souvenir, pour la première fois depuis l'« accident », il se sentait enfin apaisé. Il avait trouvé la pièce qui manquait au puzzle de sa vie brisée. Par sa présence dans le train aujourd'hui, et grâce au nouvel « instinct » qu'il possédait depuis qu'Azimuth avait utilisé son esprit, il venait de percer le dernier secret de son cauchemar.

Chadderton écouta son récit en silence. Le père Daniels ouvrait des yeux effrayés, comme si Mark était devenu fou, et dangereux. Des gouttes de sang tombaient de sa main bandée.

– C'est Azimuth qui provoquait mes rêves et mes hallucinations, conclut Mark. Il a pénétré en moi dans le train, pendant que je dormais, et il a fait resurgir cette angoisse de mon enfance.

– Bon sang... Alors, toutes les victimes aussi ont...

– Non je crois qu'Azimuth exploite les fantasmes propres à chaque individu. Il gonfle les phobies, les névroses. J'aurais été aussi détraqué que les autres en arrivant à la gare... Mais parce qu'il a agi pendant mon sommeil, il a pu s'installer à son aise dans mon cerveau. (Il eut un petit rire cynique.) Il devait être particulièrement affamé ce jour-là, il lui fallait susciter une terreur de taille à assouvir son appétit. Chadderton, l'horreur était telle que je croyais vraiment que j'allais être dévoré vivant.

– Ainsi nous avions raison de supposer un virus mental. Mais à cause de votre coma prolongé, vous n'étiez d'aucune utilité à Azimuth. Il ne pouvait pas œuvrer à travers vous. Il a dû se retirer, et retourner prendre des forces sur la voie ferrée.

– Oui, mais il m'a marqué de son empreinte. D'où mes rêves, d'où mes hallucinations. Et la Voix qui m'ordonnait de

me rendre à la gare pour qu'il puisse tenter sa chance une deuxième fois. Pendant tout ce temps, cette infime partie de lui laissée en moi se nourrissait de mes cauchemars.

– C'est affreux, souffla le père Daniels.

Chadderton retourna se poster devant la porte du compartiment.

– Et ces trois personnes...

– Les Catalyseurs, c'est ainsi qu'Azimuth les appelle.

– Vous dites qu'ils vont l'aider à se libérer de la ligne ?

– Oui. Nous devons absolument commencer l'exorcisme avant qu'ils ne mettent leur projet à exécution. Ils ont essayé de tuer le père Daniels, c'est donc qu'ils le craignent.

Le père Daniels se leva lentement.

– Eh bien, commençons, dit-il.

Chadderton s'écarta de la porte, et le prêtre ouvrit sa mallette. Il en sortit deux chandeliers qu'il posa au sol de part et d'autre de la porte. Au milieu, il plaça une bible à la couverture brochée, un flacon d'argent, et une petite soucoupe. Après avoir allumé les bougies, il s'agenouilla pour prier. Il versa ensuite quelques gouttes du liquide que contenait le flacon dans la soucoupe.

– Génie du Mal, créature périssable, je t'exorcise, prononça-t-il à voix haute.

Il fit signe à Mark de s'agenouiller près de lui. Mark s'exécuta en réprimant une grimace de douleur. Des élancements lancinants remontaient le long de sa jambe, jusqu'à sa colonne vertébrale.

– Que ceci vous protège, dit le père Daniels qui, après avoir trempé le pouce dans l'eau bénite, traça le signe de la croix sur son front.

Mark se releva, et le prêtre répéta l'opération avec Chadderton. Puis il se leva à son tour, trempa les doigts dans la soucoupe qu'il tenait dans son autre main, et jeta quelques gouttes d'eau bénite sur les contours de la porte. Mark crut sentir un imperceptible tressaillement dans le compartiment.

– Dieu, fils de Dieu, toi qui par la mort as vaincu la mort, accorde ton pouvoir à ton humble serviteur. Aide-nous à

combattre le Mal ; et fais que les esprits victimes de ses ruses et de ses mensonges en soient délivrés...

De nouveau, Mark crut entendre un faible gémississement. Il regarda Chadderton. Celui-ci, fasciné, écoutait les paroles du prêtre. Toute trace du scepticisme avait disparu de son visage, il ne subsistait plus rien de ce cynisme avec lequel, quelques jours plus tôt à peine, il avait cherché à nier le cauchemar. Il semblait n'avoir rien entendu.

Et Mark se demanda combien de temps la porte scellée à l'eau bénite résisterait aux attaques d'Azimuth.

L'Heure est proche... L'Avènement. Va...

Angelina se leva sur l'ordre de son Maître. Son père et sa mère (ou plutôt, ceux qui autrefois lui tenaient lieu de parents) lui souriaient. Jamais elle n'avait éprouvé une telle exaltation. Peu importait la douleur de sa tête, à l'endroit où Celui qui s'était échappé l'avait frappée avec sa canne. La souffrance n'était rien devant ce qui allait s'accomplir. Et Angelina, gonflée d'orgueil, pénétrée de l'importance de sa mission, s'approcha du couple aux cheveux blancs qui, de l'autre côté de l'allée, l'observait avec un air attendri.

« Ils seront les premiers », pensa-t-elle. Elle tourna la tête vers Philip et Grace. Ils paraissaient si heureux !

Elle tendit la main dans un geste de spontanéité enfantine. Aussitôt un large sourire s'épanouit sur les lèvres de la femme. Elle serra la petite main avec émotion. Son compagnon aussi souriait.

Alors Angelina continua son chemin dans l'allée. Arborant un sourire innocent de petite fille, elle touchait des mains, des épaules, des bras. De ses doigts s'échappait un fluide invisible. (C'était comme à l'école, lorsqu'il fallait choisir les équipes. Angelina était toujours le chef. Les autres s'alignaient contre le mur, et elle passait devant eux en touchant ceux qu'elle désirait rassembler dans son camp. Jamais personne n'osait la contrarier. Car tous craignaient ses fureurs.)

Les adultes relevaient la tête sur son passage, posaient sur elle des regards pleins de bonté. Une dame lui tapota gentiment la joue. Cela suffisait. Et sans cesser de sourire, Angelina distribuait ses caresses, choisissait ses victimes.

Am stram gram, pic et pic et colegram...

Dans les wagons de première classe, elle dut frapper aux portes des compartiments. Lorsqu'un adulte ouvrait et demandait si elle s'était perdue, elle lui touchait légèrement le

bras en murmurant : « Je voulais juste voir comment c'était, en première. » La porte se refermait alors sur un sourire bienveillant, ou un haussement d'épaules irrité. Et Angelina, imperturbable, frappait au compartiment suivant, pour toucher et désigner les Elus.

Lorsque le père Daniels eut scellé la porte et les fenêtres du compartiment, il ramassa sa bible et la replaça dans sa mallette.

– Voilà quelqu'un, annonça Chadderton toujours posté près de la porte... Une gamine... Non, c'est la petite fille !

– Écartez-vous ! ordonna Mark.

Au moment où Chadderton reculait, un visage apparut derrière la vitre.

– Nom de Dieu ! s'exclama Chadderton.

Le père Daniels s'appuya contre la fenêtre, à l'autre bout du compartiment. Il pressait ses mains l'une contre l'autre avec tant de force que le sang se remit à couler de sa blessure. Les bougies vacillèrent, et s'éteignirent.

De l'autre côté de la vitre, Mark reconnut la créature familière de ses cauchemars : deux orbites vides et grouillantes d'asticots, une masse de cheveux en broussaille.

– Laissez-moi entrer, plaida une petite voix. S'il vous plaît, laissez-moi entrer !

Une main squelettique frappa contre le carreau. La poignée de la porte s'agita. Avec une exclamation de dégoût, Chadderton fit un pas en avant. Sa main que la fillette avait mordue sur le quai se crispait de douleur. Mark le retint par le bras.

– Non, ne bougez pas ! Le père Daniels a scellé la porte. Elle ne peut pas entrer !

– Laissez-moi entrer ! supplia encore la voix enfantine. Je vous préviens, si vous n'ouvrez pas, vous le regretterez.

– Au nom du Dieu tout-puissant, je vous ordonne de disparaître !

Le père Daniels s'était approché. Pâle, les yeux écarquillés, il brandissait sa bible devant le visage décomposé. Un rire hideux et railleur éclata dans le couloir.

Le squelette s'évanouit.

Le père Daniels se laissa tomber sur la banquette, près de Mark.

– Ils sont donc déjà à l'œuvre, dit Chadderton.

– Oui, soupira Mark. Il ne nous reste sans doute plus beaucoup de temps.

Le père Daniels se leva pour rallumer les bougies. Puis, tombant à genoux devant la porte, il se remit à prier.

Angelina s'éloigna avec un petit rire méchant. Elle savait que le Maître avait trouvé un moyen d'effrayer les Trois Ennemis : il venait de leur faire très peur. Elle continua à avancer vers la tête du train, à toucher, à effleurer. Lorsqu'elle fut parvenue au premier wagon, elle revint sur ses pas. Devant le compartiment scellé, elle se baissa pour ne pas être aperçue des Ennemis et entendit le prêtre murmurer de vilaines choses, des mots que le Maître n'aimait pas. Comme elle les détestait, tous les trois !

Enfin elle atteignit la voiture où Grace et Philip l'attendaient avec impatience. Elle s'assit, un peu essoufflée, et se mit à fredonner la chanson du train, au rythme des roues sur les rails. Lorsque Grace sortit un couteau de son manteau, elle sourit rêveusement. C'était le couteau qu'elles avaient trouvé dans la maison sur la colline.

– Maintenant ? demanda-t-elle.

– Oui, maintenant, répondit Philip.

Rejetant sa petite tête blonde en arrière, Angelina offrit sa gorge à la lame qui brillait dans les mains de Grace. Le sang gicla au sol. Aussitôt, Philip prit le couteau, se leva, s'approcha du couple âgé assis de l'autre côté de l'allée. L'homme lisait son journal, sa femme contemplait distraitement le paysage. En tournant les yeux vers Philip, elle aperçut la fillette égorgée, le sang qui se répandait sur sa robe.

Elle ouvrit la bouche pour crier. Mais aucun son n'en sortit : Philip avait planté le couteau dans sa main, la clouant à la tablette dépliée devant elle. Horrifié, l'homme se leva pour se jeter sur Philip. Mais sa femme le força brutalement à se rasseoir. Avec un rire de démente, elle arracha le couteau de sa

main, et l'enfonça de toutes ses forces dans la poitrine de son mari.

Immobile, Philip observa la réaction en chaîne qui se propageait rapidement dans le wagon. Les Élus s'attaquaient aux autres. Un vacarme infernal s'éleva dans le train. A mesure que le sang était versé, une terreur prodigieuse déployait ses tentacules.

Philip récupéra le couteau des mains de la femme qui venait de se trancher la gorge. Retourné s'asseoir, il étreignit longuement Grace. Ils échangèrent un sourire radieux. Alors Philip plongea la lame dans les côtes de sa femme. Elle tomba en avant. Lorsque ses spasmes se calmèrent, Philip retira le couteau, se l'enfonça dans le ventre, et s'affaissa à genoux, près de sa femme. Un flot de sang jaillissait entre ses doigts. Avant de perdre connaissance, il songea avec bonheur que sa mission était accomplie.

Et Azimuth festoya comme jamais auparavant.

– Qu'est-ce qui m'a pris ? s'exclama George. Pourquoi ai-je démarré alors que les gens montaient encore ?

Ce qui l'avait empêché jusque-là de réagir, ce qui s'était servi de sa voix, venait de lui rendre sa liberté.

– George, bon sang ! s'écria Joe. C'est ce que je me tue à te demander depuis tout à l'heure ! Tu perds la boule, ou quoi ?

– Je ne comprends pas ce qui s'est passé... Il restait encore neuf minutes avant le départ...

– George, reprit Joe d'une voix très calme, je crois que tu ferais mieux de me laisser conduire. Je sais, je ne suis encore que stagiaire, mais vraiment, tu ne me sembles pas en état... George, tu m'écoutes ? Si tu ne te sens pas bien...

Sa voix se brisa. Les aiguilles du tableau de bord tournaient en tous sens. Un signal d'alarme se mit à clignoter dans la cabine.

– Nom de Dieu ! s'exclama George.

– Qu'y a-t-il ?

– Je... Je ne sais pas !

Il se jeta sur la manette du frein. Le dispositif de sécurité se déclencherait dans tous les wagons... Mais son geste n'eut aucun effet. Le train ne ralentit pas.

– Nous prenons de la vitesse ! s'écria Joe.

George appuya sur le bouton qui provoquerait l'arrêt automatique du moteur. Rien. Il voulut couper le contact. Sa main crispée sur le levier ne rencontra aucune résistance.

– Nom de Dieu, nom de Dieu, répétait-il.

Il essaya encore d'actionner le frein. Mais il eut beau tirer sur la manette, il n'obtint aucun résultat.

– Les commandes ne répondent plus ! cria-t-il.

– Comment cela, les commandes ne répondent plus ? C'est impossible !

Toutes les lumières du tableau de bord étaient allumées maintenant ; jaune, bleu, rouge, chacune indiquant une panne de secteur. Joe tira sur la poignée de l'avertisseur. Aucun son ne se produisit. Le train traversa la gare de Durham, sous les yeux stupéfaits des voyageurs debout sur le quai.

– Va vérifier les machines ! cria George.

Joe se précipita dans la pièce exiguë qui abritait le générateur, à l'arrière de la locomotive. Malgré le bruit du moteur, il entendit George hurler : « Mais enfin, ce n'est pas possible ! Ce n'est *pas possible* ! » Il se glissa entre les machines et, à la lumière d'une torche électrique, inspecta les jauge. Toutes annonçaient la panne immédiate. Oui, c'était complètement impossible. Pression d'huile insuffisante, radiateur surchauffé, niveau d'essence zéro... Le moteur aurait dû s'arrêter automatiquement. Joe n'en croyait pas ses yeux. Et pourquoi le dispositif de sécurité ne s'était-il pas déclenché ?

– Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? marmonna-t-il.

Il s'enfonça un peu plus dans le réduit. Avait-il vu quelque chose bouger, là... ? Non, ce n'était qu'un reflet sur le métal.

« On dirait que les machines sont devenues vivantes », songea-t-il avec une angoisse soudaine.

Une goutte chaude tomba sur sa main. Il leva les yeux. Le plafond était couvert d'une épaisse substance verte et visqueuse.

D'un coup l'horreur le submergea. Il avait l'impression que quelque créature, dans la pièce, s'apprêtait à le dévorer vivant. Comme un claustrophobe en proie à l'étouffement, il se mit à hurler :

– Je vais mourir ! JE VAIS MOURIR !

Une ombre s'approcha du générateur. Pensant que George l'avait rejoint, il braqua sa torche.

– Plus rien ne... commença-t-il.

Les mots s'arrêtèrent sur ses lèvres. Il voulut crier. Mais sa gorge nouée ne laissait passer aucun son. Car l'ombre qui s'avançait vers lui était réelle, vivante. Il lâcha sa torche qui se brisa au sol. Alors, dans l'obscurité quelque chose le saisit par la cheville. Il se débattit en hurlant :

– Il est vivant ! Le train est vivant !

Il s'effondra. Le câble qui lui ligotait les pieds s'enroulait autour de ses jambes, remontait vers ses hanches, emprisonnait ses bras. Et la silhouette terrifiante approchait. Il essaya encore de crier. Mais le tentacule le serrait maintenant à la gorge. Il était sur le point de sombrer dans l'inconscience lorsque les deux mille cinq cents volts de la décharge électrique mirent fin à son cauchemar.

– Joe, qu'est-ce que tu fabiques ? lança George.

Il ne s'étonna pas de ne recevoir aucune réponse. Avec le bruit du générateur, évidemment... De plus la porte venait de se refermer. Il essaya encore le frein automatique, le levier pour couper le contact.

– Viens m'aider, Joe, hurla-t-il de toutes ses forces. Nous allons devoir utiliser des signaux manuels... Il n'y a pas d'autre solution.

Un grattement se fit entendre derrière la porte de la salle des machines. De plus en plus insistant.

– Joe !

Toujours pas de réponse.

Des coups sourds ébranlèrent la porte. George alla ouvrir.

Ce fut son dernier geste.

Le père Daniels interrompit un instant ses prières : une clameur sauvage montait du train. Il ferma les yeux pour mieux se concentrer.

Des créatures hirsutes, hurlantes, passèrent devant la porte du compartiment. Un homme pressa son visage contre la vitre, les yeux agrandis par l'épouvante. Mark et Chadderton ne bougeaient pas, ils ne pouvaient rien pour ces malheureux. Mark se couvrit les yeux. Mais il entendait toujours les cris. Le père Daniels éleva la voix, et Chadderton continua à fixer la porte. Il s'attendait d'une minute à l'autre à la voir s'ouvrir, pour livrer passage à une horde de fous furieux assoiffés de sang. Mais le compartiment scellé par le prêtre semblait inviolable. Il vit une vieille dame attaquer un enfant. Un couple assailli par deux supporters d'une équipe de football échoua contre la porte.

L'homme, un soldat, se défendait de son mieux ; son amie réfugiée derrière lui tambourina contre la vitre.

– Ouvrez, je vous en supplie ! Ils sont devenus fous... Ils vont nous tuer !

Chadderton fit un pas en avant.

– Non ! s'écria Mark. N'ouvrez pas ! Ils sont peut-être contaminés...

– Nous ne pouvons pas les laisser se faire massacrer, répliqua Chadderton.

Il entrouvrit la porte. Le père Daniels eut à peine le temps de se relever, et la jeune fille tomba dans le compartiment. Immédiatement, une douzaine de bras avides s'introduisirent par l'ouverture. Tandis que Chadderton, arc-bouté contre le battant, luttait contre la poussée extérieure, le soldat se débattait furieusement. Le col de sa veste avait été arraché, son visage portait la marque de coups de griffes.

– Chadderton, attention ! cria Mark en bondissant à la rescousse.

Il parvint à arracher le jeune homme aux mains qui s'accrochaient à lui avec une rage forcenée. Chadderton donna un violent coup d'épaule, la porte se referma d'un coup sec, emprisonnant un doigt qui refusait de lâcher prise. Mark entendit le claquement d'un os qui se brise. Une tête de femme échevelée s'approcha de la vitre en hurlant des obscénités. Le père Daniels s'approcha alors, et jeta vivement quelques gouttes d'eau bénite autour de la porte.

La jeune fille sanglotait sur le sol. Chadderton l'aida à se relever, la fit asseoir sur la banquette. Lorsque le soldat la rejoignit, elle se jeta en pleurant dans ses bras. Pendant ce temps, le père Daniels poursuivait l'exorcisme.

– Vous croyez vraiment que ses prières nous protégeront ? souffla Chadderton en prenant place à côté de Mark. Vous avez vu ces sauvages ?

Le couloir semblait vide maintenant. Mais Mark savait que les cadavres jonchaient le sol. Des cris de douleur et d'épouvante résonnaient encore dans le train. La vitre du compartiment était maculée de traces de sang.

– Oui, répondit Mark. De toute façon... Nous ne pouvons rien faire d'autre.

Chadderton se tourna vers le couple.

– Ça va ? demanda-t-il.

– Que s'est-il passé ? interrogea le soldat d'un air hébété.

Qu'est-ce qui leur prend à tous ? Ils vont se massacrer...

Mark lui donnait environ vingt-cinq ans. Il était caporal, à en juger par les galons de sa tunique.

– Je n'ai jamais rien vu d'aussi affreux, soupira-t-il encore.

Une longue égratignure s'étirait sur sa joue, et quelques gouttes de sang perlaient à la racine de ses cheveux blonds. La jeune fille – elle devait avoir dix-neuf ou vingt ans – continuait à sangloter. Ses cheveux noirs lui cachaient le visage. Son chemisier déchiré découvrait son épaule, et sa pommette gauche était enflée.

– Ils se sont tous jetés les uns sur les autres, reprit le soldat. Le type à côté de moi m'a bondi à la gorge comme un chien enragé !

Il s'interrompit, la bouche ouverte. Suivant son regard, Mark vit le père Daniels vaciller, et s'effondrer. Chadderton se précipita en même temps que lui. Ensemble, ils allongèrent le prêtre sur la banquette.

– Il a perdu trop de sang, déclara Mark.

Le mouchoir qui enveloppait la main du père Daniels était rouge de sang. Son visage était d'une pâleur de cire, sa respiration haletante.

– Il faut le réveiller, Chadderton ! C'est notre seul espoir d'arrêter Azimuth.

Chadderton secoua le prêtre. Celui-ci gémit, mais n'ouvrit pas les yeux.

– Père Daniels ! Réveillez-vous !

Mark posa une main sur le bras de Chadderton.

– Écoutez, murmura-t-il.

Chadderton tendit l'oreille : il n'y avait plus aucun bruit. Les cris d'épouvante, les appels désespérés, les hurlements des déments et les râles des mourants, tout s'était tu. Dans le train lancé à toute vitesse, on n'entendait plus que le choc régulier des roues sur les rails.

– Ils sont tous morts, déclara Mark sombrement.

– Je veux rentrer chez moi ! sanglotait la jeune fille contre l'épaule du soldat. Emmène-moi, Tony, je t'en supplie. Je veux rentrer à la maison.

Le soldat la serra plus fort contre lui. Ses yeux allaient de Mark à Chadderton, et au prêtre sans connaissance sur la banquette. Il essayait visiblement de se persuader qu'il était en train de rêver. Oui... Il se réveillerait bientôt, à la caserne, avec devant lui la perspective d'une semaine de permission. Ce n'était qu'un cauchemar, il allait se réveiller...

– Tous ? demanda Chadderton.

– Oui, dit Mark. Nous sommes les seuls êtres vivants à bord de ce train.

– Mais... Et le conducteur ?

Le sifflet de la locomotive lança un cri de joie exubérante. Le train de King's Cross filait, de plus en plus vite, vers sa destination.

L'être captif depuis si longtemps goûtait maintenant sa liberté dans les couloirs imprégnés de l'odeur du sang. Grisé par le bruit des roues et par la vitesse croissante du rapide, il se préparait à l'Avènement final. Il était devenu le générateur, la locomotive, les wagons. Il se nourrissait de fer et de vapeur, il se construisait une identité nouvelle, un corps aux veines électriques. Comme il se sentait fort, malgré la minuscule cellule qui en lui abritait encore la vie humaine ! Le saint homme était déjà réduit à l'impuissance, la fin ne tarderait plus. Avec la peur dont l'air était chargé pour seul combustible, l'être-machine déployait une énergie féroce. Et il se réjouissait à la pensée du Grand Banquet.

Il avait enfin un corps : il était le train.

– Ça alors !

Jimmy Blackshaw se pencha vers le tableau de contrôle, posa sa tasse de thé près de lui sur le banc. A l'autre bout de la cabine d'aiguillage, Angus Walsh buvait son thé lui aussi en regardant distraitemment par la fenêtre. Il se tourna vers son collègue.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

– L'aiguillage vient de changer tout seul ! répondit Jimmy les yeux fixés sur le tableau de contrôle.

– Toi, tu as encore mis du whisky dans ton thé...

– Je ne plaisante pas, Angus. L'aiguillage de la ligne de King's Cross vient de changer...

Angus s'approcha.

– Oui, il a changé ! répéta Jimmy en agitant plusieurs manettes. Et je n'arrive pas à le remettre en place !

– Mais qu'est-ce que tu racontes, Jimmy ?

– Plus rien ne marche...

– Ce n'est pas possible.

– Je sais, mais... Bon sang !

Dans le bond qu'il fit en se levant, il heurta son compagnon qui renversa sa tasse de thé.

– Nom de Dieu ! s'exclama-t-il en examinant ses mains avec stupeur. Ça brûle.

Angus remarqua en effet que les bouts de ses doigts étaient rougis.

– Quoi ? jeta-t-il en avançant la main vers le tableau de contrôle.

Il la retira dès qu'il eut effleuré le métal.

– Décroche le téléphone, Jimmy ! Vite !

Pendant que Jimmy se précipitait, Angus s'enveloppa les mains dans son écharpe et essaya encore de rectifier l'aiguillage. Les commandes ne répondaient plus.

– Le téléphone est coupé ! cria Jimmy d'une voix paniquée.

– Bon sang... Il ne nous reste plus qu'à sortir avec les signaux de détresse...

– Angus ! Il y a un train qui approche...

– Quoi ?

– Je le vois d'ici.

– Mais nous n'attendons pas...

– Angus, je te dis que je vois un train !

Angus renonça. Malgré l'étoffe de laine, il était incapable de supporter la chaleur du tableau de contrôle.

– Impossible de manœuvrer l'aiguillage... Jimmy, s'il y a une décharge électrique, nous ferions mieux de nous éloigner avant que tout n'explose.

– Le train... Ce n'est pas normal... dit Jimmy. Il va beaucoup trop vite... On dirait que...

Sa voix se perdit dans un murmure.

– Jimmy, sors-moi les signaux de détresse, vite !

La chaleur était devenue si intense devant le tableau de bord que l'uniforme d'Angus était trempé de sueur. Il jeta un coup d'œil désespéré à son compagnon immobile près de la fenêtre. Le visage de Jimmy était d'une pâleur de cire, il tremblait de tous ses membres comme s'il allait vomir d'un instant à l'autre. Angus ne voyait pas le train de l'endroit où il se trouvait, mais il entendait le grondement, tout proche maintenant.

Un vacarme assourdissant emplit la cabine d'aiguillage. Les vitres tremblèrent, la lampe électrique se balança au plafond.

– Jimmy ! hurla Angus. Au secours !

Jimmy s'écarta lentement de la fenêtre. Il secouait la tête d'un air hébété, comme s'il refusait de croire ce qu'il avait sous les yeux. Lorsqu'il atteignit le fond de la cabine, il se laissa glisser contre le mur et, recroqueillé sur lui-même, plaqua ses mains sur ses oreilles.

– Jimmy... Jimmy... JIMMY !

L'appel désespéré d'Angus était devenu un hurlement de douleur. Devant lui, le tableau de bord jetait des étincelles. Un craquement terrible se fit entendre, et Angus, les doigts collés au métal, fut secoué de spasmes. Les yeux lui sortaient des

orbites, il serrait les mâchoires. Soudain ses cheveux s'enflammèrent comme une torche.

Le train passa devant la cabine avec un cri strident. Et le pauvre Jimmy, tassé contre le mur, reçut de plein fouet les débris de la fenêtre qui volait en éclats.

« Journal de la BBC, bonjour. D'étranges phénomènes naturels se sont produits aujourd'hui dans plusieurs sites préhistoriques d'Angleterre. Selon les experts, des conditions atmosphériques et météorologiques particulières ainsi que l'action de certains dépôts minéraux seraient à l'origine des éclairages insolites constatés en des endroits tels que Stonehenge, les Rollright Stones et les Devil's Arrows. Ces manifestations ont provoqué des réactions diverses parmi les milieux scientifiques, et aussi chez les défenseurs de la thèse du « réseau d'énergie » soutenue par Alfred Watkins en 1925.

« En réponse aux accusations de certains groupes d'action antinucléaire, le gouvernement a affirmé que les déchets radioactifs ne jouaient aucun rôle dans l'événement. Le porte-parole du gouvernement a déclaré qu'il s'agissait "d'un phénomène fascinant, mais absolument inoffensif..." La suite des informations dans quelques instants...

« ... Nous venons d'apprendre qu'un engin terroriste aurait peut-être été déposé dans l'Overseas Bank of China de Cannon Street, à Londres. C'est un employé de l'établissement qui a donné l'alerte, après avoir remarqué une lueur rougeoyante derrière les grilles qui entourent la pierre de Londres, et entendu un bruit suspect. Une équipe d'experts se trouve en ce moment sur les lieux... »

Mark sentait que quelque chose se préparait.

Il y avait comme un battement d'ailes noires tout au fond de son esprit. Les oreilles lui sifflaient, et son instinct nouvellement acquis l'avertissait d'un danger. Il luttait contre la nausée que provoquait en lui la présence toute proche d'Azimuth, son odeur indescriptible, son essence maléfique. Ces sensations le submergeaient avec une violence telle qu'il était incapable de les analyser, ni de les utiliser. Peu à peu, par un effort de sa volonté, il réussit à les séparer, à trier les signaux que recevait son esprit, comme quelqu'un qui cherche à capter une station sur un poste de radio.

Il sentit alors qu'Azimuth les observait.

– Il est ici... souffla-t-il.

La jeune fille, Anne, avait cessé de sangloter. Elle se blottissait farouchement contre la poitrine du soldat.

– Je ne vois rien, dit Chadderton en s'approchant avec prudence de la porte du compartiment.

– Pourtant, il sait exactement où nous sommes. Et il nous épie.

Mark eut la vision d'un gros chat repu qui jouait méchamment avec une souris sans se décider à la dévorer... Pas encore.

Anne releva la tête.

– Mais que se passe-t-il ? s'écria-t-elle au bord de l'hystérie. Qui êtes-vous ? Tony, qui sont ces gens ?

Elle poussa un cri strident. Chadderton sursauta, et Mark ne reçut plus aucun signal. Son cœur avait fait un bond, enregistrant une frayeur qui, il n'en doutait pas, serait immédiatement transmise... La jeune fille désignait la fenêtre du compartiment.

– Tony ! J'ai vu un visage, derrière la fenêtre...

Le soldat rassura son amie.

– Mais non... Il n'y a personne. Tu sais bien que c'est impossible.

– Si, je l'ai vu... Il me regardait ! Mon Dieu, quelle horreur ! Tony, emmène-moi. Je veux descendre... Je t'en prie, arrête le train !

Mark détecta de nouveau un signal de danger.

– Chadderton... Il va se passer quelque chose. Il a bougé, je le sens.

– Écoutez-moi, vous deux, dit Chadderton. Je sais que cela ressemble à de la folie pure, mais vous *devez* me croire. D'ailleurs, ce que vous venez de vivre aussi tient de la folie. Il y a quelque chose dans ce train, une chose ou un être qui n'est pas humain. C'est lui qui a provoqué le massacre général. Il a pris possession des esprits...

– Mais qu'est-ce que vous racontez ? coupa le soldat.

– Taisez-vous, et écoutez-moi. Cette chose peut susciter des hallucinations. Quoi qu'il arrive, essayez de résister. Rappelez-vous que ce ne sont que des hallucinations. Et ne les prenez surtout pas pour la réalité.

Le soldat dévisagea Chadderton comme s'il avait affaire à l'un des fous qui venaient de l'attaquer.

– Oui, oui... D'accord, vieux... commença-t-il d'un ton sarcastique.

– Fermez-la ! ordonna sèchement Chadderton. J'essaye de vous mettre en garde, parce que ce qui vous attend...

– Regardez, là ! cria la jeune fille en désignant le coin du wagon, près de la banquette.

A la vue du carré de lumière qui s'étalait sur le sol, Mark retint sa respiration. Les signaux de danger s'intensifièrent dans sa tête, un frisson le saisit à la nuque.

La pâle brèche s'élargissait, le sol du compartiment se dissolvait sous leurs yeux. Ils apercevaient déjà les rails. Ils reculèrent contre la porte, Mark et Chadderton soutenant le père Daniels toujours évanoui. Et la flaue de lumière grandissait, grandissait.

– C'est une illusion ! dit Mark. Il cherche à nous effrayer, pour que nous sortions dans le couloir. Parce qu'il ne peut pas nous atteindre dans le compartiment scellé.

– Si nous restons ici, nous allons tous être tués, rétorqua le soldat.

Bousculant Mark, il posa une main ferme sur la poignée de la porte. Chadderton bondit et l'obligea à lâcher prise.

– *Le compartiment est scellé*, répéta Mark en appuyant sur chacun de ses mots. Il ne peut pas nous faire de mal. C'est un piège... Chadderton, donnez-moi la main. Vous aussi, Tony, prenez ma main, et celle de votre amie. Azimuth tire sa force de sa clandestinité. Mais maintenant que nous connaissons son existence, nous sommes capables de lui résister. Il nous suffit d'utiliser notre volonté contre lui.

– Vous êtes complètement dingue ! lâcha le soldat. Sortons d'ici.

– Non. Répétez-vous que ce que vous voyez n'est qu'une illusion, insista Mark en lui prenant la main.

– Qu'en savez-vous ?

– Faites-moi confiance.

– Mais nous allons tomber !

– Si vous sortez dans le couloir, vous êtes mort !

– Mon Dieu...

Fermant les yeux, le soldat prit son amie par la main.

– C'est une illusion, c'est une illusion ! répétait farouchement la jeune fille.

Tandis que Chadderton lui serrait les doigts à les briser, Mark plongea en lui-même, jusqu'à l'endroit profondément enfoui dans son esprit où Azimuth avait laissé son empreinte. Jamais il n'avait osé s'aventurer si loin.

– C'est une illusion, murmura-t-il entre ses dents. Je refuse de voir.

Tous reprirent, en chœur :

– C'est une illusion, c'est une illusion, c'est une illusion...

Et Mark sentit un flot de colère l'envahir envers cette chose maléfique qui venait de détruire tant de vies. Qui s'était attaqué à sa propre femme, et à sa fille. A Aynsley, dévoré par les flammes. A la femme de Chadderton, brûlée vive elle aussi. Les rêves. La peur. La mort. Sa rage enflait toujours. Enfin, elle explosa.

– Non ! hurla-t-il. C'EST UNE ILLUSION !

Le train fit une embardée. La jeune fille poussa un cri, et Mark ouvrit les yeux. Le sol du compartiment avait retrouvé son apparence normale. Comme par défi, Mark s'avança vivement. Il tapa du pied avec colère, frappa le sol et les parois du compartiment de sa canne, jurant et maudissant Azimuth.

– Ce n'est pas possible... marmonna le soldat.

Chadderton allongea le père Daniels sur la banquette. Le train cahota encore, et Mark appuya la main contre le mur pour garder son équilibre. Il sentit une force méchante sous sa paume, les palpitations d'un être furieux et... diabolique. Il retira aussitôt sa main. Comme dans son rêve, lorsque la pierre s'était animée sous ses doigts, avec son réseau de veines et d'artères sillonnant le roc. Les parois du train aussi vibraient de cette vie secrète. Tout à coup il comprit.

– Chadderton... souffla-t-il. Azimuth est devenu le train !

C'est alors qu'il entendit la Voix en lui.

Bravo, Etre Périssable.

C'était la voix morbide de la mort. L'horreur absolue, l'anathème jeté sur la vie humaine. C'était l'essence d'un être abject dont la méchanceté ne connaissait pas de limites.

Bouleversé, pris de spasmes, Mark laissa échapper sa canne, tomba à genoux. Il se prit la tête à deux mains comme pour étouffer cette voix abominable logée dans son esprit. Chadderton l'attrapa par les épaules, le secoua avec force et le fit asseoir sur la banquette.

– Chadderton... Il me parle ! gémit Mark en appliquant ses paumes contre ses tempes. Oh ! mon Dieu, c'est trop atroce !

– Lutte, Mark ! Lutte de toutes tes forces !

Mark comprit soudain qu'il n'avait pas besoin de lutter. Son esprit était immunisé, Azimuth n'y pénétrerait pas. Azimuth pouvait seulement lui parler, communiquer avec lui. De cette Voix qui lui donnait la nausée.

Lutter ? Comment ?

Mark fit un effort surhumain pour maîtriser son haut-le-cœur.

– Ne vous inquiétez pas, Chadderton. Il ne peut plus entrer dans mon esprit. Pas sans mon consentement.

Trois fois, déjà, tu m'as échappé. Tu seras un mets délicieux...

– Mais il me parle, et je ne peux pas le faire taire !

– Mark, écoute-moi. Laisse-le parler... Nous découvrirons peut-être ainsi comment le vaincre.

Lui aussi, je le connais. C'est Celui qui Cherche et ne Trouve pas. Oui, laisse-moi parler, Etre Périssable. Tu as soif de vérité, depuis si longtemps. Moi aussi je t'attends depuis si longtemps. Je te dirai tout. Mais d'abord... Tu dois venir à moi.

Mark serrait les dents contre l'envie de vomir.

– Il m'invite à le rejoindre, murmura-t-il.

– Refuse !

Par un suprême effort de volonté, Mark parvint à couper le contact avec Azimuth, à rétablir le silence. Mais il savait que ce répit serait de courte durée.

– Je dois y aller. Nous ne pouvons pas rester enfermés ici, à attendre que le train, ou du moins cette « chose » que nous continuons à appeler « train » arrive à King's Cross. King's Cross, le terminus de la ligne, vous ne comprenez donc pas ? S'il y parvient, Azimuth sera libre pour toujours.

– Mais comment le trouveras-tu ?

Mark n'avait qu'à suivre son instinct.

– Dans la locomotive.

– Que feras-tu, Mark ? Tu es le seul capable de le comprendre, mais qu'arrivera-t-il s'il te tue ?

– Il ne veut pas me tuer... Je ne crois pas. Il s'intéresse plus particulièrement à moi pour une raison que j'ignore, il veut que je le rejoigne. Pourtant, il ne peut pas me manipuler, ni m'utiliser. Je ne sais pas... J'ai terriblement peur, je l'avoue. Mais il faut que je le trouve. C'est la seule solution, le seul espoir qui nous reste de déjouer ses plans.

Chadderton gardait le silence. Alors Mark prit subitement conscience que l'ancien inspecteur de police l'avait tutoyé, et appelé par son prénom. Face à l'horreur qui l'attendait, à la peur, cela ne semblait guère qu'un détail. Pourtant, c'était un détail d'une importance capitale. Mark se leva.

– Dès que je serai sorti, scellez la porte à l'eau bénite. Il ne pensera sans doute plus à vous en me voyant, mais il vaut mieux prendre toutes les précautions possibles.

– Mark... C'est l'Enfer que tu vas affronter, tu le sais, n'est-ce pas ?

– Oui, je sais.

Et Mark ouvrit la porte et passa dans le couloir. Chadderton referma vivement la porte derrière lui, jeta quelques gouttes d'eau bénite, et se tourna vers le soldat et la jeune fille. Comme lui auparavant, comme le père Daniels dans la sacristie, ils étaient convaincus de vivre un cauchemar, un cauchemar terrible qui reculerait bientôt devant la réalité, à leur réveil.

Lorsque Chadderton regarda de nouveau dans le couloir, Mark avait disparu.

– Attention, attention... Les voyageurs sont priés de s'éloigner de la bordure du quai. Ce train ne s'arrête pas.

Les haut-parleurs de la gare de Darlington répétèrent plusieurs fois le message, tandis qu'une armée de porteurs se répandait sur le quai pour obliger les voyageurs à observer la consigne.

– Reculez, s'il vous plaît...

– Mais pourquoi ? Que se passe-t-il ?

– Le train ne s'arrête pas, c'est tout.

– Ce n'est pas une raison pour faire tant d'histoires...

Alors vint le vent.

C'était un vent froid, chargé du souvenir de milliers d'hivers, et qui annonçait un Hiver plus terrible encore. Un vent qui glaçait la peau à travers les vêtements. C'était le souffle de la mort.

– Éloignez-vous de la bordure du quai, s'il vous plaît ! Reculez !

Une violente bourrasque balayait la gare maintenant. Les casquettes des porteurs s'envolèrent, les valises se renversèrent. Une femme tomba sur le quai, puis une autre. Et encore une autre...

La panique s'empara des voyageurs. Ils se ruèrent vers la sortie en criant et en se bousculant. Et le vent se déchaîna sur la foule.

Le premier à tomber sur la voie était un jeune cadre. De sa valise ouverte s'échappa une liasse de papiers happés par le tourbillon. Une femme le rejoignit en agitant désespérément les bras pour lutter contre le puissant appel d'air. D'autres suivirent. Ceux qui s'accrochaient aux barrières en hurlant furent contraints de lâcher prise... En quelques secondes, il ne resta plus personne sur le quai.

Alors le Train Fantôme entra en gare, et lança son cri de joie sauvage.

Mark enjambait des corps mutilés qui baignaient dans le sang. Partout dans les compartiments aux fenêtres brisées, le même spectacle s'offrait à lui : des cadavres sur le sol, entassés sur les banquettes, des enfants égorgés aux yeux grands ouverts. Le sol humide de sang était glissant sous ses pieds. Lorsqu'il posa la main sur la paroi pour reprendre son équilibre, il sentit une substance chaude et poisseuse. Il retira sa main avec une grimace de dégoût. Ce n'était pas du sang, mais un liquide verdâtre, épais et visqueux. Jetant un regard autour de lui, il s'aperçut que les parois du couloir et le plafond en étaient couverts.

Le corps d'un contrôleur gisait en travers du passage comme une poupée désarticulée. La bave verte qui suintait du métal tombait goutte à goutte sur son visage livide. Mark l'enjamba en détournant les yeux.

Il atteignit le bout du wagon. Le soufflet qui séparait les deux voitures ressemblait à une toile d'araignée inextricable. Le cœur battant à la pensée de l'horreur familiale qui le guettait peut-être, Mark serra dans ses doigts le petit crucifix d'argent qu'Helen lui avait offert. C'était il y avait si longtemps, c'était avant... Il pensa à sa femme et à sa fille allongées sur des lits d'hôpital. Il devait continuer, pour elles. La toile disparut comme par enchantement. Et quelque part, dans un coin de son esprit, un ricanement hideux s'éleva.

– Non ! lança-t-il à voix haute.

Le wagon suivant ne comportait pas de compartiment. Les corps s'amoncelaient le long de l'allée centrale, sur les sièges. Mark s'obligea à s'avancer au milieu du carnage.

– Ma-man !

Il sursauta. Son pied avait écrasé un objet au sol ; les yeux sans vie d'une poupée le regardaient.

Il continua son chemin. La gelée visqueuse était de plus en plus épaisse. C'était la bave d'un être abject qui, lentement, s'emparait du train, absorbait le métal et le bois et leur substituait ses propres veines. Plus Mark approchait de la locomotive, plus la métamorphose était flagrante.

Sur le seuil du wagon de tête, il lui sembla qu'il s'apprêtait à pénétrer dans les entrailles d'une créature abominable. Quelques rares vestiges du train subsistaient encore dans cette masse de viscères verts et palpitants. Un coin de fenêtre, un morceau de siège à demi englouti, une valise. Et partout, les corps que ce monstre vorace achèverait bientôt de dévorer.

Il s'adossa au mur en pressant son poing contre sa bouche pour ne pas hurler. « Pourquoi toi, Mark ? » murmura la voix de Joanne. L'espace d'une seconde, il faillit se jeter par la portière pour la deuxième fois. Il tremblait de tous ses membres, il gémissait doucement, incapable de dominer sa terreur. Et il savait qu'Azimuth se réjouissait de le voir dans cet état.

« Comment puis-je m'empêcher d'avoir peur ? » se demanda-t-il. C'était impossible. Il entendait l'écho lointain du rire d'Azimuth. Azimuth qui ne doutait plus de sa victoire... A cette pensée, la rage le gagna, comme dans le compartiment dont le sol se désagrégait. Il comprit alors que sa colère était la meilleure des armes.

– Non, non, non ! cria-t-il en frappant violemment la paroi de son poing.

Et la douleur alimenta encore sa rage.

Sans plus prêter attention ni aux cadavres ni à la bave gluante qui dégoulinait sur sa tête et sur ses épaules, il avança d'un pas résolu. Lorsqu'il trébuchait, il se raccrochait aux artères et aux veines poisseuses d'Azimuth, et continuait bravement. Tout au bout du wagon s'ouvrait un passage spécialement créé par Azimuth pour lui permettre d'accéder à la

locomotive, un couloir gorgé du sang d'Azimuth, de la salive d'Azimuth. Il traversa la salle des machines, tout un réseau de fils et de câbles devenus tendons et cartilages. Une odeur exécrable se dégageait de cette matière vivante.

Devant lui se dressait la porte de la cabine. Là se dissimulait l'essence même d'Azimuth. Refusant d'écouter sa peur, il saisit la poignée, serra le métal brûlant. Derrière, l'attendait celui qui avait créé ses cauchemars... Il ouvrit le battant d'un coup. Aussitôt, il reconnut l'odeur familière de l'ozone.

Il entra.

La silhouette assise devant le tableau de bord se leva lentement, se tourna vers lui. Des cheveux d'un noir de jais, un sourire grimaçant, des yeux noirs et brillants comme des billes. Sur sa tempe coulait un filet de sang, à l'endroit où Robbie l'avait frappé avec la barre métallique.

– Bonjour, Mark, dit l'Homme du Train Fantôme.

- Allô ! Le chef du réseau à l'appareil.
- Ici Jackson, secteur est. Nous avons de sérieuses difficultés...
- Oui, j'ai reçu un rapport... Un train qui ne peut plus s'arrêter.
- Je crains que ce ne soit plus grave encore. Le service entier est perturbé... Le train vient de traverser Darlington, vingt-sept personnes sont tombées sur la voie et ont été tuées.
- Tombées sur la voie ! Mon Dieu...
- J'attends de recevoir plus d'informations. La communication avec Darlington a été coupée.
- C'est affreux... affreux... Mais comment le train est-il arrivé à Darlington ? Vous étiez censés l'aiguiller.
- Justement, monsieur, nous n'avons pas réussi. Tous les aiguillages de la ligne de King's Cross sont bloqués.
- Cette histoire est absurde, Jackson. Pour qui me prenez-vous ?
- C'est la vérité, monsieur. Nous ne contrôlons plus la ligne. Nous avons complètement interrompu le trafic ici. Et c'est un miracle que le train n'ait pas déraillé à Darlington.
- C'est incroyable ! Vous voulez dire que... Avez-vous essayé de manœuvrer les aiguillages à la main ?
- Oui monsieur. Trois de nos employés ont été électrocutés. Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne.
- Allô ! Vous m'entendez ?
- Oui...
- Ils ont été tués sur le coup.
- Mais... la ligne de King's Cross...
- N'est pas électrifiée, non, monsieur.
- Vous avez appelé les autres postes d'aiguillage ?

– Nous n'obtenons aucune réponse du secteur au nord de York. Mais on nous a signalé ailleurs qu'un grand nombre de postes ont été détruits sur la ligne de King's Cross.

– C'est à n'y rien comprendre ! Et le train ? Savons-nous ce qui se passe à bord ?

– Non, monsieur. Toutes les communications sont coupées. Les équipes envoyées sur la voie pour lancer des signaux n'ont pas transmis leur rapport.

Il y eut un autre silence.

– Allô ?

– Jackson, il faut alerter la police et l'armée immédiatement ; prendre des mesures d'urgence. Je vais faire évacuer King's Cross. Faites de même à York. Nous devons à tout prix limiter le nombre des victimes.

– Nous avons déjà commencé l'opération, monsieur. Mais... il y a autre chose...

– Oui ?

– Nous n'aurons sans doute pas le temps d'évacuer tout le monde... Le train va arriver à York dans douze minutes environ.

– Dans douze minutes ? C'est absurde, il a traversé Darlington à...

– Je sais, monsieur. Mais d'après nos calculs, le train roule à trois cent vingt kilomètres à l'heure.

– Mais...

– Oui, monsieur. Aucun train ne peut atteindre cette vitesse.

« J'aurais dû deviner, songea Mark. Ce ne pouvait être que lui. »

– Mais qui êtes-vous à la fin ? demanda-t-il en s'immobilisant sur le seuil.

– Tu le sais très bien. Je suis l'Homme du Train Fantôme.

– Je sais surtout que vous essayez d'utiliser ma peur contre moi, Azimuth. Que ce corps n'est qu'une apparence. Vous avez pénétré dans mon esprit, percé mes terreurs enfantines, et vous comptez me terroriser avec ce déguisement.

– Ah ! Tu es malin, Etre Périssable. Très malin.

La voix chuintait comme les braises sur lesquelles on jette de l'eau.

– Si je me montrais à toi tel que je suis, tu deviendrais fou à lier. Oui, tu as raison, j'exploite la peur des hommes. Car je suis la Peur Absolue, celle qui se cache en chacun d'eux.

– Qui êtes-vous ? répéta Mark avec une grimace de dégoût.

– Je suis les rails, le générateur, la locomotive... Enfin j'ai un corps.

Derrière lui, de l'autre côté de la fenêtre, le paysage défilait à une vitesse prodigieuse.

– Pourquoi voulez-vous me parler ?

– Ah oui, c'est vrai, parler... Et ensuite, je dégusterai tous les hommes, après mon Avènement. Celui qui Cherche et ne Trouve pas aussi, comme sa femme. Le soldat et la fille m'importent peu, le saint homme non plus, Mais toi... Ah toi...

Il pointait sur Mark un long doigt osseux.

– Toi, ton sort sera différent.

– Pourquoi ?

– Tous ceux que j'ai choisis, je les ai dégustés. Aucun ne m'a échappé. Toi seul, tu m'as résisté, trois fois, et ton esprit m'est fermé maintenant. Personne n'a jamais osé me défier ainsi. C'est pourquoi tu m'es cher, car tu peux beaucoup m'apporter. Regarde...

Il ouvrit les bras, et la cabine disparut.

Ils se tenaient dans un espace vide, le royaume du démon. Mark, sur ses gardes, s'accrochait de toutes ses forces à sa volonté.

– Regarde ! dit encore l'Homme du Train Fantôme.

Mark vit une église, un groupe d'enfants agenouillés devant l'autel, qu'un prêtre bénissait un par un. Il se reconnut parmi eux, petit garçon. Sa mère était assise non loin, elle pleurait dans un mouchoir parce qu'elle aurait tant aimé que le père de Mark voie ce jour. L'évêque posa sa main sur la tête de l'enfant, et Mark se souvint de ce qu'il éprouvait alors. C'était le jour de sa confirmation. Un événement qui, malgré la désinvolture qu'il affectait avec ses amis d'école, revêtait pour lui une importance particulière. Il plaisantait avec les autres mais, en secret, il ressentait une joie profonde. Et maintenant, dans ces limbes où

l'Homme du Train Fantôme l'avait entraîné, il retrouvait le même sentiment, la même foi en une supériorité de l'esprit et de l'amour. Pourtant, il n'était pas entré dans une église depuis le baptême d'Helen. Jusqu'à l'entrevue avec le père Daniels, en compagnie de Chadderton.

– Tu vois ? fit l'Homme du Train Fantôme avec un sourire bienveillant. Regarde encore...

Mark avait douze ans. Il était avec le père Wilson dans une salle de classe, et il lui confiait qu'il voulait devenir prêtre.

– Pourquoi, mon enfant ? demanda le père Wilson.

– J'ai la vocation, mon père.

– Ce n'est pas une réponse. Pourquoi cette décision si soudaine ?

Mark hésita.

– Parce que... commença-t-il timidement, les autres ont fait leur confirmation, mais cela ne voulait rien dire pour eux...

– Et pour toi, c'était différent ?

– Oui... J'étais content, mon père. Alors, je me suis dit que peut-être j'avais la vocation de prêtre.

Le père Wilson lui donna une tape amicale sur l'épaule.

– C'est bien, mon garçon. Tu es plus sensible que les autres, et honnête. Mais tu dois d'abord grandir un peu. Si, dans quelques années, tu éprouves toujours le même sentiment, nous en reparlerons...

La vision disparut. Mark et l'Homme du Train Fantôme se faisaient face, dans le néant.

– Je ne comprends toujours pas pourquoi vous vous intéressez tant à moi, dit Mark.

– Ah non ? Toi qui m'as échappé trois fois, toi qui t'es offert à l'Autre... Ce moment de ton enfance reste gravé en toi. Et tu seras délicieux.

– Que voulez-vous de moi ?

– Renonce à ta foi devant moi. Mets-toi à genoux pour m'adorer. Reconnais que je suis le Tout, et je ferai de toi l'Élu Suprême parmi les hommes. Je m'incarnerai en toi. Mais je ne te dévorerai pas, et tu connaîtras la gloire toi aussi, lorsque l'Heure sera venue.

– Vous avez déjà un corps, le train. Qu'avez-vous besoin du mien ?

L'Homme du Train Fantôme éclata d'un rire méchant.

– Oui, ce train est mon instrument. Mais il me faut des disciples, Etre Périssable, des Élus pour abriter mon essence et m'apporter l'humanité. Il y aura d'abord le Grand Banquet. Et puis, nous rassemblerons les survivants, et nous les élèverons, Etre Périssable, comme du bétail à notre disposition. Et toi, toi... Je te réserverais le meilleur morceau.

Des visions de jouissance et de débauche assaillirent Mark. Il régnerait sur les débris de l'humanité asservie. Il déciderait des sacrifices, pour Azimuth. Il ordonnerait de détruire et de reconstruire des villes entières... Il arrêta à temps la dérive de son esprit.

– Adore-moi à genoux. Renonce à ta foi, et reconnais que je suis le Tout.

– Non ! C'est vous que je renie !

– Ne me repousse pas, Etre Périssable ! Je t'ai attendu si longtemps, dans les rails qui me retenaient prisonnier, avec les peurs mesquines de ces créatures pitoyables. Toi qui t'es donné à l'Autre, tu es pour moi un mets de choix. Tu m'appartiens. Et tu devrais te réjouir de ma proposition.

– Retournez là d'où vous venez, retournez en Enfer ! cria Mark.

La haine convulsait les traits de l'Homme du Train Fantôme ; son visage se dissolvait comme un masque de cire dans les flammes. Mark sentait le pouvoir de cette haine dont il était la cible, il luttait de toutes ses forces contre la peur qui l'étreignait. Non, il ne donnerait pas cet avantage à Azimuth. Il pensa à Joanne, à Helen. À sa vie piétinée pendant des mois par cet infâme parasite qui grignotait son esprit. Il pensa à tous ceux, hommes, femmes, enfants, que ce monstre avait cruellement anéantis. Et plus Mark résistait, plus la haine d'Azimuth augmentait. Son visage se métamorphosait. Les yeux à facettes d'une araignée brillèrent dans l'ombre.

Sans moi, tu serais mort. susurra une voix. *Et maintenant que je t'ai attiré dans mon repaire, si tu refuses de me laisser m'incarner en toi, je détruirai ton esprit.*

Le courage de Mark faiblissait. Il détourna la tête, et poussa un cri de rage. Azimuth allait gagner...

Il serra dans ses doigts le petit crucifix d'argent. Aussitôt Helen lui apparut, allongée sur un lit d'hôpital. Une immense tristesse l'envahit à la vue du visage pâle de son enfant, de ses paupières closes. Soudain Helen s'assit, ouvrit les yeux.

– Papa...

Une infirmière se précipita vers elle. Mais l'enfant refusait de se recoucher. Ses yeux étaient noirs de colère.

– Le Méchant Homme !

– Il n'y a pas de méchant homme, ma chérie. Rendors-toi. Tu dois te reposer.

Helen ne bougeait pas. Elle fixait le plafond, et son père qui flottait au-dessus d'elle. Mark comprit que sa fille possédait un pouvoir particulier, une force intérieure avec laquelle elle essayait de lui venir en aide. Mais elle était trop faible pour agir directement.

– Le Méchant Homme ! répéta-t-elle.

Lorsque Mark aperçut la petite silhouette qui s'approchait furtivement du lit d'Helen, il se sentit défaillir. L'apparition, un bras levé pour se cacher le visage, tendait son autre main vers Helen. La fillette la saisit, et, tournant la tête vers son père, le regarda avec une telle intensité que Mark, bouleversé, oublia Azimuth.

– Non ! hurla Helen.

Le cri explosa dans l'esprit de Mark avec une violence inouïe. Et Azimuth, qui commençait déjà à tisser sa toile, dut faire retraite, entraînant avec lui sa haine maligne. L'écho roula longtemps, puis s'évanouit.

Helen se recoucha, et ferma les yeux.

Robbie avait disparu.

Mark, vidé de toute émotion, sombra dans un néant où plus rien ne pouvait l'atteindre.

Les haut-parleurs de la gare de York lançaient inlassablement le même message.

– Les passagers sont priés d'évacuer la gare et de regagner immédiatement la sortie la plus proche.

Deux trains à peine arrivés dégorgeaient un flot de passagers sur les quais et, malgré les efforts de la police, la confusion et l'angoisse augmentaient parmi la foule. Avec l'appel répété des haut-parleurs s'installait le sentiment d'un danger imminent.

Alors les rails se mirent à vibrer, une bourrasque déferla sur la gare.

La panique se répandit comme une traînée de poudre. Les gens couraient en tous sens, se bousculant aux portes, sourds aux recommandations de la police qui essayait vainement de maintenir le calme. Ceux qui trébuchaient étaient piétinés par une masse en proie à l'affolement.

Un grondement assourdissant emplit la gare. La verrière du toit explosa, déversant une pluie de verre sur la foule hurlante.

Enfin, le train de King's Cross apparut à l'extrémité du quai. Avant même qu'il ne lance son cri strident, la folie s'était emparée des esprits.

– Non. Laissez-moi mourir. Vous avez promis...

Tu ne peux pas t'unir à moi tant que ta tache n'est pas terminée.

– J'ai fait tout ce que vous m'aviez ordonné, Maître. Tout.

Non, pas tout. Il reste encore quatre Élus. Je dois les déguster.

– Oh, Maître. Je suis si fatigué. Je vous en supplie, laissez-moi mourir.

Non. Je te redonnerai des forces. Lorsque les quatre auront été dégustés, tu pourras me rejoindre.

L'abîme de la mort s'entrouvrit pour laisser entrer la lumière. Et la vie se releva des ténèbres. Lentement, elle remonta vers l'étincelle qui luisait tout en haut, à la surface.

Philip inspira profondément, ouvrit les yeux. Apercevant les corps de sa femme et de sa fille, le carnage général, il sourit de bonheur. Le Catalyseur ressuscité, émerveillé de sentir couler dans ses veines le feu noir d'Azimuth, l'essence même du Maître, retira doucement le couteau qui lui perçait le ventre. Ses yeux brillèrent en contemplant la lame sanglante. Il chancela et, avec un rire inhumain, jeta le couteau.

Sans prêter attention aux corps mutilés qui jonchaient le sol, il s'éloigna en claudiquant, traversa le wagon-restaurant, atteignit le compartiment du contrôleur. Celui-ci gisait sur la banquette, les doigts crispés autour de son émetteur radio, étranglé par le fil. Son visage était violacé, les yeux lui sortaient des orbites. Le Catalyseur s'approcha de la case vitrée abritant la hache à incendie. Le verre se brisa au deuxième coup de poing. Hache en main, il vacilla quelques secondes d'un air indécis. Puis il se rua au-dehors en éclatant de rire.

Il se dirigea vers les wagons de première classe.

– Vol 297 appelle la tour de contrôle. A vous.

– Ici, la tour de contrôle. Vol 297, parlez. A vous.

– Qu'est-ce qui se passe ? Il y a tellement de lumières que je ne distingue plus la piste. A vous.

– Nous sommes au courant de la situation, 297. Survolez les pistes d'atterrissement et attendez de recevoir nos instructions. A vous.

– Tour de contrôle, je ne comprends plus rien aux signaux. Où sont les feux d'atterrissement ? A vous.

– Continuez à tourner, 297. Nous avons envoyé des équipes poser de nouveaux repères. A vous.

– Tour de contrôle, je...

– Répétez, 297, répétez. A vous.

– Nous avons une panne de système. Tour de contrôle, restez à l'écoute. A vous.

Il y eut un silence.

– Vol 297 appelle la tour de contrôle ! Le tableau de bord ne répond plus. Je vais essayer d'atterrir...

– Vol 297 ! Les balises ne sont pas encore...

– Je n'ai plus le choix, tour de contrôle. Terminé.

Trois minutes plus tard, le vol 297, avec ses cent quarante passagers, s'écrasait sur un groupe de maisons.

– Vous avez du nouveau, brigadier ?

– Nous avons envoyé deux hélicoptères pour photographier le train aux infrarouges. Mais nous n'avons reçu qu'un seul message, assez confus. Apparemment, le train a subi quelques transformations physiques, et tous les passagers sont morts.

– Mon Dieu ! Et les hélicoptères ?

– Ils se sont écrasés au sol, juste après que la communication ait été coupée. D'ailleurs, toutes les communications sont perturbées ici. Nous avons envoyé des hommes sur le passage du train. Aucun n'a encore soumis son rapport. Avez-vous des nouvelles de Jackson, secteur York-est ?

– Non, rien.

– Il faut donc nous baser sur le compte rendu des hélicoptères : tous les passagers du train sont morts. Si la vitesse continue à augmenter avec la même constance, le train explosera comme une bombe en arrivant à King's Cross. J'ai

donc donné l'autorisation de procéder à un déraillement contrôlé. Puisque les aiguillages sont toujours bloqués, nous allons faire sauter la voie, près de Doncaster. Il n'y a pas d'autre solution pour arrêter cette machine infernale.

Chadderton observait le soldat qui posait un garrot de fortune sur le bras du père Daniels.

– Là... Maintenez son bras levé pour empêcher le sang de couler, dit le soldat.

Chadderton obéit, et le soldat rejoignit son amie.

– Que va-t-il se passer maintenant ? demanda la jeune fille d'une voix tremblante.

– Je ne sais pas répondit Chadderton.

L'épuisement et le désespoir le gagnaient. Il regrettait à présent d'avoir laissé sortir Mark. Malgré son « instinct » nouvellement acquis, rien ne garantissait qu'il reviendrait de cet enfer. Pourtant, y avait-il une autre solution ?

Il s'assit lourdement sur la banquette, près du père Daniels. Le prêtre, seul capable selon Mark d'arrêter Azimuth par son exorcisme, était toujours évanoui, et leurs efforts pour le faire revenir à lui demeuraient vains. Chadderton se rappela son épouvante lors de l'attaque de la sacristie. Était-ce parce qu'il doutait de ses pouvoirs, face à ce qu'il avait vu ? Sans la foi, l'exorcisme continuerait-il longtemps à les protéger contre Azimuth ? Dans un éclair, Chadderton vit le sourire de sa femme, la pelouse soigneusement tondue, la voiture dans le garage...

Il repoussa cette vision d'horreur, et concentra son attention sur sa main qui soutenait le bras du prêtre. C'était la main qui avait arraché Mark à une mort certaine ; la main qui avait empêché Aynsley de tuer la fille de Mark. Une main qui, pour la première fois depuis la mort de sa femme, ne tremblait plus sous l'effet de l'alcool.

Un visage familier apparut derrière la porte vitrée du compartiment.

C'était Mark. Son expression hagarde était celle d'un homme qui vient de sombrer dans la folie. Il tenait une hache à la main.

– Venez me remplacer ! jeta Chadderton au soldat. Mark est revenu.

Tandis que le soldat prenait place près du père Daniels Chadderton se leva pour ouvrir la porte, et pour permettre à celui qui revenait d'entrer dans le compartiment scellé.

Réfugié dans l'espace gris pâle où Azimuth ne pouvait pas pénétrer, Mark dérivait dans sa mémoire. Il revécut en désordre ses jeux d'enfant dans le terrain vague derrière sa maison, son mariage avec Joanne, la naissance d'Helen... Son premier jour d'école, le bref aperçu, dans la rue, d'une jeune fille en larmes dont le visage n'avait cessé de le hanter depuis. Pourquoi ne s'était-il pas arrêté pour lui proposer son aide ?...

Il était à l'abri ici. Les soucis s'envolaient. S'il le désirait, il pourrait effacer sa vie, après l'accident. L'accident lui-même. Et il errerait pour l'éternité dans les couloirs paisibles de sa mémoire, ouvrant l'une après l'autre les portes de ses souvenirs enfouis.

Une voix lointaine, angoissée, lui chuchotait quelques mots indistincts. Mais Mark refusait de l'écouter. Il voulait rester dans ce refuge, hors du présent. La voix se rapprocha, de plus en plus pressante. C'était la sienne, et les paroles, en se précisant, le ramenaient à la réalité.

Il se vit recroqueillé sur le sol de la cabine, parmi les toiles d'araignées. Le train de King's Cross filait à toute allure. L'Homme du Train Fantôme avait disparu, mais Mark devinait la présence invisible d'Azimuth dans les miasmes qui flottaient encore dans l'air. Il avait conscience de l'énergie prodigieuse qui émanait des rails, qui coulait dans l'ensemble du réseau ferroviaire, et dont Azimuth tirait sa force maléfique. Des ondes puissantes sillonnaient le train sur toute sa longueur. Par un curieux retournement de la situation, Mark était devenu le parasite. Lui dont autrefois Azimuth suçait l'énergie se nourrissait maintenant de l'essence d'Azimuth. Car il ne parviendrait à vaincre son ennemi que par une connaissance totale de sa nature. Mais c'était comme le feu dont on tire la chaleur et la vie à condition de ne pas s'en approcher trop près. Le moindre faux pas, et Azimuth l'absorberait tout entier.

Il aperçut soudain le Catalyseur qui avançait dans le couloir dégoulinant de sang. Il tenait une hache à la main. Il comprit avec un haut-le-cœur qu'Azimuth avait relevé son esclave de la tombe pour s'incarner en lui, il pressentit l'horreur imminente. Azimuth, malgré le festin abject dont il venait de se repaître, se préparait à dévorer encore quatre victimes. Leurs visages lui apparaissent, et il sut immédiatement qu'ils étaient la proie d'une illusion. Chadderton posa la main sur la poignée de la porte.

« CHADDERTON ! NON ! NE LE LAISSE PAS ENTRER ! CE N'EST PAS MOI ! »

Chadderton recula précipitamment en plaquant ses mains sur ses oreilles. Il avait entendu le cri perçant. Et il voyait maintenant le véritable visage de ce qui les menaçait dans le couloir.

Un hurlement sauvage noya les sens de Mark, un assaut de haine qui visait à le détruire. C'était comme un raz de marée, une immense vague noire tissée de milliers de cauchemars. Il s'était aventuré trop loin ; déjà la masse liquide s'abattait sur lui.

Il plongea dans la couleur gris pâle. La vague retomba. Très loin, il entendit l'écho de hurlements : la mort, l'épouvante, et la folie se brisaient contre la forteresse imprenable de son esprit.

Réfugié en lui-même, Mark détenait le secret. Il savait comment arrêter Azimuth. Alors, pour la première fois depuis son enfance, il pria.

Chadderton reconnut immédiatement l'homme qui l'avait attaqué sur le quai de la gare, et qui avait blessé le père Daniels. Il comprit aussi que cette créature échevelée, au visage strié de sang, n'était pas un être vivant. Elle ressemblait de façon frappante au Dr Aynsley lorsqu'il s'était effondré dans le coin de la chambre. La voix qui avait crié pour l'avertir du danger résonnait encore dans sa tête. C'était celle de Mark, il le savait d'instinct. Elle s'était gravée dans son esprit et, comme les empreintes digitales relevées par la police, elle offrait la preuve irréfutable qu'il ne s'agissait pas d'une ruse d'Azimuth.

Il recula d'un bond. De l'autre côté de la porte, la chose monstrueuse oscillait de droite à gauche.

– Il n'a pas d'yeux ! s'exclama le soldat en réprimant un frisson.

– Ne vous inquiétez pas. La porte est scellée, il ne peut pas entrer.

La jeune fille enfouit son visage dans ses mains, et se mit à pleurer.

Alors le monstre éclata de rire. Chadderton, qui croyait pourtant avoir touché le fond de l'enfer, se sentit défaillir. Car ce rire hideux, inhumain, démentait ses propres paroles. L'horrible créature leva sa hache.

– Attention ! hurla Chadderton.

La vitre explose dans le compartiment. Le soldat entoura son amie de son bras dans un geste protecteur. Chadderton leva la main devant son visage ; il cherchait désespérément du regard un objet pour se défendre. Un nouveau coup de hache fendit le battant en deux. Mais les contours de la porte scellée tenaient bon. Le monstre laissa échapper un ricanement ; un flot de salive et de sang coulait de ses lèvres. Il brandit de nouveau sa hache, et Chadderton comprit que le bois ne résisterait pas longtemps à l'assaut d'Azimuth. Car c'était lui, derrière la fureur de ce mort-vivant.

Il fouilla dans la mallette du père Daniels, à la recherche d'une arme quelconque. Il ne trouva rien. La hache retomba pour la troisième fois. Soudain le soldat se précipita, empoigna le manche de l'instrument juste au-dessous de la lame, et tira de toutes ses forces. Un bras sanglant s'introduisit par l'ouverture et l'envoya rouler au sol. La jeune fille poussa un cri. Ramassant un fragment de bois par terre, Chadderton bondit au moment où la créature arrachait la hache, et frappa à l'aveuglette par la brèche de la porte. Le bois s'enfonça dans une chair dure, et se rompit. Il se baissa, juste à temps pour éviter la lame qui passa à quelques centimètres de sa tête. Mais le manche l'atteignit à la tempe. Projeté contre le mur par la force du coup, il glissa lentement au sol, pris d'un étourdissement. Les hurlements de la jeune fille ne lui parvenaient plus que de très loin, il distinguait vaguement la porte, à demi défoncée maintenant.

Comme dans un cauchemar, il vit la silhouette furieuse qui faisait irruption dans le compartiment, se penchait sur le père

Daniels allongé sur la banquette. Le Catalyseur brandit la hache étincelante avec un grand rire.

– Non ! Non ! Non...

La jeune fille poussa un cri strident lorsque la lame retomba, et que le sang gicla.

Avec un grognement rauque, le soldat se jeta sur le Catalyseur. Une lutte sauvage s'engagea. Plaqué contre le mur, le manche de la hache enfoncé entre ses côtes, le jeune homme repoussait farouchement son adversaire qui tentait de lui mordre le cou. Chadderton se souvint de son propre combat avec Aynsley, chez Mark.

Non, il refusait d'admettre cette fin. Dans un sursaut de désespoir, il réussit à se relever, bondit sur le Catalyseur et le saisit à la gorge. Le monstre lui parut plus inébranlable qu'une statue de pierre, sa chair compacte était glacée sous ses doigts. Le soldat hoquétait, poussait de petits cris étranglés, tandis que la jeune fille lacérait de ses ongles le visage du monstre. Celui-ci pivota brusquement, enfonça le manche de sa hache dans l'estomac de Chadderton. Il se plia en deux de douleur, et s'effondra au sol. Le soldat bascula sur la banquette où gisait le père Daniels. Un filet de sang s'échappait de ses lèvres. Alors le monstre se jeta sur la jeune fille qui hurlait à pleins poumons. Chadderton entendit le bruit d'un vêtement qui se déchire, suivi d'un odieux ricanement. Il comprit ce que le Catalyseur s'apprêtait à faire, essaya de se relever. Une nausée le cloua au sol, il glissa lentement dans l'inconscience....

– Je renonce à ma foi...

Recroqueillé dans le coin de la cabine, Mark avait suivi la scène. Il avait vu la porte céder, le père Daniels décapité, Chadderton et le soldat gisant au sol. Il avait deviné les intentions du Catalyseur lorsqu'il s'était jeté sur la jeune fille. Non content de savoir que le train atteindrait bientôt sa destination et que la terre entière serait alors soumise à sa diabolique loi, Azimuth avait voulu se divertir. En prononçant ces paroles, Mark lâcha le crucifix d'argent pendu à son cou.

Le flux invisible d'énergie qui palpitait dans la cabine s'amplifia immédiatement. Une lumière bleue pétillait dans l'air. Une lumière qui, curieusement, brillait d'un éclat sombre, et qui, en s'étalant, effaçait peu à peu les détails de la petite pièce. Un grondement puissant, telle une tornade qui déferle, envahit les oreilles de Mark. Il comprit qu'Azimuth était revenu, et qu'il se réjouissait à grands battements d'ailes.

Trois fois, déjà, tu m'as échappé ! Et maintenant tu te livres à moi de ton plein gré ! Je m'incarnerai en toi, je te posséderai. Et tu m'appartiendras.

Mark s'abandonna complètement.

Azimuth entra par ses yeux. Il se glissa en lui comme une multitude de serpents grouillants, et plongea au plus profond de son esprit avec voracité. Il avait menti en promettant de lui réservier un sort différent. Il comptait se nourrir de sa substance et le dévorer tout entier, comme il avait dévoré ses autres victimes. Mais Mark s'attendait à cette traîtrise.

Il avait trente ans, vingt-neuf lors de l'accident. Il recula devant Azimuth qui festoyait dans son esprit, s'enfonça dans les couloirs de sa mémoire. Vingt-huit ans, une carrière pleine de promesses, une épouse qu'il adorait, une petite fille merveilleuse... En s'envolant, Mark emportait avec lui l'essence même de son être, de sa conscience. Azimuth le talonnait. Il

dévora, digéra deux ans de vie avec un furieux désir de s'assouvir. Il devenait de plus en plus fort, de plus en plus rapide. Mark fit un bond dans le temps, entraînant avec lui son individualité.

Vingt-cinq ans, vingt-quatre, vingt-trois, vingt-deux...

Et Azimuth suivait avec avidité, pillant et saccageant tout sur son passage. Tout ce que Mark avait autrefois vécu, aimé, détesté.

... Quinze, quatorze, treize, douze, onze...

Azimuth le dépouillait de son passé, il anéantissait sa vie. Mais Mark continuait à reculer, et à lui échapper.

... Six, cinq, quatre, trois, deux, un...

Azimuth engloutissait, avalait, s'adonnait à une orgie débridée. Il se sentait près du but. Mark n'était plus qu'un bébé, tout le reste appartenait à Azimuth. Il recula encore, jusqu'au moment de sa naissance.

Et au-delà...

Redevenu un fœtus dans le ventre de sa mère, il conservait son essence, son être originel. Là, avant de naître, encore sans péché, il était à l'abri de celui qui ravageait son être venu au monde. Le Mal ne pouvait pas l'atteindre, Azimuth ignorait tout de cette cachette. Il exultait, croyait enfin avoir triomphé. Et il se retira.

Dans la matrice, pour la première et la dernière fois dans l'histoire de l'humanité, un enfant qui n'était pas né pleura pour sa vie sacrifiée.

S'agrippant à deux mains au bord de la banquette, Chadderton se releva lentement. Le Catalyseur ne bougeait plus, debout près de ce qui restait de la porte défoncée. Il tenait d'un bras la jeune fille contre lui. Celle-ci, pitoyable avec son chemisier déchiré dont une manche pendait comme un chiffon de la main de l'horrible créature, sanglotait à fendre l'âme. Elle ne se débattait plus maintenant, et s'était résignée à son sort.

Chadderton parvint enfin à se mettre debout. Il comprit que la force qui animait le Catalyseur s'était retirée de lui. Ce dernier attendait de recevoir des instructions, immobile, la mâchoire pendante, le menton dégoulinant de salive et de sang. Sa blessure béante laissait voir ses entrailles, une masse luisante et bleu pâle.

Le soldat remua faiblement ; il reprenait conscience. Chadderton s'approcha de lui pour l'aider à se relever, sans quitter des yeux le zombie debout près de la porte.

– Anne... gémit le soldat en grimaçant de douleur, la main crispée sur sa poitrine.

Le monstre resserra aussitôt son étreinte, fronça les sourcils.

– Non-on-on...

Le son qui s'échappa de ses lèvres n'avait rien d'humain. Son Maître était revenu... Alors, lentement, un sourire d'une laideur repoussante s'épanouit sur son visage.

– Attrapez la fille ! cria Chadderton en se jetant sur lui.

Il parvint à le déséquilibrer d'un violent coup d'épaule. Tandis que le soldat tirait son amie à lui, Chadderton et le Catalyseur, enlacés dans une lutte féroce, allèrent heurter le mur du couloir. Chadderton tentait de repousser le bras qui lui enserrait le cou.

Il fut brutalement plaqué contre la fenêtre, et soulevé de terre. Deux mains de fer se refermèrent sur sa gorge. Il entendit

la vitre céder dans son dos et tenta de prendre appui contre elle pour se jeter en avant, mais le Catalyseur prévint l'assaut et le repoussa avec plus de violence encore. La fenêtre éclata. Un puissant appel d'air aspira les morceaux brisés, et Chadderton sentit un vent froid le happer.

« C'est donc ainsi que je vais mourir ! » pensa-t-il.

En un éclair, il entrevit l'ironie de ce dénouement. Mais, une seconde plus tard, il retombait sur le sol. Le soldat était parvenu à faire reculer le monstre en l'attrapant à bras-le-corps. Surpris, celui-ci se débarrassa de Chadderton en le projetant dans le compartiment comme s'il ne pesait pas plus lourd qu'une poupée de chiffons. Et il se rua sur le soldat, dans le couloir balayé par le vent.

En se relevant, Chadderton vit que la jeune fille était évanouie sur le sol. Pas très loin, près de la porte, il aperçut la hache au milieu des débris de bois. Il se pencha, ramassa l'instrument. Des coups sourds lui parvenaient depuis le couloir, hors de son champ de vision.

Il se précipita, et poussa un cri de rage et de dégoût. Le soldat était mort. Il gisait immobile sur le sol, tandis que le monstre s'acharnait sur son visage qu'il écrasait du pied avec une application méthodique.

La rage submergea Chadderton. Il leva la hache au-dessus de sa tête, et la laissa retomber de toutes ses forces sur le Catalyseur qui s'avancait vers lui en ricanant. Le monstre voulut se parer du coup avec le bras. La lame s'enfonça dans son poignet, continua sa descente jusqu'au rebord de la fenêtre où elle se ficha. La main tomba au sol.

Le Catalyseur levait son bras déchiqueté devant son visage. Chadderton dégagea sa hache d'un mouvement sauvage. Il crut déceler l'étonnement sur les traits du zombie, comme s'il ne s'attendait pas à ce que l'affaire tourne ainsi. Mais il ne paraissait pas souffrir, et il ne perdait pas de sang. Après tout, il était déjà mort. Il s'avança.

Chadderton fit marche arrière dans le couloir, brandissant sa hache. Il trébucha sur un corps et faillit tomber, mais il retrouva son équilibre et continua à reculer. Une pensée s'imposa à lui :

« Comment peux-tu tuer quelque chose qui est déjà mort ! »

– Chef des Opérations ? Ici le brigadier Anderson. J'ai ordonné de faire évacuer la gare de King's Cross. Je ne veux plus personne dans les alentours. Vos hommes aussi doivent quitter les lieux immédiatement.

– Et le déraillement de Doncaster ? Qu'est-ce que cela a donné ?

– Nous avons fait exploser quatre charges d'explosifs. Les rails n'ont pas bougé.

– QUOI ?

– Oui, je sais, c'est impossible. Le talus entier a sauté, mais les rails sont intacts. Nous allons faire une nouvelle tentative, plus près de vous. Je n'ai aucune idée de ce qui se passe, mais le train file toujours. Je ne veux plus personne à King's Cross...

– Brigadier ! Ne quittez pas ! Je viens de recevoir un rapport... On me signale des troubles ici... Comment ?... Brigadier, il s'agit du quai 10...

– Passez-moi le commandant en chef. Je répète, je ne veux plus personne dans la gare...

– Le quai est tout *brillant*, brigadier. Je le vois de ma fenêtre... Ça alors !

Silence.

– Passez-moi le commandant !

– C'est incroyable ! Il brille de plus en plus... Le bitume commence à se craqueler... Bon sang, il y a un trou énorme maintenant... Mon Dieu...

Silence.

Le Train Fantôme approchait.

Azimuth avait festoyé, puis il était parti.

Mark émergea de sa cachette. En remontant les couloirs en ruine de sa mémoire, il découvrit l'étendue des dégâts. Son esprit avait été victime d'un véritable pillage. D'un viol.

Il retrouva la cabine de pilotage, et la force qui palpitait entre les murs. Une force qui avait tout dévoré, tout anéanti sur son passage. Mais Mark avait réussi à se cacher, à l'empêcher d'absorber son être tout entier. Azimuth était retourné dans le

train maintenant, convaincu de ne laisser derrière lui qu'une coquille vide, un corps dépourvu d'esprit. Plus tard, il reviendrait s'installer dans cette coquille, pour lui redonner une âme et en faire son Premier Disciple.

Azimuth coulait dans les murs en un flot puissant d'énergie ; il transférait son essence à cette chose qui, lancée sur des rails chauffés à blanc, se précipitait vers la gare de King's Cross.

L'Heure de l'Avènement était imminente. Mark percevait l'état de concentration extrême d'Azimuth. Avec toutes ses forces tendues vers cet objectif, il ne sentirait jamais que celui qui lui avait déjà échappé venait de s'échapper encore pour la quatrième fois. La conscience de Mark, sa volonté étaient distinctes de celles d'Azimuth maintenant. Azimuth qui savourait déjà sa victoire, qui hurlait de joie dans le train dont il avait fait l'arme suprême de son Avènement, Azimuth ne se préoccuperait pas de la forme recroquevillée sur le plancher de la cabine de pilotage. Mark savait que c'était sa dernière chance de sauver l'humanité. S'il la laissait passer, tout espoir était perdu à jamais. Autour de lui une énergie impétueuse gonflait le métal. Il plongea dans son esprit ravagé, et là, à tâtons, il chercha la clé.

Chadderton levait sa hache, prêt à frapper de nouveau. Aux cris stridents de terreur qui s'élèverent derrière lui dans le couloir, le Catalyseur se retourna. Chadderton laissa retomber la hache de toutes ses forces. Mais l'autre, le monstre que la mort même ne pouvait vaincre, avait prévu l'attaque. Il détourna le coup de son moignon sanglant, plaqua sa paume sur le visage de Chadderton et le poussa brutalement contre la paroi. La hache tomba au sol avec un bruit métallique. Chadderton agrippa à deux mains les doigts qui se crispaien sur sa chair, parvint à les détacher et à se libérer. Il s'enfuit en trébuchant. A chaque pas, il s'attendait à ce que le monstre le rattrape, il sentait déjà la douleur lorsque la hache s'abattrait sur lui. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit que le Catalyseur avait fait demi-tour. Il se dirigeait en boitant vers la jeune fille qui hurlait à tue-tête devant le cadavre mutilé du

soldat, les mains crispées sur sa poitrine, sans s'apercevoir que le mort-vivant s'approchait en traînant la hache. Il n'avait épargné Chadderton que pour finir ce qu'il avait commencé ailleurs.

– Ne restez pas là ! cria Chadderton en se précipitant derrière le Catalyseur.

La fille leva les yeux du cadavre et cessa de crier. Mais elle demeura pétrifiée.

« Il doit bien y avoir un moyen de l'arrêter », pensa Chadderton.

Il avait presque rejoint le Catalyseur lorsqu'une pensée lui traversa l'esprit. C'était comme un éclair surgi ailleurs que dans son cerveau, une suggestion qui venait de loin, de quelqu'un d'autre. Mark... Mark avait parlé en lui.

– Prenez le flacon d'eau bénite du père Daniels dans le compartiment ! hurla-t-il. Sur la banquette !

La fille ne réagissait pas. Elle fixait l'horrible créature d'un air hébété, comme un lapin hypnotisé par l'œil du serpent.

– Nom de Dieu ! Si vous voulez vivre, attrapez le flacon. Vite !

La fille disparut dans le compartiment. Un instant plus tard, elle ressortait avec le flacon.

– Jetez-lui de l'eau bénite ! Allez !

Elle ne parvint pas tout de suite à déboucher le flacon, et Chadderton crut qu'elle allait le lâcher. Encore quelques secondes, et le Catalyseur se jettait sur elle. Chadderton se prépara à bondir. Le bouchon métallique tomba sur le sol, la jeune fille fit un pas en avant, et agita la main. Elle était pâle, avec les yeux agrandis de terreur. Quelques gouttes tombèrent sur la tête et les épaules du monstre. Mais il avançait toujours. Secouée de sanglots, la jeune fille jeta encore un peu d'eau bénite sur la poitrine du Catalyseur qui leva lentement sa hache. Chadderton se précipita, toute son énergie tendue vers le bras qui brandissait l'arme. La hache retomba au sol. Le Catalyseur ouvrit les bras, baissa la tête pour regarder l'endroit où il avait reçu les gouttes d'eau bénite. Un gémissement rauque s'échappa de sa gorge.

– Rentrez dans le compartiment ! ordonna Chadderton pris d'un pressentiment subit.

Un peu de fumée s'échappait de la tête et des épaules du monstre, entraînée par le vent qui s'engouffrait par la fenêtre brisée. Les volutes s'épaissirent, une odeur nauséabonde se répandit dans le couloir tandis que le Catalyseur gémissait plus fort en se tordant les mains contre la poitrine.

– Maître... Maître ! MAITRE ! hurla-t-il dans sa douleur et son épouvante.

Il y eut un grand bruit, semblable au claquement d'une voile de bateau. Le torse et la tête du Catalyseur éclatèrent en une flamme orange sombre. Chadderton sentit que la chaleur de l'explosion roussissaient ses cheveux et ses sourcils. Il fit un bond en arrière et leva la main pour se protéger les yeux. Un cri strident emplit le couloir. L'épouvantail embrasé tourbillonna sur lui-même, heurta la paroi. Chadderton remarqua alors la substance cartilagineuse qui recouvrait les parois du wagon et qui prenait feu maintenant. Le Catalyseur se précipita sur lui, les bras écartés dans son affolement, et Chadderton s'aplatit au sol, évitant de justesse la boule de feu qui passa au-dessus de lui en sifflant. Mais sa veste flambait, comme cet autre jour, il y avait bien longtemps, dans un jardin à la pelouse tondue. Les hurlements s'éloignaient. En se relevant, Chadderton vit la silhouette en flammes qui s'enfuyait vers l'avant du train.

La jeune fille avait disparu dans le compartiment. Elle en ressortit avec un manteau qu'elle jeta sur Chadderton pour étouffer les flammes. Mais elle avait agi mécaniquement, son visage dénué d'expression rappela à Chadderton celui de la petite fille de Mark, en état de choc.

Le Train Fantôme brûlait. Le Catalyseur, dans sa course éperdue et hurlante vers son Maître, semait l'incendie sur son passage. Les flammes léchaient les parois du couloir, et un épais nuage de fumée âcre noyait déjà les contours.

Il ne restait qu'une seule solution. Chadderton attrapa la jeune fille par le bras et l'entraîna vers la queue du train.

Azimuth était plus fort que jamais. Il s'élançait impétueusement vers son ultime liberté, exalté à la pensée que son long emprisonnement dans la voie ferrée prendrait bientôt fin.

Mark avançait prudemment, en s'efforçant de cacher son existence à Azimuth, et de maintenir son individualité. Une seule erreur, et son esprit serait annexé. Il voyait le dessin des lignes d'énergie qui traversaient le pays, il comprenait comment avait eu lieu leur rencontre accidentelle avec la ligne de King's Cross. Dissimulé dans les rails, poussé par la force qui cognait dans le métal, il précédait le Train Fantôme en route vers Londres. Et il explorait à tâtons ce chemin occulte.

Enfin, il trouva ce qu'il cherchait : cent cinquante kilomètres en avant du train, une voie en construction s'embranchait sur la ligne principale. C'était une ramification locale, non terminée, et qui, après un kilomètre, ne débouchait *nulle part*.

Il sentit un danger, et retourna précipitamment dans le train. Azimuth ne se doutait toujours pas de sa présence. Le soldat était mort ; le Catalyseur s'approchait de la jeune fille terrifiée, et Chadderton, derrière lui, hésitait à intervenir. Mark décida de prendre le risque, il fit naître l'idée de l'eau bénite dans l'esprit de Chadderton. Alors il comprit qu'il avait commis une erreur. Azimuth le flaira immédiatement, braqua sur lui ses flux puissants, et le prit en chasse, tout étonné de détecter ce qu'il croyait anéanti. Mark s'enfuit devant lui. Il se reprochait de s'être exposé à un tel danger. Dans son désir d'aider deux êtres humains, il venait de perdre son seul espoir de vaincre Azimuth.

A présent il allait être débusqué... Soudain, il sentit la douleur violente qui traversait les fibres de l'Etre dans lesquelles il se dissimulait. Azimuth abandonna la poursuite, concentra ses efforts sur sa douleur, pensant que cette présence

hostile en lui en était l'origine. Bientôt, en proie à une atroce souffrance, il se mit à hurler. Ses cris se répandirent en une série de spasmes dans la conscience de Mark. Quelque chose brûlait. Voyant qu'Azimuth s'éloignait, Mark bondit sur la chance qui lui était offerte. Il plongea jusqu'à la source de la force qui imprégnait l'atmosphère. C'était se mettre à découvert, encourir une attaque mortelle. Il fallait agir vite.

Il s'élança sur la voie ferrée, atteignit l'aiguillage, et fit basculer le mécanisme. Les rails se bloquèrent dans leur nouvelle position. Se servant du pouvoir d'Azimuth lui-même, il endigua l'énergie dans le métal de telle sorte que le flot ne pourrait plus être détourné. Le Train Fantôme s'engagerait sur une ligne en construction, une voie sans retour qui rejeterait à jamais Azimuth dans les limbes dont il venait de s'extirper.

Alors Azimuth l'aperçut. Il darda sur lui ses ondes maléfiques. Il essaya d'envahir son esprit, et de le détruire ; il ne trouva que des souvenirs en ruine, des vestiges de pensée saccagée. Comme une hyène en furie, il fouilla les détritus, renifla sa pâture, mais Mark avait depuis longtemps regagné son abri. Hurlant de rage, de peur et de douleur, Azimuth retourna sur la voie ferrée, pour attaquer l'aiguillage. Mais la transformation avait été effectuée au moyen de son propre pouvoir, la nouvelle ligne d'énergie était inaltérable.

La rage d'Azimuth déferla sur l'ensemble du réseau, roula jusqu'à Édimbourg, plusieurs centaines de kilomètres plus loin. Les rails se tordirent comme un tissu de matière vivante, comme des serpents d'acier dont les anneaux tressautaient dans les flammes.

Mark réintégra son corps, dans la locomotive. Azimuth coulait encore dans le train, mais tout à ses efforts pour débloquer la ligne, il ne remarqua pas sa présence. Mark se releva lentement dans la cabine irradiée, retrouva sa jambe raidie, la douleur physique.

Il y eut un rugissement sauvage dans le premier wagon. Quelque chose se précipitait vers la locomotive ; quelque chose qui hurlait et se débattait dans les flammes.

Les flammes.

Mark sentit le danger. Quelques secondes plus tard, la porte de la cabine s'ouvrit toute grande sur le brasier de l'Enfer. Mark s'aplatit au sol. Une boule de feu fit irruption dans la locomotive.

« MAITRE ! »

La plainte aiguë était celle d'une créature abominable, d'un démon-enfant à l'agonie implorant l'aide d'un maître cruel. Mark se précipita dans le passage qui reliait la locomotive aux wagons. La matière vivante dont le train était constitué flambait comme une torche. La cabine de pilotage explosa derrière lui, le souffle le projeta en avant. Et un long beuglement inhumain couvrit les cris déchirants du Catalyseur.

Une épaisse fumée verte emplissait le premier wagon ; le cartilage et les muscles chuintaient dans les flammes comme un tas de feuilles mouillées que l'on essaye de brûler, et dégageaient une odeur nauséabonde. Dans la voiture suivante, l'incendie aussi faisait rage.

On ne pouvait plus passer.

Mark se tourna vers une fenêtre. Était-ce possible ?

« Bien sûr que c'est possible.

« Ils y arrivent bien à la télévision...

« Ce sont des truquages.

« Deux acrobates l'ont fait un jour, pour un pari...

« Mais ils sont morts.

« De toute façon, tu ne peux pas rester ici !

« Avec le vent sur le toit, et rien pour t'accrocher, tu seras balayé immédiatement.

« Tant pis, j'y vais ! »

Mark attrapa une valise à demi engloutie par la masse verdâtre, la lança contre la fenêtre qui disparaissait elle aussi sous la matière vivante. La vitre se brisa, des tentacules gluants jaillirent par l'ouverture. Mark se hissa sur le rebord de la fenêtre, passa le bras à l'extérieur, chercha à s'agripper en tâtonnant. Le vent qui sifflait à ses oreilles menaçait de l'emporter.

Serrant toujours la hache dans sa main, Chadderton entraînait la jeune fille vers la queue du train. Elle avait

commencé par résister, elle ne voulait pas abandonner le corps du soldat, mais devant la progression de l'incendie, elle s'était finalement résignée. Une fumée dense emplissait le train entier et, par-dessus le grondement et le pétillement des flammes, un hurlement lointain leur parvenait. Chadderton savait que ce n'était pas seulement le vent, il devinait, dans les secousses du train, les tressaillements d'une créature à l'agonie.

Qu'était devenu Mark après sa rencontre avec Azimuth ? Il était encore en vie lorsqu'il avait suggéré de jeter de l'eau bénite sur le Catalyseur, mais il ne s'était pas manifesté depuis. Il fallait bien se rendre à l'évidence : il était mort.

Chadderton examina le passage à soufflet qui reliait les deux dernières voitures, les parois en épais caoutchouc, le plancher constitué de plusieurs plaques métalliques. Ignorant que les wagons étaient accrochés par un système de production de vide et qu'il était impossible de les séparer manuellement, il essaya d'entamer le métal avec de furieux coups de hache.

Il n'était pas question de sauter. D'un train roulant à vitesse normale, la chute aurait été presque certainement fatale. Alors, de ce bolide infernal conduit par Azimuth... Il n'y avait absolument aucun espoir. L'espace d'une seconde, Chadderton songea à pousser la jeune fille malgré tout, et à sauter après elle. La mort ne valait-elle pas mieux que la vie dans un monde où Azimuth se nourrirait de la race humaine ? Il écarta cette pensée et s'acharna sur la plaque de métal. Mais tout au fond de lui-même, il savait que ses efforts étaient inutiles.

A tâtons, aveuglé par la fumée et l'air chargé de vapeurs pestilentielles, Mark cherchait à s'accrocher de la main gauche. Il savait bien qu'il n'avait pas la force physique de réussir. Il essaya alors d'utiliser le pouvoir nouveau qui subsistait dans son esprit ravagé, pour que sa pensée et ses actes ne forment plus qu'un. Son esprit interdit à son corps d'échouer. Il ordonna à ses mains de trouver la prise qu'elles cherchaient ; il obligea son corps à résister au vent qui menaçait de l'emporter comme une légère feuille d'automne. Il chassa la douleur. « Douleur va-t'en. Douleur... Plus tard tu pourras revenir... »

Sa main gauche rencontra une aspérité métallique. Transporté de joie, il se hissa au-dessus de la fenêtre. Une main après l'autre, un pied après l'autre, il chercha les saillies du métal, les irrégularités de la paroi. Il progressait lentement, centimètre par centimètre, et l'esprit triomphait de la matière.

« L'esprit est plus fort que la matière... se répétait-il. Allez... Encore un centimètre... Oui, le pied gauche maintenant... »

Il se retrouva couché sur le toit. Le vent lui brûlait les yeux, il respirait avec difficulté. Il demeura quelques instants sans bouger, puis lentement, très lentement, il rampa vers la queue du train.

Chadderton jeta sa hache. Il était parvenu à ébrécher le métal, mais jamais, jamais il ne réussirait à le fendre. Il ne restait plus qu'à sauter.

Il y eut une explosion à l'autre bout du wagon : le wagon-restaurant prenait feu. Bientôt l'incendie se propagerait jusqu'à eux. Chadderton entra dans le compartiment du contrôleur et, sans prêter attention au cadavre bleuâtre étendu sur le sol, attrapa l'extincteur d'incendie. Retourné devant le soufflet, il orienta le bec de l'appareil vers la cloison de caoutchouc et la couvrit d'une épaisse couche de mousse. Puis il lança l'extincteur vide contre une fenêtre.

– Que faites-vous ?

– J'essaye de gagner du temps. La mousse arrêtera momentanément les flammes, mais le plus dangereux c'est la fumée. Avec les fenêtres ouvertes, nous ne suffoquerons pas.

« La mort par suffocation n'est pas ce qui peut nous arriver de pire pourtant, songea-t-il. En tout cas, c'est certainement mieux que de sauter du train. »

Ramassant sa hache, il entreprit de briser les fenêtres du wagon. Le vent et le claquement des roues sur les rails faisaient un vacarme assourdissant. Lorsqu'il rejoignit la jeune fille, le wagon-restaurant était dévoré par les flammes.

« Mon Dieu, qu'allons-nous faire ? »

« Les ? »

« Mark ? »

« Oui... »

« Où es-tu ? »

« Sur le toit. Je suis presque à ta hauteur, mais j'ai besoin de ton aide pour... »

La voix qui chuchotait dans l'esprit de Chadderton s'évanouit. Il céda à la panique. Après avoir cru Mark mort, maintenant que celui-ci était revenu, l'idée de le perdre de nouveau et de devoir affronter la mort seul l'épouvantait.

« MARK ? Tu es toujours là ? »

Sans même s'en apercevoir, il ne parlait pas à voix haute. Il répondait *en pensée*.

« Je l'ai vaincu, Les. J'ai arrêté Azimuth. Je l'ai renvoyé là d'où il venait... »

Chadderton ne posa pas de questions. Il acceptait, tout simplement.

« Mark ? »

« Je suis là. »

Brandissant la hache, Chadderton s'attaqua comme un fou au plafond du soufflet dont dégoulinait un liquide verdâtre. Oui, le train était fait de matière vivante... Il y eut une autre explosion dans le wagon-restaurant. Chadderton frappait de toutes ses forces, il crut que ses bras allaient se décrocher de ses épaules. Lorsqu'il fut parvenu à ouvrir une brèche dans le caoutchouc, il s'y suspendit à deux mains et agrandit ainsi l'ouverture.

– Mark ! hurla-t-il.

La jeune fille le dévisagea avec stupeur, comme s'il était devenu subitement fou. Elle étouffa un cri lorsque la tête de Mark apparut. Il s'accrochait à deux mains au rebord du soufflet, ses cheveux happés par le vent se dressaient sur sa tête.

« Recule, Mark. Je vais encore élargir l'ouverture. »

Mark secoua la tête, prit plusieurs inspirations profondes. Il sembla à Chadderton qu'il essayait de rassembler son courage.

« Non, Les. Nous n'avons pas le temps. Je crois... Je crois que j'aurai la force de... »

« Recule, vite... Tu ne tiendras pas longtemps là-haut. »

« J'y arriverai ! »

Chadderton tressaillit. La partie supérieure du soufflet se fendillait, se déchirait lentement. L'espace d'une seconde, il crut que le train entier se désagrégait autour d'eux. Alors il aperçut le visage de Mark, et il comprit : la cicatrice qui barrait son front pâle était livide, l'effort contractait ses traits. Le soufflet s'arracha d'un coup, emporté par le vent. Chadderton fit un pas en avant, leva la main.

« Bravo... Allez, viens maintenant. »

« Non. Pas encore. Eloigne-toi... »

Chadderton obéit. Appuyé sur ses coudes, Mark fixa longuement le plancher métallique du soufflet. Au bout de quelques instants, le métal commença à gauchir, à gondoler. Chadderton recula encore et attrapa la fille par le bras. Alors, avec un grincement strident, les plaques s'arrachèrent. Une fumée roussâtre se dégagea, les rails chauffés à blanc apparurent.

Mark souriait. Chadderton bondit pour lui tendre la main. Ils avaient réussi, ils s'en sortiraient.

Le sourire de Mark s'évanouit brusquement. Chadderton se hissait sur la pointe des pieds, il ne pouvait pas aller plus haut. Leurs doigts se touchaient presque... Mais Mark s'était immobilisé.

« Mark, tends un peu le bras. Je suis au maximum. »

« Oh, mon Dieu Les ! Mon Dieu... »

« Qu'y a-t-il ? Vite, prends ma main ! »

Le visage radieux de Mark avait fait place à un masque tragique, ses yeux s'emplirent de larmes.

« Dis à Joanne que je l'aime, Les. A Helen aussi. »

« Qu'est-ce que tu racontes ? Approche... »

Mais Mark retirait déjà sa main. Chadderton voulut sauter pour l'attraper. Elle était trop loin.

« Mark ! QU'EST-CE QUE TU FAIS ? »

« Je ne peux pas, Les. Il est encore en moi... Azimuth ! »

Au dernier moment, alors que la main de Chadderton touchait presque la sienne, Mark avait compris. Il pensait avoir triomphé, renvoyé Azimuth en Enfer. Mais Azimuth avait trouvé un moyen de s'échapper. En fondant son corps et son esprit pour se hisser sur le toit du train, Mark lui avait offert une

dernière chance. Azimuth était entré dans son esprit ravagé, et s'était réfugié parmi les ruines, dans un minuscule recoin que Mark avait oublié. De nouveau il hébergeait Azimuth, grâce à lui le parasite serait sauvé. Un peu plus et il réussirait même à se libérer complètement : si Mark touchait la main de Chadderton, Azimuth prendrait immédiatement possession de lui.

« Il est toujours en moi ! »

« Non ! Mark... »

Mark retira sa main. Une colère froide le prit, il concentra son regard sur l'attelage des wagons.

« Non, Mark ! Non ! »

Les crochets de métal céderent d'un coup. Lentement le train s'écarta.

Incapable de parler, Chadderton regardait la distance s'élargir entre eux. Alors, il *sentit* que quelque chose s'arrachait en hurlant à l'esprit de Mark, et filait vers l'avant du train dans un effort désespéré pour se sauver. Mark retrouva son sourire. La fumée montant du métal broyé noyait ses traits, les rayons du soleil couchant nimbaient sa tête de lumière. On aurait dit que le rayonnement émanait de lui. Il serrait un objet suspendu à son cou, et il souriait. A cet instant, Chadderton comprit qu'Azimuth avait été vaincu.

Le Train Fantôme changea brutalement de direction.

– Mark ! hurla-t-il. Fais quelque chose ! Tu peux t'en tirer !

Le vent emporta ses paroles. Deux cents mètres séparaient maintenant le wagon du Train Fantôme, avec son linceul de flammes et de fumée. Il y eut une secousse brutale, Chadderton dut s'appuyer à la paroi pour ne pas perdre l'équilibre. Mark avait rétabli l'aiguillage juste après le passage du train. Tandis que le wagon ralentissait sur la ligne de King's Cross, Chadderton et la jeune fille regardèrent le Train Fantôme disparaître derrière un rideau d'arbres. Un hurlement d'angoisse déchira l'espace, la lueur des flammes devint moins vive.

Soudain, une explosion de feu et de métal illumina le ciel, au-dessus des arbres. Une autre lui succéda, une autre encore. Et de nouveau, le hurlement d'angoisse retentit. Il roula

longtemps, tournoya contre l'horizon rougeoyant. Enfin il s'évanouit dans le crépuscule...

Chadderton avait écouté les explosions en refoulant ses larmes. Ensuite seulement, il remarqua les petits points lumineux qui clignotaient là et là le long de la voie ferrée, dans la campagne orangée. Un par un, ils s'éteignirent.

– Pauvre vieux, murmura-t-il.

Il entendit les sirènes des voitures de police et des camions militaires qui s'approchaient du wagon. Tout à coup, il comprit que Mark méritait mieux que de la pitié. Il avait affronté ses pires terreurs et réussi à les vaincre. Combien d'hommes en étaient capables ? Une joie étrange l'envahit, le sentiment d'avoir triomphé. Et il lui sembla que cette émotion fugitive venait d'être déposée en lui par quelqu'un d'autre...

Table des matières

| | |
|-------------------------------------|-----|
| PREMIERE PARTIE MARK..... | 3 |
| 1..... | 4 |
| 2 | 11 |
| 3 | 16 |
| 4 | 22 |
| 5..... | 25 |
| 6 | 31 |
| 7..... | 34 |
| 8 | 36 |
| 9 | 40 |
| 10..... | 50 |
| 11 | 60 |
| 12..... | 63 |
| 13..... | 68 |
| 14..... | 73 |
| 15..... | 76 |
| DEUXIEME PARTIE CHADDERTON..... | 81 |
| 1..... | 82 |
| 2 | 91 |
| 3 | 95 |
| 4 | 108 |
| 5..... | 112 |
| 6 | 117 |
| 7..... | 119 |
| 8 | 122 |
| 9 | 129 |
| 10..... | 135 |
| 11 | 142 |
| 12..... | 154 |
| 13..... | 156 |
| 14..... | 159 |
| 15..... | 163 |
| 16..... | 166 |

| | |
|---|-----|
| 17 | 170 |
| 19 | 186 |
| 20 | 188 |
| 21 | 197 |
| | |
| TROISIEME PARTIE LE TRAIN FANTÔME | 201 |
| 1 | 202 |
| 2 | 209 |
| 3 | 212 |
| 4 | 217 |
| 5 | 221 |
| 6 | 225 |
| 7 | 231 |
| 8 | 234 |
| 9 | 243 |
| 10 | 250 |
| 11 | 257 |
| 12 | 259 |
| 13 | 265 |